

Jeanne Balibar au Festival d'Avignon : avec la dissolution, «la puissante utopie portée par Don Quichotte a pris à mes yeux une valeur différente»

◀ liberation.fr/culture/scenes/jeanne-balibar-au-festival-davignon-avec-la-dissolution-la-puissante-utopie-portee-par-don-quichotte-a-pris-a-mes-yeux-une-valeur-differente-20240629_R6BKMB2HN5GVNMRYNJDMRZ7MUY

Rencontre

Article réservé aux abonnés

L'actrice interprétera «Quichotte», mis en scène par Gwenaël Morin, au jardin de Mons à Avignon. Portrait croisé entre le héros de Cervantes et la comédienne, habituée aux travestissements.





Pour Jeanne Balibar, le rôle de Don Quichotte «est venu rencontrer [s]on propre désir de fuite».
(Christophe Raynaud de Lage)



par [Sonya Faure](#)

publié le 29 juin 2024 à 16h05

Écouter cet article

Powered by [Podle](#)

00:00

00:00

1x

Longtemps elle ne l'avait approché que par des images : les dessins de Picasso, le film inachevé d'Orson Welles et puis la petite sculpture en bois que ses parents avaient rapportée du Mexique et installée dans la maison de campagne de Bourgogne. Don [Quichotte](#), sa lance et son demi-casque, y regarde toujours, songeur, par la fenêtre. *«J'en savais très peu de choses en fait, reconnaît Jeanne Balibar quand on la retrouve chez elle à un mois de la première du [Quichotte](#) qu'elle jouera au jardin de la rue de Mons à Avignon. J'en gardais l'idée d'un personnage héroïque et ridicule. Avec aussi un gros capital de sympathie, peut-être parce qu'il se fait toujours casser la gueule.»* Puis le metteur en scène Gwenaël Morin lui a proposé de tenir le rôle du chevalier à la Triste figure au [Festival d'Avignon](#). Un mois avant le début du festival, voilà comment [Jeanne Balibar raconte ses débuts avec le personnage](#) : *«Ma première réaction a été de me dire : putain de bordel de merde la chance que j'ai. Dans ce monde terrible où je me sens si perdue, pouvoir travailler pendant des mois sur un personnage qui fuit la réalité, quel privilège ! Ce rôle est venu rencontrer mon propre désir de fuite.»* Mais trois semaines plus tard, elle propose qu'on se parle à nouveau : *«Alors que le pays a été précipité dans l'imminence d'une catastrophe cataclysmique par la folie d'un criminel à l'Élysée, tout a changé.»*

Au téléphone cette fois, elle poursuit : *«On dit toujours que les très grandes œuvres et leurs personnages iconiques peuvent accueillir une multitude de significations et de lectures, qui leur permettent d'exister à travers les siècles et les pays. C'est un cliché, dont je fais pourtant l'expérience concrète avec Don [Quichotte](#) aujourd'hui.»* Notre première rencontre, explique-t-elle, avait eu lieu dans un moment de doute, de «désespérance» même : *«Cela fait trente ans que nous nous battrions contre l'extrême droite, le racisme, les inégalités sociales, pour quel résultat ? Ce qui me parlait dans le [Quichotte](#) alors, c'était la fuite dans l'imaginaire... Mais du jour au lendemain, alors que le risque du Rassemblement national au pouvoir n'a jamais été aussi proche, la puissante utopie portée par ce roman a pris à mes yeux une valeur différente. Son combat contre l'injustice, toujours perdu certes, souvent moqué, résonne plus fort, et les géants qu'il affronte, au lieu d'être des monstres imaginaires sont pour moi devenus réels. Ça a fait pivoter de manière spectaculaire ma manière de prendre le personnage.»* Et levé, pour un temps, la lassitude chez la comédienne qui a déjà donné publiquement son soutien au Nouveau Front populaire : *«Dans le spectacle, j'aurai des armes en carton toutes*



raffistolées. Dans le combat que nous devons mener aujourd'hui c'est pareil : comme beaucoup de personnes de la société civile, aussi dérisoires mes armes soient-elles, je sais qu'il faut y aller.»

Jeanne Balibar en lutte, donc, comme Quichotte. Leur silhouette longiligne, leur fondamentale étrangeté à tous les deux, leur apparente intransigeance. «*J'ai l'habitude de travailler à mes spectacles en fantasmant sur des acteurs – Johnny Depp en Tartuffe par exemple, explique Gwenaël Morin, artiste associé du Festival d'Avignon, où il a monté le Songe d'une nuit d'été l'an passé. Pour faire naître mon Don Quichotte, j'ai eu besoin de l'imaginer sous les traits de Jeanne Balibar, pour son côté post-Sarah Bernhardt et pour le personnage public qu'elle dessine par ses engagements artistiques et politiques. Mais cette fois, j'ai décidé de demander à mon fantasme si elle acceptait d'incarner mon personnage sur scène. J'ai donc appelé une image, et l'image m'a dit oui. Ce qui pour mettre en scène un Quichotte, qui confond rêve et réalité, était un bon début.»*

La réalité ne l'a pas déçu. «*Jeanne qui rentre sur un plateau de théâtre c'est vraiment Quichotte qui fait ses premiers pas dans le désert. Comment vous dire ça... il semble qu'elle ne touche pas terre, que ses pieds soient toujours un peu décollés du sol, témoigne Morin. Elle parvient à porter l'absolu de Don Quichotte, mais avec toujours une pointe d'ironie unique en son genre : froide, aiguë, jamais cynique.»*

«Don Quichotte comme une montre molle»

Jeanne Balibar a donc fini par lire l'imposant chef-d'œuvre de Cervantes. Ce soir de début juin, quand elle en parle, éreintée après une grosse journée de répétition, elle tourne les pages de grandes feuilles photocopiées sur la table basse de son salon, pour y trouver une précision, l'exactitude d'une formule. «*J'ai été à la fois totalement éblouie par l'invention et la subtilité à chaque page, et puis aussi très vite saisie par une certaine lassitude, due à la structure extrêmement répétitive du roman. Tous les chapitres sont construits sur la même trame : il croit, il s'expose, il meurt, il ressuscite. Don Quichotte, c'est Pâques à tous les chapitres ! C'est un rite assez beau en soi mais on peut s'y perdre. Notre travail d'adaptation pour la scène a été de se demander comment faire pour raconter ça de manière dynamique ?»*

Les trois premières semaines de répétitions commencent lors d'une résidence à Bordeaux. Gwenaël Morin propose de tirer au hasard, dans un chapeau, les chapitres qui seront travaillés chaque jour, dans le désordre. «*Ça nous a contraints à nous confronter à toutes ces matières absolument différentes les unes des autres, à traverser tous les matériaux du livre», rapporte la comédienne. Elle y voit un tableau de Dali : «Il y aurait une sorte de désert, avec au milieu Don Quichotte comme une montre molle, comme un Christ.»* Mais aussi un manga, comme ceux que lisaient ses deux garçons, adolescents : «*Je les entendais parler de chevaliers, crier «Attention kamehameha !» Et comme Don Quichotte, leurs mangas étaient des histoires sans fin, qui recommençaient toujours.»*



Parmi tous les chemins qui mènent au Quichotte, comment l'attraper, cette chimère qui se casse violemment les dents sur le monde ? *«Oui, c'est un innocent, mais il est aussi d'une grande cruauté avec Sancho Panza, estime Balibar. Révolté ? Il est convaincu... mais enfin il est aussi pontifiant. Redresseur de torts ? Sauf que ses interventions empirent souvent la situation.»* C'est la vie commune avec le personnage qu'elle habite depuis plusieurs mois qu'elle raconte en filigrane : *«Là, franchement, je ne suis plus si sûre que ça qu'il soit si sympathique ce Don Quichotte...»* Est-il fou ? *«C'est justement la question que je ne dois pas me poser, il a une logique et je dois la trouver.»* Est-il une métaphore de l'artiste, lui qui crée un monde tout entier en projetant ses fantasmes ? *«Je crois que Gwenaél a cette idée-là : Don Quichotte est un peu comme un acteur, qui prend un rôle pour faire exister une fiction, pour la poser dans le monde. Souvent ça ne produit rien, ou pas grand-chose, alors on recommence, encore, encore. Nos vies, quoi !»*

«La question du genre viendra d'elle-même»

Ce n'est pas la première fois que Jeanne Balibar incarnera un homme sur scène (elle a été Achille, Galilée et même le diable), et elle n'en fait pas grand cas. Ce n'est pas non plus la première fois que Quichotte aura un corps de femme. Monique Wittig avait détourné l'œuvre de Cervantes dans le Voyage sans fin. La pièce, où tous les personnages étaient féminins, avait été montée au Rond-Point en 1985. *«La question du genre viendra d'elle-même, sans qu'on ait besoin de produire un discours, assure Jeanne Balibar. Il y a beaucoup de travestissements et de révélations dans le monde du Quichotte, des curés se déguisent en femmes, des femmes se camouflent en homme pour retrouver leur amoureux...»*

Elle voit dans le Quichotte la grande scène de l'inconscient, ces rêves dans lesquels les mots ne suivent pas le fil rationnel de la conversation éveillée, où les visages changent sans crier gare, les corps se transforment et les normes s'inversent. *«Il y a des références christiques, des sous-entendus homosexuels évidents... c'est incroyable tous les signes qu'il faudrait faire surgir en même temps et qui n'ont rien à voir les uns avec les autres. Exactement comme dans un rêve. Et c'est pas de la tarte.»*

«Moi aussi je veux m'enfermer dans un manga sans fin»

Mais ce qui intéresse le plus Balibar dans ce personnage, c'est sa lutte contre les monstres et les enchanteurs. C'est dans ce creuset-là qu'elle cherche son personnage. *«Dans le moindre tronc d'arbre il voit la fin du monde. Il ne se bat pas seulement au nom d'un idéal de justice, mais aussi contre Godzilla. Derrière ces monstres chacun peut mettre ce qu'il veut : la peur, l'horreur... Cette dimension-là je m'y reconnais.»* On revient sur l'envie de fuite, qui tenaille Don Quichotte. *«C'est un personnage littéralement constitué de livres puisqu'il n'arrive plus à voir dans le monde que ses lectures. C'est beau et émouvant. Pour moi il est toujours plus facile de travailler que de vivre. Quand on ne sait plus du tout par quel bout attraper le réel, quand on ne sait plus ni comment le comprendre ni comment agir dedans, ce roman qui fuit dans la révolte et qui s'accroche à*



des utopies fait du bien. A moins que les événements réels ne viennent rappeler que c'est aussi une fuite dans l'utopie et dans les livres qui permet l'heure venue d'avoir des armes pour affronter les monstres à combattre.»

Avec sa lance brisée et ses hallucinations, Don Quichotte se coltine malgré tout le monde. Il rêve, mais debout, comme l'a écrit Lydie Salvayre (1). Il y retourne, sans cesse. «*Mais dans quel état ?* rétorque Jeanne Balibar. *Au fil du livre, il est peut-être toujours debout, mais plus si vaillant. Il est amoché par le fait d'être lui-même déjà devenu un mythe. Il est vieux. Les autres personnages et le narrateur se demandent tout le temps s'il n'est pas un fantôme. C'est une question qu'on peut tous se poser ça aussi : suis-je un fantôme ?*»

(1) Rêver debout, Seuil, 2021.

Quichotte de Gwenaël Morin, d'après Miguel de Cervantes, avec Jeanne Balibar, Thierry Dupont, Marie-Noëlle, Gwenaël Morin. Du 1er au 20 juillet (mais pas tous les jours) à 22 heures au Jardin de la rue de Mons, maison Jean Vilar, Avignon.

Pour aller plus loin :

[Festival d'Avignon 2024](#)

Dans la même rubrique

À la une



Bras armé

Le ministère de l'Intérieur prêt à servir un gouvernement d'extrême droite ?

4 juil. 2024abonnés





FESTIVAL D'AVIGNON

Jeanne Balibar

Avec la dissolution, «la puissante utopie portée par Don Quichotte a pris à mes yeux une valeur différente»

Combat

L'actrice interprétera «Quichotte», mis en scène par Gwenaël Morin, au jardin de Mons à Avignon. Portrait croisé entre le héros de Cervantes et la comédienne, habituée aux travestissements.

Longtemps elle ne l'avait approché que par des images: les dessins de Picasso,

le film inachevé d'Orson Welles et puis la petite sculpture en bois que ses parents avaient rapportée du Mexique et installée dans la maison de campagne de Bourgogne. Don Quichotte, sa lance et son demi-casque, y regarde toujours, songeur, par la fenêtre. «J'en savais très peu de choses en fait, reconnaît Jeanne Balibar quand on la retrouve chez elle à un mois de la première du *Quichotte* qu'elle jouera au jardin de la rue de Mons à Avignon. J'en gardais l'idée d'un personnage héroïque et ridicule. Avec aussi un gros capital de sympathie, peut-être parce qu'il se fait toujours

casser la gueule.»

Puis le metteur en scène Gwenaël Morin lui a proposé de tenir le rôle du chevalier à la Triste figure. Un mois avant le début du *Festival d'Avignon*, voilà comment Jeanne Balibar raconte ses débuts avec le personnage: «Ma première réaction a été de me dire: putain de bordel de merde la chance que j'ai. Dans ce monde terrible où je me sens si perdue, pouvoir travailler pendant des mois sur un personnage qui fuit la réalité, quel privilège! Ce rôle est venu rencontrer mon propre désir de fuite.» Mais trois semaines plus tard, elle propose qu'on se parle à nou-

veau: «Alors que le pays a été précipité dans l'imminence d'une catastrophe cataclysmique par la folie d'un criminel à l'Elysée, tout a changé.»

«Armes en carton»

Au téléphone cette fois, elle poursuit: «On dit toujours que les très grandes œuvres et leurs personnages iconiques peuvent accueillir une multitude de significations et de lectures, qui leur permettent d'exister à travers les siècles et les pays. C'est un cliché, dont je fais pourtant l'expérience concrète avec *Don Quichotte* aujourd'hui.» Notre première



rencontre, explique-t-elle, avait eu lieu dans un moment de doute, de «désespérance» même: «Cela fait trente ans que nous nous battions contre l'extrême droite, le racisme, les inégalités sociales, pour quel résultat? Ce qui me parlait dans le Quichotte alors, c'était la fuite dans l'imaginaire... Mais du jour au lendemain, alors que le risque du Rassemblement national au pouvoir n'a jamais été aussi proche, la puissance utopie portée par ce roman a pris à mes yeux une valeur différente. Son combat contre l'injustice, toujours perdu certes, souvent moqué, résonne plus fort, et les géants qu'il affronte, au lieu d'être des monstres imaginaires, sont devenus réels. Ça a fait pivoter de manière spectaculaire ma manière de prendre le personnage.» Et levé, pour un temps, la lassitude chez la comédienne qui a déjà donné publiquement son soutien au Nouveau Front populaire: «Dans le spectacle, j'aurai des armes en carton toutes rafistolées. Dans le combat que nous devons mener aujourd'hui c'est pareil: comme beaucoup de personnes de la société civile, aussi dérisoires mes armes soient-elles, je sais qu'il faut y aller.»

Jeanne Balibar en lutte, donc, comme Quichotte. Leur silhouette longiligne, leur fondamentale étrangeté à tous les deux, leur apparence intransigeance. «J'ai l'habitude de travailler à mes spectacles en fantasmant sur des acteurs – Johnny Depp en Tartuffe par exemple, explique Gwenaël Morin, artiste associé du Festival d'Avignon, où il a monté le Songe d'une nuit d'été l'an passé.

Pour faire naître mon Don Quichotte, j'ai eu besoin de l'imaginer sous les traits de Jeanne Balibar, pour son côté post-Sarah Bernhardt et pour le personnage public qu'elle dessine par ses engagements artistiques et politiques. Mais cette fois, j'ai décidé de demander à mon fantasme si elle acceptait d'incarner mon personnage sur scène. J'ai donc appelé une image, et l'image m'a dit oui. Ce qui pour mettre en scène un Quichotte, qui confond rêve et réalité, était un bon début.»

La réalité ne l'a pas déçu. «Jeanne qui rentre sur un plateau c'est vraiment Quichotte qui fait ses premiers pas dans le désert. Comment vous dire ça... il semble qu'elle ne touche pas terre, que ses pieds soient toujours un peu décollés du sol, témoigne Morin. Elle parvient à porter l'absolu de Don Quichotte, mais avec une pointe d'ironie unique en son genre: froide, aiguë, jamais cynique.»

Jeanne Balibar a donc fini par lire l'imposant chef-d'œuvre de Cervantes. Ce soir de début juin quand elle en parle, éreintée après une grosse journée de répétition, elle tourne les pages de grandes feuilles photocopiées sur la table basse de son salon, pour y trouver une précision, l'exactitude d'une formule. «J'ai été à la fois totalement éblouie par l'invention et la subtilité à chaque page, et puis aussi très vite saisie par une certaine lassitude, due à la structure extrêmement répétitive du roman. Tous les chapitres sont construits sur la même trame: il croit, il s'ex-

pose, il meurt, il ressuscite. Don Quichotte, c'est Pâques à tous les chapitres! C'est un rite assez beau en soi mais on peut s'y perdre. Notre travail d'adaptation pour la scène a été de se demander comment faire pour raconter ça de manière dynamique?»

Les trois premières semaines de répétitions commencent lors d'une résidence à Bordeaux. Gwenaël Morin propose de tirer au hasard, dans un chapeau, les chapitres qui seront travaillés chaque jour, dans le désordre. «Ça nous a contraints à nous confronter à toutes ces matières absolument différentes les unes des autres, à traverser tous les matériaux du livre», rapporte la comédienne. Elle y voit un tableau de Dali: «Il y aurait une sorte de désert, avec au milieu Don Quichotte comme une montre molle, comme un Christ.» Mais aussi un manga, comme ceux que lisaient ses deux garçons, adolescents: «Je les entendais parler de chevaliers, crier "Attention kamehameha!" Et comme Don Quichotte, leurs mangas étaient des histoires sans fin, qui recommençaient toujours.»

«Nos vies, quoi!»

Parmi tous les chemins qui mènent au Quichotte, comment l'attraper, cette chimère qui se casse violemment les dents sur le monde? «Oui, c'est un innocent, mais il est aussi d'une grande cruauté avec Sancho Panza, estime Balibar. Révolté? Il est convaincu... mais enfin il est aussi pontifiant. Redresseur de torts? Sauf que ses interventions empirent souvent la situation.» C'est la vie com-

mune avec le personnage qu'elle habite depuis plusieurs mois qu'elle raconte en filigrane: «Là, franchement, je ne suis plus si sûre que ça qu'il soit si sympathique ce Don Quichotte...» Est-il fou? «C'est justement la question que je ne dois pas me poser, il a une logique et je dois la trouver.» Est-il une métaphore de l'artiste, lui qui crée un monde tout entier en projetant ses fantasmes? «Je crois que Gwenaël a cette idée-là: Don Quichotte est un peu comme un acteur, qui prend un rôle pour faire exister une fiction, pour la poser dans le monde. Souvent ça ne produit rien, ou pas grand-chose, alors on recommence, encore, encore. Nos vies, quoi!»

Ce n'est pas la première fois que Jeanne Balibar incarnera un homme sur scène (elle a été Achille, Galilée et même le diable), et elle n'en fait pas grand cas. Ce n'est pas non plus la première fois que Quichotte aura un corps de femme. Monique Wittig avait détourné l'œuvre de Cervantes dans le Voyage sans fin. La pièce, où tous les personnages étaient féminins, avait été montée au Rond-Point en 1985. «La question du genre viendra d'elle-même, sans qu'on ait besoin de produire un discours, assure Jeanne Balibar. Il y a beaucoup de travestissements et de révélations dans le monde du Quichotte, des curés se déguisent en femmes, des femmes se camouflent en homme pour retrouver leur amoureux...» Elle voit dans le Quichotte la grande scène de l'inconscient, ces rêves dans lesquels les mots ne suivent pas le fil rationnel de la conversation





éveillée, où les visages changent sans crier gare, les corps se transforment et les normes s'inversent. *«Il y a des références christiques, des sous-entendus homosexuels évidents... C'est incroyable tous les signes qu'il faudrait faire surgir en même temps et qui n'ont rien à voir les uns avec les autres. Exactement comme dans un rêve. Et c'est pas de la tarte.»*

Mais ce qui intéresse le plus Balibar dans ce personnage, c'est sa lutte contre les monstres, les géants et les enchanteurs. C'est dans ce creuset-là qu'elle cherche son personnage. *«Dans le moindre tronc d'arbre il voit la fin du monde. Il ne se bat pas seulement au nom d'un idéal de justice, mais aussi contre Godzilla. Derrière ces monstres chacun peut mettre ce qu'il veut : la peur, l'horreur... Cette dimension-là, je m'y reconnais.»* On revient sur l'envie de fuite, qui tenaille Balibar comme Don Quichotte. *«C'est un personnage littéralement constitué de livres puisqu'il n'arrive plus à voir dans le monde que ses lectures. C'est beau et émouvant. Pour moi il est toujours plus facile de travailler que de vivre. Quand on ne sait plus du tout par quel bout attraper le réel, quand on ne sait plus ni comment le comprendre ni comment agir dedans, ce roman qui fuit dans la révolte et qui s'accroche à des utopies fait du bien. A moins que les événements réels ne viennent rappeler que c'est aussi une fuite dans l'utopie et dans les livres qui permet l'heure venue d'avoir des armes pour affronter les monstres à combattre.»*

Avec sa lance brisée et ses

hallucinations, Don Quichotte se coltine malgré tout le monde. Il rêve, mais debout, comme l'a écrit Lydie Salvayre (1). Il y retourne, sans cesse. *«Mais dans quel état ? rétorque Jeanne Balibar. Au fil du livre, il est peut-être toujours debout, mais plus si vaillant. Il est amoché par le fait d'être lui-même déjà devenu un mythe. Il est vieux. Les autres personnages et le narrateur se demandent tout le temps s'il n'est pas un fantôme. C'est une question qu'on peut tous se poser ça aussi : suis-je un fantôme ?»*

SONYA FAURE

(1) *Rêver debout*, Seuil, 2021.

QUICHOTTE

de **GWENAËL MORIN**,
d'après Miguel de Cervantes
avec Jeanne Balibar,
Thierry Dupont, Marie-
Noëlle, Gwenaël Morin.
Du 1^{er} au 20 juillet (mais pas
tous les jours) à 22 heures
au Jardin de la rue de Mons,
maison Jean Vilar, Avignon.





Pour Jeanne Balibar, le rôle de Don Quichotte «est venu rencontrer [s]on propre désir de fuite». PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE





Jeanne Balibar au Festival d'Avignon : avec la dissolution, «la puissante utopie portée par Don Quichotte a pris à mes yeux une valeur différente» – Libération



Rencontre

Article réservé aux abonnés

L'actrice interprétera « Quichotte », mis en scène par Gwenaël Morin, au jardin de Mons à Avignon. Portrait croisé entre le héros de Cervantes et la comédienne, habituée aux travestissements.

Longtemps elle ne l'avait approché que par des images : les dessins de Picasso, le film inachevé d'Orson Welles et puis la petite sculpture en bois que ses parents avaient rapportée du Mexique et installée dans la maison de campagne de Bourgogne. Don Quichotte, sa lance et son demi-casque, y regarde toujours, songeur, par la fenêtre. «*J'en savais très peu de choses en fait*, reconnaît Jeanne Balibar quand on la retrouve chez elle à un mois de la première du Quichotte qu'elle jouera au jardin de la rue de Mons à Avignon. *J'en gardais l'idée d'un personnage héroïque et ridicule. Avec aussi un gros capital de sympathie, peut-être parce qu'il se fait toujours casser la gueule.*» Puis le metteur en scène Gwenaël Morin lui a proposé de tenir le rôle du chevalier à la Triste figure au Festival d'Avignon. Un mois avant le début du festival, voilà comment Jeanne Balibar raconte ses débuts avec le personnage : «*Ma première réaction a été de me dire : putain de bordel de merde la chance que j'ai. Dans ce monde terrible où je me sens si perdue, pouvoir travailler pendant des mois sur un personnage qui fuit la réalité, quel privilège ! Ce rôle est venu rencontrer mon propre désir de fuite.*» Mais trois semaines plus tard, elle propose qu'on se parle à nouveau : «*Alors que le pays a été précipité dans l'im*





Jeanne Balibar est Don Quichotte : « J'étais impressionnée par ce côté homme seul qui se bat contre des géants démesurés »



Abonné Portrait La comédienne incarne Don Quichotte dans une adaptation du roman de Cervantès signée Gwenaël Morin. Elle retrouve le festival d'Avignon, trente ans après ses débuts dans la Cour d'honneur.

Pour aller plus loin

Chaque jour, le « chevalier à la triste figure » montre un nouveau visage. Jeanne Balibar, qui s'apprête à incarner le héros de Cervantès, l'explore sous toutes les coutures. Don Quichotte est-il un héros intraitable, sourd aux enseignements de l'expérience ? Un dingue mélancolique mû par le besoin de confronter les livres qu'il a lus au réel ? Un combattant utopiste en quête d'une inaccessible étoile ?

« Sans doute un peu tout cela, répond la comédienne. Le texte de Cervantès, l'un des grands mythes littéraires mondiaux, est si riche qu'il peut accueillir une foule de significations. Et Don Quichotte, une figure si complexe que ma vision fluctue au fil des répétitions. J'ai longtemps eu l'image un peu romantique d'un artiste maudit. J'étais impressionnée par ce côté homme seul qui se bat contre des géants démesurés... »

Contactée au lendemain de la victoire écrasante de l'extrême droite au scrutin européen, Jeanne Balibar ajoute : « Jusqu'à hier, il s'agissait pour moi des forces sombres du psychisme. Aujourd'hui, je penche évidemment pour les forces obscures du fascisme. »

« Hétérogénéité maximale »



Ces innombrables questions, l'actrice les réserve à l'exercice solitaire de l'apprentissage de sa partition :

« J'ai horreur des exégèses et discussions sans fin sur les textes. »

En plateau, elle leur préfère le travail collectif, concret. A ses côtés, une troupe resserrée. Dans le rôle de Sancho Pança, Thierry Dupont, membre de L'Oiseau-Mouche, compagnie d'acteurs en situation de handicap mental. La performeuse Marie-Noëlle sera Rossinante, le cheval de Quichotte, et Gwenaël Morin, qui signe la mise en scène, l'âne.

Jeanne Balibar rit : « Nous sommes quatre artistes qui procédons de façon radicalement différente, irréconciliables. Cette hétérogénéité maximale est à la fois excitante et affolante ! »

A lire aussi

Que Gwenaël Morin l'ait choisie pour incarner un homme n'est pas un sujet. Elle fut déjà Starez Ossipovna dans « les Frères Karamazov » sous la direction de l'Allemand Frank Castorf, ou encore un Achille en cuissardes dans « Penthésilée », mis en scène par Julie Brochen.

Elle se glissera cette fois dans un costume qu'elle dit « non genré ». Façon comme une autre d'exploser les carcans pour celle qui ne goûte guère à l'étiquetage systématique des actrices : intello, populaire, sex-symbol...

Elle préférerait ne pas choisir, comme elle ne choisit pas entre musique – elle a pas mal baladé son album « D'ici là tout l'été » –, cinéma ou théâtre. La scène reste son point d'ancrage, celui de ses débuts mémorables aussi, voilà trente et un ans. Elle était Elvire sous la direction de Jacques Lassalle, dans la cour d'honneur du Palais des Papes, à Avignon déjà.

« Un lieu chargé pour moi de mythologie théâtrale et personnelle. C'est là que j'ai joué pour la première fois et là que j'ai joué la dernière du “Roman de Monsieur de Molière”, avec la Volksbühne. Jean Vilar, les remparts, le théâtre public : même sans le vouloir, tout cela me fait follement vibrer. »

► « Quichotte, d'après Cervantès », mise en scène de Gwenaël Morin, Jardin de la rue de Mons, Maison Jean-Vilar. Du 1er au 20 juillet.

Par Nedjma Van Egmond





Jeanne Balibar au Festival d'Avignon : “Je me sens utile en jouant Don Quichotte”



Dame aux camélias d'anthologie chez Frank Castorf, monsieur Jourdain ou Galilée, la comédienne ne va jamais là où on l'attend. À Avignon, elle endosse cet été le costume de l'idéaliste héros de Cervantès, dans un contexte politique qui, dit-elle, la bouleverse. Photo Laura Stevens pour Télérama

Réservé aux abonnés

Elle n'avait jamais lu le Don Quichotte de Cervantès (1547-1616) avant que Gwenaël Morin lui demande de l'incarner dans un de ses spectacles à l'arraché, où seul prime furieusement le texte. Souvent des classiques joués à toute vitesse sans se préoccuper du genre, de l'âge, du physique de comédiens prêts à tout. Jeanne Balibar est casse-cou. À 56 ans, avec son allure sculpturale, ce timbre rauque et rieur à faire se pâmer les nostalgiques de Delphine Seyrig, Jeanne Moreau et Barbara réunies, elle est une comédienne de théâtre sulfureuse et magique. Capable, par exemple, de rester longuement nue en scène — « Je ne m'en aperçois même pas, je suis sans doute exhibitionniste. » Et d'avoir de ces audaces qui changent la face d'un rôle. Comme dans sa Prouhèze du Soulier de satin (monté par Olivier Py en 2003), sa Dame aux camélias (2012) et Roxane de Bajazet (2019) dirigées par l'iconoclaste allemand Frank Castorf.

Quel Don Quichotte offrira donc celle qui ne voyait d'abord dans le chef-d'œuvre de Cervantès qu'un livre « de garçons » pour Orson Welles ou Terry Gilliam ? — et qui ont d'ailleurs échoué à en faire un film. Que Gwenaël Morin lui propose justement ce rôle là la surprise. Même si des rôles d'homme, elle en a joué beaucoup. Le Grec Achille dans Penthésilée, de Kleist, monsieur Jourdain dans Le Bourgeois gentilhomme, de Molière, Galilée dans la pièce du même nom de Brecht. « Jouer un homme, je m'en fous. Au contraire, comme beaucoup de comédiennes, le problème de la féminité m'a longtemps perturbée. Je n'osais même pas y réfléchir. Mais ça se dénoue lentement. Il y avait de tels tabous là-dessus dans ma famille. Je suis d'accord avec Delphine Seyrig qui disait : “Je ne me sens pas plus femme qu'un travesti, je fais les mêmes gestes que lui, j'enfile une robe comme lui, et c'est ça qui me signale dans la société.” Finalement seul



m'importe de jouer ce Don Quichotte, qui porte secours aux faibles et aux abandonnés. »

Jeanne Balibar est bouleversée par le résultat des élections européennes. « À 13 ans, je collais des affiches, et j'ai été longtemps une "artiste engagée". J'ai cosigné des tribunes, fait des interventions en faveur des étrangers en situation irrégulière, des Gilets jaunes... Ça a servi à quoi ? L'injustice, la violence, l'inégalité n'ont fait qu'empirer. Comment combattre ? Comment résister ? Comment ne pas non plus silencieusement collaborer en continuant son métier ? Ces questions me hantent. Je reste pourtant persuadée d'être plus utile en jouant Don Quichotte, en disant les mots de ce juste qui incarne un idéal chrétien rendu ridicule par sa démesure même. Avec le metteur en scène Gwenaël Morin et les trois autres comédiens auxquels il a réduit la distribution, nous avons l'impression de jouer un mystère devant une cathédrale. L'archi-pauvreté de nos décors correspond à l'humilité du personnage qui a inspiré L'Idiot, de Dostoïevski. »

Les ultimes répétitions à Avignon sont assombries par ses inquiétudes de citoyenne, depuis l'enfance nourrie à l'humanisme de gauche par son père Étienne Balibar, philosophe marxiste, et sa mère physicienne, Françoise Balibar. « Que les fenêtres se referment pour de longues nuits ou que la France soit sauvée du RN, Don Quichotte de toute façon résonnera au festival. Ne s'interroge-t-il pas constamment sur ce qui arrivera demain ? » Le personnage lui est resté longtemps énigmatique — « C'est pour ça qu'il a traversé les siècles », sourit-elle, plutôt excitée de ne pas comprendre. Gwenaël Morin n'était guère disert, faisant improviser les comédiens sur des scènes du roman tirées au hasard dans un chapeau. « L'œuvre est si compliquée que ce hasard était une bonne idée. À l'épreuve de la scène, on comprend mieux. J'ai découvert par exemple combien l'islam était présent : Sancho est sûrement arabe et Cervantès déclare — pour se protéger ? — que le livre est traduit d'un auteur morisque qui tire les ficelles tout au long du roman. »

Une femme de contradictions

Jeanne Balibar réfléchit beaucoup. Même si elle a horreur qu'on ose lui rappeler sa formation de normalienne : « Mais en trente ans, j'ai eu le temps de devenir inculte ! » Même si elle privilégie sensualité et sensibilité. Elle s'est remise à faire de la danse ; elle chante et a sorti son troisième album. Elle dit qu'elle a appris du cinéma, aux côtés d'Arnaud Desplechin, Jacques Rivette ou Mathieu Amalric, le jeu du « discontinu ». Tourner les scènes en désordre oblige à apprendre à ne pas fixer les formes, à accueillir la contradiction. Jeanne Balibar s'affirme femme de contradictions, sa force de roseau pensant, selon la métaphore de Pascal. Elle refuse de parler de #MeToo, de patriarcat ou de harcèlement machiste, elle qui s'est tant engagée pour la cause des femmes et contre leur invisibilité dans son métier, passée la cinquantaine.

Elle choisit avec Gwenaël Morin un art pauvre alors qu'elle a jusqu'ici travaillé chez les bien dotés : parcours éclair à la Comédie-Française, compagnonnage avec Julie Brochen au Théâtre national de Strasbourg, dix ans à la Volksbühne de Berlin, insolent royaume de Frank Castorf : « Quand on commençait les répétitions à la Volksbühne, costumes et décors étaient prêts. Avec Gwenaël, rien. Mais j'aime aller là où je ne savais pas que j'irais. J'ai appris de Madeleine Marion, mon professeur au Conservatoire, et de Castorf à essayer de faire entendre autre chose que ce qu'on attend. Castorf était si autoritaire qu'il nous dirigeait à l'intonation. On était obligés de répéter après lui comme un perroquet. Et le jour où on disait enfin la pièce en entier — en général juste le jour de la première représentation publique... —, on s'accrochait à cette intonation avec tant d'angoisse qu'on trouvait miraculeusement notre liberté d'interprète. En plus, il décentre en permanence le texte à jouer, cette hiérarchie des rôles qui reflète souvent les hiérarchies sociales. Ses mises en scène doivent révéler les contradictions entre les êtres, les idées, les pulsions. Pour lui, le théâtre ne se nourrit



que d'antagonismes. »

Avec sa grâce légère, son aristocratique distinction, Jeanne Balibar confie n'aimer jouer que pour rouvrir des déchirures, narguer d'infinis chagrins. Et de citer les vers de Baudelaire de sa voix enjôleuse de fée : « Et dont l'unique soin était d'approfondir / Le secret douloureux qui me faisait languir. » Sa meilleure définition du jeu, murmure-t-elle dans un éclatant sourire.

Quichotte

d'après Miguel de Cervantès, mise en scène Gwenaël Morin, du 1 au 20 juillet, Maison Jean-Vilar, Avignon.

Que donnent les spectacles du In ? Que voir dans le Off ? Du 29 juin au 21 juillet, nos journalistes Théâtre suivent au plus près l'actualité toujours bouillonnante du festival.





Entretien / Gwenaël Morin

Quichotte

JARDIN DE LA RUE DE MONS / D'APRÈS MIGUEL DE CERVANTÈS / ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE
GWENAËL MORIN

Gwenaël Morin continue à « démonter les remparts pour finir le pont » en se lançant à l'assaut du chef-d'œuvre de Cervantès, avec Jeanne Balibar en héroïne picaresque, Marie-Noëlle en Rocinante, Thierry Dupont en Sancho Panza et lui-même dans le rôle de l'âne Rucio.

Pourquoi Cervantès ?

Gwenaël Morin : Le projet « *Démonter les remparts pour finir le pont* » me conduit, depuis l'an dernier, à créer pour chaque édition une pièce à partir du répertoire et en relation avec la langue invitée. Cette année, le festival me l'espagnol à l'honneur. Or *Don Quichotte* en est le phare. J'ai donc plongé dans ce texte infini et inépuisable qui a traversé les siècles et que je crois, chaque lecture réinvente. Quand je décide de monter un projet, j'y vais à l'aveugle et, habituellement, quelque chose m'apparaît et me guide. Avec ce texte, pourtant, pas de lisibilité immédiate ! Ma seule affirmatoire tenait à la distribution. Nous partons à l'assaut de l'œuvre à quatre : Jeanne Balibar, Thierry Dupont, Marie-Noëlle et moi. Le véhicule, c'est ce quatuor ! En même temps, je peux dire que je suis moi-même *Don Quichotte*. Il lit des livres

qu'il confronte à la réalité. J'ai l'impression de faire la même chose quand je monte un texte, pour inventer l'humanité qui tient à l'intérieur. Je pars de cette œuvre et je la passe au crible de ma pratique artistique. Mais, au fond, je crois qu'on ne peut pas réussir *Quichotte*. On ne peut que rater, avec enthousiasme, en touchant peut-être au sublime, et en se battant pour préserver cet enthousiasme dans un monde qui va à son rencontre. Mon travail repose toujours sur une approche existentielle : je cherche dans chaque œuvre un reflet de mon propre engagement.

Qui est Don Quichotte ?

G. M. : Un pauvre type, un exutoire pour la cruauté plutôt qu'un exemple. Il est insupportable, il n'écoute pas Sancho, pourtant d'une tendresse incroyable avec lui. C'est un

vieux grincheux qui essaie d'exister malgré les sarcasmes de ceux qui l'entourent. Or, on fait de lui ce qu'on a fait du Christ, l'emblème d'une utopie naïve et la consolation héroïque d'un siècle qui a massacré à tour de bras en conquérant l'Amérique. Cervantès est un vétérinaire ; toutes les familles européennes de l'époque sont marquées par la guerre : que cache ce messie démiurgique tellement bête et tellement drôle ? Je veux le montrer sans la bienséance de l'admiration consolante et

idéalisante, comme un vieux réac' insignifiant, typique de la culture occidentale et du message chrétien qui utilisent des martyrs pour masquer leur cruauté. De même qu'on ne peut plus désormais lire le *Nouveau Testament* comme un roman comique, je crois qu'il en va de même pour *Don Quichotte*, dont il faut questionner la triste figure. Dans 200 ans, il ne sera plus le même. Lire ce roman, c'est aussi interroger le temps présent. Je mets le nez dedans avec l'intuition qu'on ne peut pas le comprendre. Ma mission n'est pas de dire qui est *Quichotte*, mais qui je suis, qui sont ceux à qui je m'adresse et quel est notre monde.

Quelle peut être la réception de l'œuvre dans ce cas ?

G. M. : Dans ce roman où les récits sont enchâssés, les auditeurs des aventures de Don Quichotte en deviennent les protagonistes. Quand on est spectateur, on devient acteur si le spectacle est réussi. Se constituer auditeur d'une histoire, c'est en devenir responsable. C'est aussi en ce sens qu'à lieu *Venez m'aider à faire du théâtre*, tous les samedis, de 10h30 à 13h30, depuis le 23 mars et pendant tout le festival, à la FabricA. J'y mets en partage ce qui me préoccupe. Je prends à bras-le-corps le projet de « *démonter les remparts pour finir le pont* », dans une perspective interpersonnelle et pas institutionnelle, sans objectif ou finalité, pour continuer le début. Faire un spectacle, c'est fonder une micro-utopie, faire exister un commun. *Quichotte* est le nom de cette utopie.

Propos recueillis par Catherine Robert

Festival d'Avignon. Jardin de la rue de Mons, Maison Jean-Vilar, 84000 Avignon.
Du 1^{er} au 20 juillet à 22h ; relâche les 4, 5, 9, 14. Tél. : 04 90 14 14 14. Durée : 2h.

« Que cache ce messie démiurgique tellement bête et tellement drôle ? »



Portrait

Jeanne Balibar

De retour à Avignon dans le rôle-titre du *Quichotte* de Gwenaël Morin, l'actrice revient sur sa carrière prolifique, ses rencontres et ses collaborations marquantes.

Pour beaucoup, ce fut dans *Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle)* (1996), que Jeanne Balibar fit irruption : les spectateur·rices du film de Desplechin découvriraient subjugué·es l’empreinte si particulière de sa voix, son inquiétante loufoquerie, son élégante façon de ramiser toute situation d’un nuage d’ironie. Pour d’autres, ce ne fut pas à Cannes, en 1996, qu’eut lieu la révélation, mais dans une autre ville du sud, trois ans plus tôt. À Avignon, dans la Cour d’honneur du Palais des Papes, l’été 1993, elle interprétait Elvire dans le *Don Juan* de Jacques Lassalle. Dans un temps très court, la jeune comédienne venait de passer du Cours Florent au Conservatoire national d’art dramatique, puis du Conservatoire à la Comédie-Française qui la recrutait avant même le terme de sa première année comme pensionnaire. *“À peine entrée à la Comédie-Française, j’ai eu envie de partir, se souvient-elle. Mais je ne regrette pas d’y avoir été, car j’ai pu y travailler avec des acteurs fantastiques. Jean-Luc Boutté, Jean-Yves Dubois, Éric Doye... Et bien sûr, Roland Bertin [Sganarelle dans le *Don Juan* de Lassalle]. Il était génial. Bulle Ogier a dit une fois dans une interview que le métier d’acteur ne s’apprenait pas, qu’il pouvait tout au plus s’attraper par capillarité en restant auprès de quelqu’un qui était un*

acteur super. Roland, pour moi, c’était ça. J’apprenais juste en me tenant à côté de lui. En ce moment, je repense souvent à lui. Il me disait parfois : “Toi, je vois vraiment comment tu seras plus tard : tu deviendras une vieille excentrique incontrôlable!” [rires]

En scrollant sur le site de l’INA, on revoit la jeune Jeanne dans d’anciens spectacles et on éprouve le sentiment que très tôt, elle s’était déjà trouvée, que tout ce qui fait sa singularité d’actrice paraît déjà fortement constitué. Elle répond qu’elle a eu le sentiment de “se trouver” – “pour citer Pirandello”, ajoute-t-elle – plus tôt encore, au Conservatoire, grâce à l’enseignement de Madeleine Marion. *“Elle m’avait fait toucher du doigt ma manière d’être actrice au point le plus incandescent de liberté et d’invention. C’était une personne, une actrice, une pédagogue absolument extraordinaire. Antoine Vitez lui vouait un culte absolu. J’ai eu la chance folle de passer au Conservatoire pendant les quelques années où elle y a enseigné. Beaucoup plus tard, avec Frank Castorf, j’ai retrouvé ça, ce sentiment que quelqu’un t’emmène au point où tu te libères de toutes les conventions. Quand j’ai rencontré Frank, je me suis vraiment dit : “Yes! Madeleine!” [rires]*

Lorsqu’elle parle de sa collaboration avec Castorf, entamée au début des années 2010, elle cite une phrase du metteur en scène, affirmant que son travail consiste à débarrasser les acteur·rices de leurs peurs. Pourtant chez Castorf, les défis sont immenses et possiblement terrifiants : *“Tous ces défis,*

*justement, substituent une peur qu’on peut définir à une peur qu’on ne pas définir. On se dit j’ai peur parce qu’il faut tenir sept heures, ou parce que ce n’est pas ma langue. Tu sais pourquoi t’as peur. Alors que la peur dont j’ai peur, je ne sais même pas ce qu’elle circonscrit. Frank parvient à faire trouver un point en soi où on n’a plus peur de rien. Et mes grandes expériences, celles qui m’ont ouvert d’autres possibilités, sont celles où tout d’un coup, il n’y a plus de peur du tout. Au cinéma, j’ai ressenti ça avec Jacques Rivette [avec qui elle a tourné *Va savoir* et *Ne touchez pas la hache*].”*

Lorsqu’on revient avec elle sur son parcours au théâtre, soutenu, régulier, sans aucune interruption de plus d’un an et demi sur trois décennies, elle s’arrête d’abord sur sa collaboration avec Julie Brochen avec qui elle a monté, au fil des ans, *Oncle Vania*, *La Pêricle*, *Penthesilée*, *La Cerisaie*... *“Elle avait pensé à moi dans son spectacle de fin d’études du conservatoire, La Cagnotte de Lobiche. Mais je ne l’ai pas fait car j’étais engagée au Français. En sortant du Français, trois ans plus tard, j’ai repris la route que j’aurais dû prendre dès le départ. Ça consistait à découvrir les choses avec des gens de mon âge, très jeunes, avec une méthode à la fois de bric et de broc et inventive, dans une organisation égalitaire, pas du tout hiérarchique. J’étais beaucoup plus heureuse dans ce type d’expérience. Ça a été le bonheur intégral de travailler dans la troupe de Julie.”*

Parmi les souvenirs d’expériences marquantes surgissent tour à tour *Le Soulier de satin* par Olivier Py (*“C’était une grande aventure qui s’inscrivait dans une histoire liée à Madeleine Marion, dont Olivier a aussi été l’élève, et dont Vitez disait qu’elle était, pour eux, la seule actrice à savoir jouer le vers claudélien”*),



Portrait



La Danseuse malade de Boris Charmatz. ("Boris avait apporté le texte, le dispositif – le camion, la vidéo, l'écriture chorégraphique –, mais il m'a complètement laissé le champ libre sur le traitement théâtral du texte. Personne ne venait me dire quoi faire sur la question du jeu"), Tournant autour de Galilée de Jean-François Peyret, dans lequel la comédienne a pour partenaire une truie ("Une truie très dangereuse. À l'époque, je me suis dit que les deux partenaires avec lesquels j'avais le plus appris, et d'ailleurs la même chose, c'était Bibi la truie et Guillaume Depardieu. Deux êtres absolument sauvages"). Ou encore Marie-Noëlle Genod, avec qui elle enchaîne trois spectacles entre 2010

Johanna Maignot

et 2013 : "Ça a été très amusant et joyeux. Chic by Accident, je le répétais pendant que je jouais La Dame aux camélias à l'Odéon le soir. C'était mon premier Castorj, j'étais exténuée, je ne pouvais plus bouger quand je sortais de scène. Marie-Noëlle me disait alors : "Peu importe, viens, ne bouge pas, ne fais rien". J'étais dans une précaution infinie de moi-même et c'était très agréable. Mariène [Saldana] prenait en charge tout ce qui était de l'ordre de la performance, et moi j'étais très contente d'expérimenter des choses très en retrait." Jeanne Balibar et Marie-Noëlle Genod se retrouvent justement à Avignon cette année dans le Quichotte de Gwenaël Morin. Marie-Noëlle Genod y interprète le cheval, Thierry Dupont, Sancho Panza, Gwenaël Morin, l'âne, et Jeanne

Balibar, le personnage éponyme. Lorsqu'on la rencontre début juin, le spectacle est encore en recherche. "On a fixé un chemin, une structure générale, mais c'est encore volatil et ça va beaucoup changer. À ce stade, je peux simplement dire que le texte de Cervantès est un peu écrit comme un tableau de Dali. Il est fait d'éléments qui ont tous plusieurs significations possibles mais en même temps, dans une sorte de grand désert. Le personnage de Don Quichotte est aussi totalement polysémique. Il est tout à la fois. C'est sans doute pour ça que c'est un si grand personnage. On peut y mettre absolument tout." **♥ Jean-Marc Lalanne**

Quichotte, adaptation, mise en scène et scénographie Gwenaël Morin, au jardin de la rue de Mons – Maison Jean Vilar, du 1^{er} au 20 juillet à 22h (relâche les 4, 5, 9 et 14 juillet).



Jeanne Balibar

Enflammée

10 **Théâtral** magazine Juillet - Août 2024

© Julien Mignot





QUICHOTTE

Jardin de la rue de Mons - Avignon

Jeanne Balibar en Don Quichotte dans le Jardin de la rue de Mons à Avignon, dans le projet fou de Gwenaël Morin avec Thierry Dupont acteur de la compagnie de l'Oiseau-Mouche et Marie-Noëlle, ex Yves-Noël Genod, l'affiche a de quoi surprendre. Et pourtant, elle va bien jouer ce personnage qui transpose ses rêveries dans le réel, combat des moulins et n'en finit pas de chercher sa Dulcinée. Jeanne Balibar aime ce genre d'aventure improbable, où comme dans un laboratoire on peut expérimenter l'impossible. Ce ne sera pas la première fois. L'actrice à la voix inimitable cultive le goût de l'inconnu. A 25 ans, à peine entrée au Conservatoire, elle est choisie par Jacques Lassalle pour jouer Elvire dans *Dom Juan* dans la Cour d'honneur. Pour Jean-François Peyret, elle joue avec un cochon, Bibi la truie, dans *Tournant autour de Galilée*. L'animal de plus de 150 kilos la déshabille tous les soirs sur scène, au péril de sa vie. La même année, elle danse avec Boris Charmatz dans *La Danseuse malade*. Et depuis douze ans dans la troupe de Frank Castorf, elle est désormais rompue au vertige expressionniste du théâtre allemand. Alors Quichotte, même pas peur !

Théâtral magazine : Comment êtes-vous arrivée dans le projet Quichotte d'après l'oeuvre de Cervantes ?

Jeanne Balibar : Je connaissais de réputation le travail de Gwenaël Morin depuis 10 ans mais comme j'étais beaucoup à Berlin pendant toutes ces années, je n'avais encore rien vu de lui. Et puis, j'ai vu *Le songe* qu'il a créé l'année dernière au festival d'Avignon. Cela m'a donné un a priori très positif pour accepter. Et puis aborder un texte comme celui de *Don Quichotte*, aussi massif dans l'histoire de la littérature mondiale, c'était très excitant. Le personnage aussi. Et je suis très intriguée et très passionnée à l'idée de jouer avec Thierry Dupont et enchantée de retrouver Marie-Noëlle

sous une nouvelle identité avec qui j'ai quand même beaucoup travaillé déjà. Ce sont des bêtes de scène.

Quelle idée vous faisiez-vous du roman ?

Pour être tout à fait honnête, j'avais l'idée que c'était extrêmement ennuyeux (*rire*). Je ne l'avais jamais lu en entier, il m'était toujours tombé des mains. J'avais en revanche une grande passion pour certains de ses dérivés à savoir *Tristram Shandy* de Laurence Sterne et *Jacques le fataliste* de Diderot qui sont pour moi des espèces de remakes allégés. Je ne suis pas fana non plus de la mythologie qui tourne autour dans le cinéma avec des films maudits qui n'aboutissent pas ou pas complètement comme ceux d'Orson

Welles ou de Terry Gilliam. Mais en répétant avec Gwenaël, je me rends compte à quel point c'est génial.

Pour quelles raisons Don Quichotte est-il si génial ?

C'est un personnage dans lequel on peut projeter des tas de choses très différentes. Une des grandes questions que je me pose, c'est de savoir s'il est antipathique ou pas. Comme il est auréolé de sa gloire de grand personnage littéraire, on n'a pas tendance à se l'imaginer antipathique. Et pourtant, il dit vraiment n'importe quoi. En revanche, je me retrouve dans son obsession à fuir hors du monde. Surtout en ce moment ; c'est nécessaire de partir en exil sur la scène. Après, je suis totalement rétive à





l'idée de fournir une analyse des personnages que j'interprète.

Faire du théâtre me permet de ressentir les gouffres qu'il y a dans la psychologie des gens, ou dans les situations. Mais ça ne me donne pas les moyens d'analyser ni de commenter ni de comprendre. Je ne crois plus au progrès.

Pourtant, vous avez une mère physicienne...

Ah, ne me parlez pas de mes parents s'il vous plaît ! J'ai 56 ans (rires).

Mais vous venez de là...

Pitié ! Pitié ! (rires)

La science ne vous fascine-t-elle pas ?

Non. Je m'en fous. Ce n'est pas ma question. Ma question c'est de jouer. D'être actrice, spectatrice. J'en ai besoin. C'est mon exil.

Vous vouliez être danseuse au départ. Pas comédienne. Pourquoi ?

Sans doute parce que c'était une époque où la danse était la seule activité artistique qu'on proposait aux petites filles. Beaucoup d'actrices ont d'abord été des petites danseuses. Et j'adore danser, sauter, courir et gigoter. Pas juste parce que ça fait du bien. Mais parce que le corps est une flamme. Et danser, chanter, jouer la comédie, ce sont des métiers où le corps brûle.

Au théâtre, je sais lâcher-prise. C'est un immense plaisir pour moi et une de mes qualités je pense. J'ai conscience de quand je vais partir dans l'inconscience, en ressortir, je sais organiser mon temps. Que ce soit dans les trente secondes d'une prise au cinéma ou dans les sept heures d'un spectacle de Castorf. A force de répéter, on atteint des moments de stupéfaction sur soi-même.

Mais mon élément c'est quand même la voix. J'ai toujours eu une voix étonnante, très grave, surtout toute petite. Et je n'ai pas fini de l'explorer. Peut-être même que je commence seulement.

À quel moment rencontrez-vous le théâtre ?

En 76, j'avais huit ans et j'ai vu *Arlequin serviteur de deux maîtres* mis en scène par Strehler et ça m'a marquée à vie. L'année suivante, j'ai vu les *Peines de cœur d'une chatte anglaise* à la Gaité Montparnasse par Alfredo Arias. Et après le *Molière* de Mnouchkine à la télévision, et puis ses Shakespeare. Les masques, les costumes très colorés, le jeu très expressionniste, cet aspect formel poussé, c'était du rêve à l'état pur. A l'adolescence, ce sont plutôt des actrices surtout chez Vitez dont certaines beaucoup plus sobres qui m'ont galvanisée, Valérie Dréville et Jany Castaldi et des expériences théâtrales comme *Savannah Bay* avec Bulle Ogier et Madeleine Renaud ou le *Récit de la servante Zerline* aux Bouffes du Nord avec Jeanne Moreau. Mais je n'en ai fait que très tard vers 21 ans. J'étais partie en Angleterre pour mes études et là-bas j'ai pensé que si je n'essayais pas au moins une fois, je le regretterais toute ma vie. Je me suis inscrite à un stage d'été au cours Florent et en deux minutes l'affaire était réglée. Je suis tombée sur un professeur extraordinaire, Yves le Moigne, qui m'a donné à travailler une scène de Feydeau. Après j'ai fait un stage chez Mnouchkine et je suis entrée au Conservatoire où j'ai eu pour professeur Madeleine Marion qui a été une des rencontres les plus importantes de ma vie. Au bout de trois mois

j'étais engagée à la Comédie-Française pour jouer au festival d'Avignon dans la Cour d'honneur Elvire dans le *Dom Juan* mis en scène par Jacques Lassalle.

Je n'ai pas du tout aimé la Comédie-Française mais j'y ai rencontré des acteurs de génie comme Jean-Yves Dubois, Roland Bertin, Catherine Hiegel, Jean-Luc Boutté, Muriel Mayette.

Vous faites aussi à ce moment-là du cinéma...

Oui mais il y a toujours du théâtre. Il y a eu les aventures avec Julie Brochen et Olivier Py qui étaient aussi des élèves de Madeleine Marion. Avec Julie on a formé une vraie troupe au sens où je le conçois c'est-à-dire des gens réunis autour d'un seul et même projet artistique. Il y a eu *Vania*, *La Périchole*, *La Cerisaie* qui était un spectacle vraiment fort... Cette aventure géniale s'est fracassée lorsque Julie a été victime d'une cabale juste avant *#MeToo*... Avec Olivier Py, j'ai seulement joué *Le Soulier de Satin*, je ne suis pas rentrée dans sa troupe ; c'est plutôt un long compagnonnage qui s'est traduit par la rencontre avec Castorf, et il nous a invités à Avignon.

Parmi les projets importants, il y a ceux que vous avez faits avec Jean-François Peyret, notamment *Tournant autour de Galilée*, dans lequel vous avez joué avec un cochon sur scène...

Cela a été une rencontre merveilleuse. J'ai fait trois spectacles avec Jean-François mais c'est celui-là le plus important, parce que Bibi la truie, c'était le plus grand professeur de théâtre que j'ai jamais eu (rire). J'ai fait trois rencontres grandioses qui m'ont appris mon métier, mon art : Madeleine Marion, Bibi la truie et Frank Castorf. Et les trois au même niveau.



Pourquoi Bibi la truie ?

Comme je n'ai encore jamais joué avec aucun autre animal, je ne sais pas si ça tient à l'animal ou à elle. Je lui donnais la réplique pendant une scène qui durait au moins trois quarts d'heure. Elle me déshabillait, c'était dangereux, mais c'était ça aussi qui m'apprenait quelque chose. Sur tout ce que j'ai compris grâce à Bibi (*rire*), c'est qu'il fallait tout le temps que mon imaginaire négocie avec le réel de sa sauvagerie et que ce réel n'avait aucun rapport avec la scène. Et que par mon imaginaire, il fallait que je donne à ce dispositif une portée humaine et philosophique. **Je peux vous dire qu'il n'y a pas grand monde qui peut vous donner cette leçon-là tous les jours. Et Bibi, elle pouvait.** À mes risques et périls (*rire*).

Autre rencontre importante, celle avec Yves-Noël Genod, que vous retrouvez dans *Quichotte* sous sa nouvelle identité de Marie-Noëlle.

On avait joué ensemble avec Julie Brochen. C'est un poète lunaire. J'ai travaillé ensuite avec lui et j'ai éprouvé une grande joie à expérimenter ce théâtre très expressif, fait de mots, de bruit, de fureur. Et puis j'ai rencontré des acteurs et actrices incroyables surtout Marlène Saldana avec qui j'ai noué une relation très privilégiée.

Et Frank Castorf ?

Maintenant cela fait 12 ans. Avec lui, j'ai fait deux spectacles en français et neuf en allemand. On va faire *L'opéra de quat'sous* au Châtelet à la rentrée 2025. C'est une affaire qui roule (*rire*). Il donne un peu plus d'indications que Bibi. Quoiqu'au début, pour *La Cousine Bette* d'après Balzac à la Volksbühne à Berlin, c'était

compliqué de comprendre ce qu'il disait. En allemand, le verbe est à la fin, il faut donc attendre la fin de la phrase pour savoir de quoi ça parle. Avec certains metteurs en scène, on fait des choses qu'on ne pensait pas pouvoir faire. C'est ça que j'ai trouvé avec Castorf. Je suis moins passive. J'ai appris à aller toute seule à l'endroit de la surprise. C'est comme avec la voix. C'est pour ça que je vous disais que cela ne faisait que commencer.

Justement, vous avez fait *Les Historiennes* toute seule...

Oui j'ai tout fait toute seule. J'ai réalisé en 2019 un film qui s'appelle *Merveilles à Montfermeil* avec Emmanuelle Béart, Ramzy Bedia et Mathieu Amalric. Et à New-York, il y a eu une rétrospective de vingt de mes films et en même temps un festival de performances de théâtre pour lequel on m'avait donné une carte blanche. J'ai eu l'idée de prendre des textes de mes amies de lycée devenues historiennes sur trois figures féminines comme Violette Nozière parricide victime d'inceste, Delphine Seyrig actrice engagée dans le combat féministe et une esclave, Pascoa, poursuivie par l'inquisition portugaise en 1700 pour bigamie. Ce n'est pas un hasard si j'ai décidé de porter seule en scène la voix de trois femmes. C'était dans la lignée de 2017 et 2018. Ça change beaucoup de choses pour nous les actrices. Mais le plus important c'est le travail avec Castorf. A Berlin, j'ai vraiment été dans une troupe de théâtre et en même temps une énorme maison tenue par quatre metteurs en scène de talent. C'est libérateur de travailler dans un pays étranger, mais aussi difficile. Au fond ce qu'il y

a d'intéressant dans ma vie, ce sont les gens que j'ai côtoyés.

Propos recueillis par
Hélène Chevrier

■ *Quichotte*, de Miguel de Cervantes, adaptation, mise en scène et scénographie Gwenaël Morin, avec Jeanne Balibar, Thierry Dupont, Marie-Noëlle, Gwenaël Morin. Jardin de la Rue de Mons-Maison Jean Vilar, rue de Mons 84000 Avignon, 04 90 14 14 14, 1er au 20/07 à 22h

Repères artistiques au théâtre

- 1993 - *Dom Juan*, de Molière, mise en scène Jacques Lassalle, Festival d'Avignon
- 1995 - *Les Bonnes*, de Jean Genet, mise en scène Philippe Adrien, Comédie-Française
- 1999 - *Les Huissiers*, de Michel Vinaver, mise en scène Alain Françon
- 2000 - *Histoire naturelle de l'esprit (suite et fin)*, de et mise en scène Jean-François Peyret
- 2003 - *Oncle Vania*, d'Anton Tchekhov, mise en scène Julie Brochen
- 2003 - *Le Soulier de satin*, de Paul Claudel, mise en scène Olivier Py
- 2006 - *Histoire vraie de la Péricole*, d'après Offenbach, mise en scène Julie Brochen
- 2008 - *Tournant autour de Galilée*, de Jean-François Peyret
- 2008 - *La Danseuse malade*, de Boris Charnatz
- 2011 - *La Cerisaie*, d'Anton Tchekhov, mise en scène Julie Brochen
- 2011 - *1er Avril (Jour des fous)*, d'Yves-Noël Genod
- 2012 - *La Dame aux camélias*, d'Alexandre Dumas, mise en scène Frank Castorf
- 2012 - *Chic By Accident*, d'Yves-Noël Genod
- 2013 - *Par les villages*, de Peter Handke, mise en scène Stanislas Nordey, Festival d'Avignon
- 2015 - *Les Frères Karamazov*, de Dostoïevski, mise en scène Frank Castorf, Berlin
- 2017 - *Die Kabale der Scheinheiligen*, d'après M. Boulgakov, mise en scène Frank Castorf, Berlin
- 2018 - *Les Historiennes*, mise en scène et interprétation Jeanne Balibar
- 2019 - *Bajazet*, de Racine, mise en scène Frank Castorf
- 2022 - *Molière. Ich bin ein Dämon*, mise en scène Frank Castorf, Berlin



Gwenaël Morin

Les livres et le réel

Après *Le Songe* l'année dernière, Gwenaël Morin adapte pour le Jardin de la rue de Mons le roman emblématique de la littérature espagnole *Don Quichotte* de Miguel de Cervantes. Paru en deux parties, en 1605 et en 1615, il relate les aventures d'un gentilhomme obsédé par les romans de chevalerie qui se prend pour le preux chevalier errant Quichotte et combat le mal avec l'aide de son écuyer Sancho Panza. Une œuvre monstre qu'il traversera avec Jeanne Balibar, Thierry Dupont et Marie-Noëlle (ex Yves-Noël Genod).

Théâtral magazine : Pourquoi ce choix de monter *Don Quichotte* ?

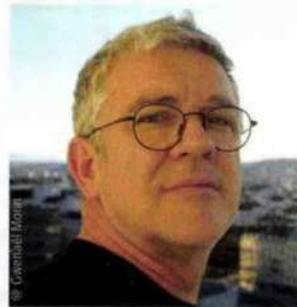
Gwenaël Morin : La langue invitée à Avignon cette année c'est l'espagnol et donc j'ai pensé à Cervantes et à *Quichotte*. C'est un des romans fondateurs du Siècle d'Or. Mais je n'ai pas de discours particulier à produire sur cette œuvre-là, je ne me dis pas qu'il est temps de réactiver *Don Quichotte* ; ma démarche, c'est d'aller à la rencontre du roman.

Qu'est-ce que vous en gardez ?
Au début des répétitions, on a tiré au sort des textes parmi les 126 chapitres et on les a projetés en grand pour les lire et essayer d'en dégager des lignes de force. C'est passionnant. On fabrique notre propre histoire.

L'histoire de *Don Quichotte* importe-t-elle ?

Assez peu. **C'est quelqu'un qui n'accepte pas le consensus du réel. Et il s'en prend plein la tête, mais aussi parce qu'il est**

seul contre tous. Son utopie n'est pas conciliable avec celle des autres ni avec une certaine réalité. Etrangement, on a tendance à l'idéaliser. En fait, il est vieux, maigre, débile, fasciné par des romans de chevalerie, mais on ne peut pas faire autrement que de l'aimer. Quand j'ai monté *Le Théâtre et son double* sur Artaud, on le jouait deux fois de suite. La première, on ne comprenait rien et la deuxième, on ne comprenait pas mieux mais comme c'était la même chose, on connaissait. C'est peut-



être ça qui se produit avec *Don Quichotte* : la première fois qu'on le voit, on lui tape dessus et la deuxième, on le reconnaît, et à force on finit par l'aimer.

Vous êtes quatre comédiens sur scène. Comment avez-vous distribué les rôles ?

Les véhicules spatiaux temporels du roman ce sont *Quichotte*, Sancho et leurs montures Rossinante et Rucio. *Quichotte* est joué par Jeanne Balibar, Sancho par Thierry Dupont, un acteur de la compagnie de l'Oiseau-Mouche avec un handicap mental, la narration est portée par Marie-Noëlle. Et moi je serai là pour compenser les manques, et faire de la mise en scène en direct.

En quoi Jeanne Balibar est-elle *Don Quichotte* ?

Je ne la connaissais pas, mais comme elle dessine un personnage public un peu perché, une espèce de post-Sarah Bernhardt, j'ai pensé à elle d'abord pour Dulcinée. Et c'est devenu *Quichotte*. Un peu comme si Dulcinée était emprisonnée à l'intérieur de *Quichotte*.

Vous le créez au Jardin de la rue de Mons comme *Le Songe* l'année dernière...

On le crée dans le jardin et ensuite on le recrée en intérieur pour la tournée. Une fois que j'ai compris ce qu'était le spectacle, je peux le modeler comme je veux. Le roman entier sera exposé. D'un côté il y aura les livres et de l'autre le réel.

Propos recueillis par
Hélène Chevrier

■ *Quichotte*, de Miguel de Cervantes, adaptation, mise en scène et scénographie Gwenaël Morin, avec Jeanne Balibar... Jardin de la Rue de Mons-Maison Jean Vilar, rue de Mons 84000 Avignon, 04 90 14 14 14, 1er au 20/07 à 22h

Avignon 2024 : avec “Quichotte”, Gwenaël Morin et Jeanne Balibar enchantent le festival

Le metteur en scène avait marqué les esprits l’an passé. En s’attaquant à un monument du répertoire, Gwenaël Morin convainc à nouveau, notamment grâce à Jeanne Balibar, qui incarne à merveille la folie étrange du héros de Cervantès.



La puissance du texte de Cervantès résonne grâce aux talents vocaux de Jeanne Balibar. Photo Christophe Revnaud de Lade / Festival d'Avignon

Et si on jouait à Don Quichotte ? Telle est l’espiègle invitation qu’a lancée le metteur en scène Gwenaël Morin à un quatuor de comédiens et de comédiennes dans le merveilleux jardin suspendu de la maison Jean-Vilar. Le metteur en scène nous avait déjà enchantés l’année dernière avec *Un Songe d’une nuit d’été* mené comme une ronde accélérée mais toujours shakespearienne. Avec *Quichotte*, l’artiste spécialiste du répertoire monté sans artifices aucun, s’attaque à plus difficile. Un monument littéraire au millier de pages (dont certaines sont alignées sur un grand panneau) qui convoque, à chaque chapitre, des aventures peuplées d’une foule de personnages. La petite bande qu’il a rassemblée pour l’occasion n’y va pas par quatre chemins. Elle fait confiance au texte par tous les moyens possibles : en le lisant, en le jouant, en le surjouant, et en y piochant à sa guise. Elle semble penser que l’écriture, elle-même très facétieuse de Miguel de Cervantès (1547-1616), y survivra. C’est vrai !

Installé sur les gradins, le public retrouve, comme l’an passé, à sa gauche une table et un vélum blanc suspendu, et, à sa droite, les deux micocouliers centenaires bruissant au vent. Au centre, la terre battue est idéale pour camper les aventures de *L’Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*. La comédienne Marie-Noëlle (autrefois connu sous le nom d’Yves-Noël Genod) livre d’abord la courte biographie du héros, écrite en préambule par le romancier lui-même. Debout au plus près du public, feuillets en main, elle distille avec une préciosité gouleyante les ferments qui ont poussé le futur chevalier errant, « *au cerveau desséché* » à force de lectures, dans les bras d’une réalité imaginaire. Et voilà l’hidalgo qui entre en scène d’un pas ferme malgré ses tongs, dans une simple robe d’été – Jeanne Balibar. Qui chausse bien vite des baskets pour empoigner solidement sa lance (deux bastaings de bois, raboutés à coups de scotch), son casque et son armure de carton. Voix ferme et chantante, yeux brillants, elle incarne d’emblée la folie étrange de Quichotte : partir en quête de gloire, illustrer sa noblesse de cœur et renommer le monde en fonction de ses rêves. Quand elle s’approche des spectateurs pour les rebaptiser à sa fantaisie, elle est toute à son affaire, et c’est magnifique.

Elle fait aussi une sacrée paire avec l'acteur Thierry Dupont figurant tour à tour le voisin ou la nièce du « chevalier à la triste figure » puis son célèbre écuyer Sancho Panza. Issu de la compagnie de L'Oiseau Mouche, il lui apporte sa présence franche et pleine d'aplomb. En revanche, le jeune comédien en alternance sur scène avec Gwenaël Morin, semble, pour le moment, le maillon faible de la bande. Les scènes s'enchaînent heureusement avec une ferveur contagieuse, souvent burlesque. Quichotte, affamé, réclame à manger et on le gave de « truitelles » – gag récurrent extra ! Le combat contre les moulins existe avec une participation joyeuse du public... Énergie partageuse, fantaisie dans le parcours des corps, puissance du texte dont la langue espagnole (invitée d'honneur du festival, cette année) résonne grâce aux talents vocaux de Balibar : ce *Quichotte* en liberté... ravit !



Avignon 2024 : avec “ Quichotte ”, Gwenaël Morin et Jeanne Balibar enchantent le festival



Le metteur en scène avait marqué les esprits l'an passé. En s'attaquant à un monument du répertoire, Gwenaël Morin convainc à nouveau, notamment grâce à Jeanne Balibar, qui incarne à merveille la folie étrange du héros de Cervantès. Photo Christophe Raynaud de Lage / **Festival d'Avignon**

Réservé aux abonnés

E t si on jouait à Don Quichotte ? Telle est l'espiègle invitation qu'a lancée le metteur en scène Gwenaël Morin à un quatuor de comédiens et de comédiennes dans le merveilleux jardin suspendu de la maison Jean-Vilar. Le metteur en scène nous avait déjà enchantés l'année dernière avec Un Songe d'une nuit d'été mené comme une ronde accélérée mais toujours shakespearienne. Avec Quichotte, l'artiste spécialiste du répertoire monté sans artifices aucun, s'attaque à plus difficile. Un monument littéraire au millier de pages (dont certaines sont alignées sur un grand panneau) qui convoque, à chaque chapitre, des aventures peuplées d'une foule de personnages. La petite bande qu'il a rassemblée pour l'occasion n'y va pas par quatre chemins. Elle fait confiance au texte par tous les moyens possibles : en le lisant, en le jouant, en le surjouant, et en y piochant à sa guise. Elle semble penser que l'écriture, elle-même très facétieuse de Miguel de Cervantès (1547-1616), y survivra. C'est vrai !

Installé sur les gradins, le public retrouve, comme l'an passé, à sa gauche une table et un vélum blanc suspendu, et, à sa droite, les deux micocouliers centenaires bruissant au vent. Au centre, la terre battue est idéale pour camper les aventures de L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche . La comédienne Marie-Noëlle (autrefois connu sous le nom d'Yves-Noël Genod) livre d'abord la courte biographie du héros, écrite en préambule par le romancier lui-même. Debout au plus près du public, feuillets en main, elle distille avec une préciosité gouleyante les ferments qui ont poussé le futur chevalier errant, « au cerveau desséché » à force de lectures, dans les bras d'une réalité imaginaire. Et voilà l'hidalgo qui entre en scène d'un pas ferme malgré ses tongs, dans une simple robe d'été – Jeanne Balibar. Qui chausse bien vite des baskets pour



empoigner solidement sa lance (deux bastaings de bois, raboutés à coups de scotch), son casque et son armure de carton. Voix ferme et chantante, yeux brillants, elle incarne d'emblée la folie étrange de **Quichotte** : partir en quête de gloire, illustrer sa noblesse de cœur et renommer le monde en fonction de ses rêves. Quand elle s'approche des spectateurs pour les rebaptiser à sa fantaisie, elle est toute à son affaire, et c'est magnifique.

Elle fait aussi une sacrée paire avec l'acteur Thierry Dupont figurant tour à tour le voisin ou la nièce du « chevalier à la triste figure » puis son célèbre écuyer Sancho Panza. Issu de la compagnie de L'Oiseau Mouche, il lui apporte sa présence franche et pleine d'aplomb. En revanche, le jeune comédien en alternance sur scène avec Gwenaël Morin, semble, pour le moment, le maillon faible de la bande. Les scènes s'enchaînent heureusement avec une ferveur contagieuse, souvent burlesque. **Quichotte**, affamé, réclame à manger et on le gave de « truitelles » – gag récurrent extra ! Le combat contre les moulins existe avec une participation joyeuse du public... Énergie partageuse, fantaisie dans le parcours des corps, puissance du texte dont la langue espagnole (invitée d'honneur du festival, cette année) résonne grâce aux talents vocaux de Balibar : ce **Quichotte** en liberté... ravit !

Que donnent les spectacles du In ? Que voir dans le Off ? Du 29 juin au 21 juillet, nos journalistes Théâtre suivent au plus près l'actualité toujours bouillonnante du festival.

Quichotte, d'après Miguel de Cervantès, mise en scène de Gwenaël Morin, jusqu'au 20 juillet, 22 heures, jardin de la rue de Mons, maison Jean-Vilar.



Festival d'Avignon 2024 : « Quichotte » de Gwenaël Morin, attention agile



Avec Jeanne Balibar dans le rôle du héros de Cervantes, Gwenaël Morin livre un spectacle gracieux et réussi dont la fragilité et l'imperfection font surgir toute la puissance d'une pièce au propos résonnant avec le contexte actuel. « Ah bah lui au moins, il a pas demandé beaucoup de subventions ! » murmure un couple âgé à la fin de cette première avignonnaise, sans qu'on sache vraiment s'il distribue là un bon ou un mauvais point. Ah bah ça, c'est sûr. Dans un jardin planté de quelques arbres, avec trois cartons, deux tables et un clavier, le metteur en scène Gwenaël Morin donne Quichotte en quelques deux heures d'un spectacle fort étrange, où l'on éprouve un pur présent du récit, et qui résonne haut par la grâce paradoxale d'une émouvante fragilité.

De fait, l'ingénieux Don Quichotte de la Manche est le roman picaresque du quasi sur-place, qui voit un amoureux de littérature se décréter chevalier errant, se fabriquer une armure de peu et harnacher une vieille carne pour parcourir le monde en « défaiseur de torts et réparateur d'iniquités », en l'honneur d'une dame semi-inventée, la merveilleuse Dulcinée. Entre les fantasmes du héros et le réel – les géants et les moulins à vent – se gonfle un espace fascinant, celui du livre de Cervantès que Gwenaël Morin parvient à convertir en espace scénique selon un transfert d'une logique indiscutable : Quichotte est l'homme qui se nomme lui-même et se fabrique une vie avec rien ; le théâtre est l'art de nommer sur scène et de fabriquer un monde avec des bouts de ficelle.

Fantaisie baroque

Quatre corps s'y démènent ; celui d'abord de Jeanne Balibar dans le rôle-titre, qui va chercher aux quatre coins de ses grandes habiletés l'acrobatie, le tragique, le burlesque, et le badin. Elle est entourée de Marie-Noëlle Genod, Thierry Dupont et Léo Martin – tous trois excellents – officiant à différents emplois, dont beaucoup consistent à raconter, préciser, entourer, s'inquiéter des fantaisies du héros. Tous les quatre donnent vie au roman à partir de rien, attrapant là un carton faisant office de heaume, une table en métal figurant un mulet, un vieux bouquin de poche en guise de précieux ouvrage de chevalerie.

Ce qui se joue là est ténu, qui force le spectateur plusieurs fois sollicité à supporter la fragilité de la représentation, tributaire d'accessoires de peu, du mistral, des improvisations parfois un peu longues des acteurs. Les aventures de Quichotte, d'abord racontées en avant-scène par une narratrice qui lit le texte, semblent ensuite s'y

écrire au fil du spectacle, comme si elles avaient quitté le cadre du livre pour se vivre librement en dehors de toute contingence, et à un rythme irrégulier, en récit lui-même errant.

Cette bigarrure donne au spectacle des airs de fantaisie baroque, mais un baroque qui n'a rien de flamboyant, et dont on voit les coutures et les accrocs. C'est dans cette imperfection volontaire que se fonde la puissance même du spectacle, dont le propos, en particulier dans le contexte actuel, frappe souvent : voici un homme qui, obsédé par la chose littéraire, décide de se nommer lui-même, de renommer les choses autour de lui, bref de faire du monde son monde propre, pour y faire régner la justice et transformer les petits – hôteliers, garçons de ferme, prostitués – en grands d'Espagne. Quichotte dans ce jardin apparaît comme le plus fervent croyant au pouvoir du langage, une langue que Jeanne Balibar prononce avec ferveur, comme un enchantement dissolvant la gangue des mots tout faits, s'inventant là, comme en direct, devant nous. A cet endroit, Quichotte touche profondément – et on en sort un peu grave : trois bouts de ficelle, et toute une aventure derrière soi.

Pour aller plus loin :





Festival d'Avignon : « Quichotte », l'utopie joyeuse de Gwenaël Morin

Artiste complice du Festival, Gwenaël Morin, après un Songe d'une nuit d'été présenté l'an dernier, s'empare du roman de Cervantès. Avec Jeanne Balibar dans le rôle-titre. Artiste complice du Festival, Gwenaël Morin, après un Songe d'une nuit d'été présenté l'an dernier, s'empare du roman de Cervantès. Avec Jeanne Balibar dans le rôle-titre. Avignon (Vaucluse), envoyée spéciale.

Qu'il est difficile de se concentrer ces jours-ci. On ne pense qu'à ça. Aux élections, aux menaces qui pèsent sur nos libertés. Sur celles des artistes. Dans la nuit de lundi à mardi, les locaux de la CGT d'Avignon et ceux de l'association LGBTQ+ ont été tagués d'une croix celtique. Une compagnie tractant dans les rues de la ville se serait fait insulter par des types en voiture.

La résistance s'organise. Tous les soirs de cette semaine à 20 heures, à l'appel de l'intersyndicale, un rassemblement se tient place Pie à Avignon. Jeudi 4 juillet, à partir de 0 h 30, public et artistes sont conviés à une Nuit d'Avignon dans la cour d'Honneur du palais des Papes.

À 22 heures, ce jour-là, projection à l'Utopia du documentaire White power de Christophe Cotteret sur la montée des extrêmes droites en Europe. On annonce la venue de Clémentine Autain le 5, à 14 heures, dans le jardin Ceccano...

Qu'il nous faut être malins, imaginatifs, unis face à la barbarie

Alors je vais quand même vous parler de Don Quichotte. Parce que les rêves d'un monde plus beau, plus juste, plus grand, plus libre, ces rêves nés dans la tête d'un des écrivains les plus fabuleux de son temps, sont plus que jamais utiles et nécessaires.

Face à l'obscurantisme et aux autodafés, face à la brutalité du monde, Don Quichotte nous rappelle que les hommes et les femmes peuvent renverser les moulins à vent, changer le monde, le transformer. Qu'il nous faut être malins, imaginatifs, utopistes, joyeux, unis face à la barbarie.

Dans le jardin de la rue Mons, l'aire de jeu est vide. Un sol poussiéreux, deux platanes. Dans un coin, à l'abri des regards, de vieilles tables, un piano posé à la va-comme-je-te-pousse, au fond, la silhouette sombre de la Maison Jean Vilar veille... C'est Jeanne Balibar qui incarne Don Quichotte. Facétieuse, têtue, revêtue d'une armure et d'un heaume en carton, brandissant à tout vent lance et épée en bois, elle s'élance à l'assaut des injustices, repoussant les hauts murs qui cernent le jardin jusqu'à nous emporter non loin de Toboso, dans cette Mancha aride et désertique.

Parce que ses rêves sont plus beaux, plus forts que la réalité. Et malgré les coups qui pleuvent, les moqueries, la cruauté, la lâcheté, « Doña Quichotta » se relève, encore et encore. Jeanne Balibar incarne la fragilité, la force et le courage. Elle porte avec intensité cette partition cousue main. Tour à tour pétillante et spirituelle, avec une foi – païenne – inébranlable, elle nous fait éprouver la puissance du théâtre.

« Dans une bourgade de la Manche, dont je ne veux pas me rappeler le nom... », ainsi commence cette variation don quichottesque imaginée par Gwenaël Morin. Projet chimérique, utopiste, projet aussi fou et joyeux que celui de notre chevalier à la triste figure... Gwenaël Morin s'est engouffré dans ce récit vertigineux avec gourmandise.

Cervantès fut le premier à s'émanciper des codes narratifs en vigueur

Marie-Noëlle joue la narratrice et Rossinante, le cheval de Don Quichotte. Elle ne



cesse de trébucher sur les mots, mais aussi sur ce sol cabossé. Tout au long du spectacle, elle va jongler sur cette ambiguïté, somme toute très cervantine, du dédoublement permanent, du dedans/dehors, de cette mise en abîme du récit dans le récit, du théâtre dans le théâtre.

C'est aujourd'hui banal, mais Cervantès fut le premier à s'émanciper des codes narratifs en vigueur (et de rigueur), provoquant la naissance du roman moderne. Comme le narrateur officiel du Quichotte, qui s'adresse, par un tour de passe-passe directement aux lecteurs, Marie-Noëlle, avec la complicité de Thierry Dupont et Léo Martin, prendra à témoin les spectateurs tout au long de la représentation. Nous sommes même invités à faire battre les ailes des géants...

Artiste complice du Festival pour quatre années, Gwenaël Morin avait mis en scène l'an passé un Songe d'une nuit d'été de Shakespeare des plus truculents. Sa mise en scène du roman de Cervantès, son découpage comme son montage, tout en subtilité, donnent à voir et à entendre la quintessence du roman.

C'est du théâtre de tréteaux, du théâtre estampillé arte povera, du théâtre qui privilégie le jeu, le plaisir, sous toutes ses coutures. Il y a de la générosité dans l'air et on aime que ce spectacle nous emporte dans son sillage. Et n'oublions pas, Don Quichotte est si libre, qu'il finit par échapper à son auteur...

Jusqu'au 20 juillet, à 22 heures, dans le jardin de la rue Mons. Le spectacle sera en tournée à partir de septembre jusqu'en avril 2025 à Annecy, Paris, Chambéry, Martigues, Saint-Gervais (Suisse), Mulhouse, Lausanne (Suisse), Toulouse, La Rochelle et Aix-en-Provence.





Au Festival d'Avignon , Gwenaël Morin fait turbuler Don Quichotte



À la une, Aix en provence, Annecy, Bordeaux, Chambéry, Festival d'Avignon, Genève, /" rel="tag" , À la une, Aix en provence, Annecy, Bordeaux, Chambéry, Festival d'Avignon, Genève, La Rochelle, Lausanne, Mulhouse, Paris, Théâtre, Toulouse



Quichotte d'après Miguel de Cervantes avec Jeanne Balibar au Festival d'Avignon 2024" width="2560" height="1707" id="3a8112b6" □
Photo Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

Dans l'écrin du Jardin de la rue de Mons, où il a désormais ses habitudes avignonaises, le metteur en scène convoque un trio impérial composé de Jeanne Balibar, Marie-Noëlle et Thierry Dupont pour mettre, avec facétie, la façon de voir le monde du personnage de Miguel de Cervantes à l'épreuve du plateau.

En l'espace d'une année, rien ne semble avoir changé, ou presque, dans le Jardin de la rue de Mons de la Maison Jean Vilar. Même décorum végétal, même synthétiseur à portée de doigts, même bric-à-brac à l'arrière de l'espace de jeu vierge de tout décor... Pour le second volet de sa série Démontez les remparts pour finir le pont, Gwenaël Morin a, a priori, fait le choix de la continuité. À ceci près que, au-delà des cymbalisations des cigales qui, en ce soir de première, manquent à l'appel, faute de chaleur suffisante, et du gros ballon gonflable qui a cédé sa place à une voile tendue, le texte qui orne le mur côté cour a, à y regarder de plus près, lui aussi évolué. Après celles du Songe d'une nuit d'été de William Shakespeare, le metteur en scène y a affiché les pages du Don Quichotte de Miguel de Cervantes, histoire de faire honneur à l'espagnol, langue invitée de cette 78e édition du Festival d'Avignon. Pour qui connaît le travail de Gwenaël Morin, ce choix peut paraître surprenant, tant l'artiste est habitué aux oeuvres des dramaturges – Racine, Sophocle, Molière... – plutôt qu'à celles des romanciers. Face à l'impossibilité de servir in extenso, comme son système théâtral l'y invite de coutume, le roman de l'auteur ibérique, le metteur en scène a fait un pas de côté. Au lieu de pousser Don Quichotte dans ses retranchements à l'aide d'une logique d'accélération calculée, il s'en est emparé, comme il le dit lui-même, « par effraction ».

Tout commençait pourtant « à la Morin ». Texte en main, Marie-Noëlle se présente face public, et telle qu'en elle-même, pour livrer le tout début de l'histoire de « l'ingénieux Hidalgo » : « Notre hidalgo approchait de la cinquantaine. Il était de constitution robuste, sec de corps, maigre de visage, très lève-tôt et il aimait la chasse. Certains voudraient qu'il eût nom 'Quichada', ou 'Quesada'. Il y a sur ce point quelque variation parmi les auteurs qui en ont traité par écrit. Cependant des conjonctures vraisemblables laissent à penser qu'il s'appelait 'Qui-chana'. Mais cela importe peu pour notre histoire : il suffit que le récit ne s'écarte en rien de la vérité. » Alors que notre narratrice d'un soir continue son exposé de la situation, Jeanne Balibar, robe légère sur le dos et tongs aux pieds, entre en trombe sur le plateau. Armée d'un marteau, elle se précipite vers une planche de bois qu'elle ne tarde pas à marteler de toutes ses forces. En une image, en une action, le ton est donné, le regard décalé : la voilà dans la peau de Don Quichotte de la Manche, prête à forger, autant qu'à perturber, le récit et le réel, à marteler des idées, par essence sans consistance matérielle, celles de ces romans de chevalerie avec lequel l'hidalgo s'est intoxiqué, jusqu'à finir « par tomber sur la plus extraordinaire idée qu'eut jamais fou au monde : (...) se faire chevalier errant et s'en aller par le monde entier avec ses armes et son cheval pour (...) défaire toute espèce de torts et se mettre dans des situations et dangers qui lui rapportassent après succès renom et gloire éternelle ».



Plutôt que de simplement empiler des morceaux choisis des aventures de Don Quichotte, Gwenaël Morin décide, à la suite de cette entrée en matière, de se placer dans la tête de cet individu hors des sentiers battus et de mettre sa façon de voir le monde à l'épreuve du plateau. Si certaines scènes, parmi les plus célèbres, sont reconnaissables à l'instant, à l'image du sauvetage raté d'un jeune garçon battu par son maître ou de l'épisode fameux des moulins, c'est, avant tout, la philosophie de l'hidalgo qui, peu à peu, envahit l'espace de jeu, ce pouvoir performatif du langage et de l'esprit, capable de transformer les auberges en châteaux, les moins-que-rien en rois et, chemin faisant, de transcender l'ensemble de la réalité, conformément à son adage : « Je sais qui je suis, mais je sais aussi qui je puis être ». Parfois lourde de conséquences, quand ses interventions s'avèrent contre-productives et provoquent un déchaînement de violence à son endroit ou à celui de celles et de ceux qu'il entend sauver, cette performativité sied parfaitement à la façon de faire théâtre de Gwenaël Morin. Lui qui, depuis tant d'années, n'a de cesse d'utiliser, et d'épuiser, ce pouvoir transcendantal de l'art dramatique, cette façon de faire exister les choses uniquement parce qu'elles sont nommées, et de changer une vulgaire table en fidèle destrier.

Surtout, elle s'avère idéale pour le trio impérial dont le metteur en scène s'est entouré, et sur lequel une large partie de la réussite de ce spectacle repose. Membre de la compagnie l'Oiseau-Mouche, qui réunit des comédiennes et comédiens en situation de handicap mental, Thierry Dupont tient la dragée haute aux deux monstres théâtraux de la soirée, Jeanne Balibar, fascinante en Don Quichotte sous emprise, et Marie-Noëlle, facétieuse en narratrice au ton délicieusement goguenard. Accompagnés par Léo Martin qui, texte en main, leur sert d'assistant, ils parviennent ensemble, et chacun à leur endroit, à inviter leurs univers singuliers dans la danse et à les combiner, à la manière d'apprentis-sorciers, pour faire de cette plongée dans l'oeuvre de Cervantes un succulent délire. Si, à l'occasion de la première, leur pas de trois semblait parfois encore un peu vert pour alimenter une dynamique globale suffisante – ce qui ne manquera pas, gageons-le, d'advenir au fil des représentations –, il accouche malgré tout de nombreux passages éminemment savoureux, à l'image de cet autodafé des livres de la bibliothèque de Don Quichotte, qui semble ne jamais pouvoir en finir. Comme si, au prisme de cette performativité, le plus petit devait toujours, et irrémédiablement, conduire au plus grand.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Quichotte

d'après Miguel de Cervantes

Adaptation, mise en scène et scénographie Gwenaël Morin

Avec Jeanne Balibar, Thierry Dupont, Marie-Noëlle, Léo Martin

Lumière Philippe Gladioux

Assistanat à la mise en scène Léo Martin

Travail vocal Myriam Djemour

Costumes Elsa Depardieu

Régie générale et lumière Loïc Even

Régie plateau Jules Guittier



Production déléguée Compagnie Gwenaël Morin – Théâtre Permanent
Coproducton Festival d'Avignon, La Villette (Paris), Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine, Bonlieu Scène nationale d'Annecy, Théâtre Garonne Scène européenne (Toulouse), Les Célestins Théâtre de Lyon, L'Oiseau Mouche (Roubaix), Théâtre du Bois de l'Aune (Aix-en-Provence), Théâtre Sorano Scène conventionnée (Toulouse), Théâtre Saint-Gervais (Genève), Malraux Scène nationale Chambéry Savoie
Avec le soutien du ministère de la Culture Drac Auvergne-Rhône-Alpes, Ensatt Résidences Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine, La Ménagerie de verre (Paris), La Villette (Paris), Festival d'Avignon, Maison Jean Vilar (Avignon)

La compagnie Gwenaël Morin – Théâtre Permanent est conventionnée par la Drac Auvergne-Rhône-Alpes. L'Oiseau Mouche Roubaix est en production déléguée pour Thierry Dupont. Gwenaël Morin est artiste associé au Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine et à Bonlieu Scène nationale d'Annecy.

Don Quichotte de Miguel de Cervantes, traduction Jean-Raymond Fanlo, est publié aux éditions Le Livre de Poche.

Durée : 1h45

Festival d'Avignon 2024

Jardin de la rue de Mons – Maison Jean Vilar
du 1er au 20 juillet (sauf les 4, 9 et 14), à 22h

Bonlieu Scène nationale d'Annecy
du 18 au 21 septembre

La Villette, Paris
du 26 septembre au 12 octobre

Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine
du 15 au 18 octobre

Malraux Scène nationale de Chambéry Savoie
les 7 et 8 novembre

Les Salins Scène nationale de Martigues
les 14 et 15 novembre

Théâtre Saint-Gervais, Genève
du 20 au 23 novembre

La Filature Scène nationale de Mulhouse
du 26 au 28 novembre

Théâtre Vidy-Lausanne
en mars 2025

Théâtre Sorano Scène conventionnée, Toulouse
du 18 au 22 mars

La Coursive Scène nationale de La Rochelle
les 25 et 26 mars



Théâtre du Bois de l'Aune, Aix-en-Provence

les 29 et 30 avril

2 juillet 2024/par Vincent Bouquet Vous aimerez peut-être aussi [Faire défiler vers le haut](#)



CULTURE & SAVOIRS

On a tous en nous quelque chose de Don Quichotte

THÉÂTRE

Artiste
complice
du Festival,

Gwenaël Morin, après
un *Songe d'une nuit d'été*
présenté l'an dernier,
s'empare du roman de
Cervantès. Avec Jeanne
Balibar dans le rôle-titre.

Avignon (Vaucluse), envoyée spéciale.

Q

u'il est difficile de se concentrer ces jours-ci. On ne pense qu'à ça. Aux élections, aux menaces qui pèsent sur nos libertés. Sur celles des artistes. Dans la nuit de lundi à mardi, les locaux de la CGT d'Avignon et ceux de l'association LGBTQ+ ont été tagués d'une croix celtique. Une compagnie tractant dans les rues de la ville se serait fait insulter par des types en voiture. La résistance s'organise. Tous les soirs de cette semaine à

20 heures, à l'appel de l'intersyndicale, un rassemblement se tient place Pie à Avignon. Jeudi 4 juillet, à partir de 0 h 30, public et artistes sont conviés à une Nuit d'Avignon dans la cour d'Honneur du palais des Papes. À 22 heures, ce jour-là, projection à l'Utopia du documentaire *White power*, de Christophe Cotteret, sur la montée des extrêmes droites en Europe. On annonce la venue de Clémentine Autain le 5, à 14 heures, dans le jardin Ceccano...

Alors nous allons quand même vous parler de Don Quichotte. Parce que les rêves d'un monde plus beau, plus juste, plus grand, plus libre, ces rêves nés dans la tête d'un des écrivains les plus fabuleux de son temps, sont plus que jamais utiles et nécessaires. Face à l'obscurantisme et aux autodafés, face à la brutalité du monde, Don Quichotte nous rappelle que les hommes et les femmes peuvent combattre les moulins à vent, changer le monde, le transformer. Qu'il nous faut être malins, imaginatifs, utopistes, joyeux, unis face à la barbarie.

Dans le jardin de la rue Mons, l'aire de jeu est vide. Un sol poussiéreux, deux platanes. Dans un coin, à l'abri des regards, de vieilles tables, un piano posé à la va-comme-je-te-pousse, au fond, la silhouette sombre de la Maison Jean-Vilar veille... C'est Jeanne Balibar qui incarne Don Quichotte. Facétieuse, têtue, revêtue d'une armure et d'un heaume en carton, brandissant à tout vent lance et épée en bois, elle s'élance à l'assaut des injustices, repoussant les hauts murs qui cernent le jardin jusqu'à nous emporter non loin de Toboso, dans cette Mancha aride et désertique. Parce que ses rêves sont plus beaux, plus forts que la réalité. Et malgré les coups qui pleuvent, les moqueries, la



crualité, la lâcheté, « Doña Quichotta » se relève, encore et encore. Jeanne Balibar incarne la fragilité, la force et le courage. Elle porte avec intensité cette partition cousue main. Tour à tour pétillante et spirituelle, avec une foi - païenne - inébranlable, elle nous fait éprouver la puissance du théâtre.

UN PROJET CHIMÉRIQUE, UTOPISTE, FOU ET JOYEUX

« Dans une bourgade de la Manche, dont je ne veux pas me rappeler le nom... », ainsi commence cette variation don quichottesque imaginée par Gwenaël Morin. Projet chimérique, utopiste, projet aussi fou et joyeux que celui de notre chevalier à la triste figure... Gwenaël Morin s'est engouffré dans ce récit vertigineux avec gourmandise.

Marie-Noëlle joue la narratrice et Rossinante, le cheval de Don Quichotte. Elle ne cesse de trébucher sur les mots, mais aussi sur ce sol cabossé. Tout au long du spectacle, elle va jongler sur cette ambiguïté, somme toute très cervantine, du dédoublement permanent, du dedans/dehors, de cette mise en abîme du récit dans le récit, du théâtre dans le théâtre. C'est aujourd'hui banal, mais Cervantès fut le premier à s'émanciper des codes narratifs en vigueur (et de rigueur), provoquant la naissance du roman moderne. Comme le narrateur officiel du Quichotte, qui s'adresse, par un tour de passe-passe directement aux lecteurs, Marie-Noëlle, avec la complicité de Thierry Dupont et Léo Martin, prendra à témoin les spectateurs tout au long de la représentation. Nous sommes même invités à faire battre les ailes des géants...

Artiste complice du Festival pour quatre années, Gwenaël Morin avait mis en scène l'an passé un *Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare, des plus truculents. Sa mise en scène du roman de Cervantès, son découpage comme son montage, tout en subtilités, donnent à voir et à entendre la quintessence du roman. C'est du théâtre de tréteaux, du théâtre estampillé arte povera, du théâtre qui privilégie le jeu, le plaisir, sous toutes ses coutures. Il y a de la générosité dans l'air et on aime que ce spectacle nous emporte dans son sillage. Et n'oublions pas, Don Quichotte est si libre qu'il finit par échapper à son auteur... ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

Jusqu'au 20 juillet, à 22 heures, dans le jardin de la rue Mons. Le spectacle sera en tournée à partir de septembre jusqu'en avril 2025 à Annecy, Paris, Chambéry, Martignes, Saint-Gervais (Suisse), Mulhouse, Lausanne (Suisse), Toulouse, La Rochelle et Aix-en-Provence.

Les rêves
d'un monde plus
beau, plus juste,
plus libre, sont
plus que jamais
nécessaires.





Don Quichotte , ce vieux rêve qui bouge



Quichotte

Matthieu MévelFestivals

,
Focus

3 juillet 2024

Article publié dans I/O n°116



DR

Après les provocations espagnoles d'Angélica Liddell, qui réjouissent en réalité les critiques plus qu'elles ne les irritent, et la démonstration de force technologique de la metteuse en scène Séverine Chavrier, qu'il était étrange de se réveiller, au milieu d'une nuit de mistral, dans le rêve du théâtre à hauteur d'homme de Gwénaél Morin.

Au dos de la Maison Jean-Vilar, quelques arbres bougent dans la nuit, comme les



fameux moulins de Don Quichotte (le premier roman de la modernité), mais c'est le public qui les interprétera plus tard, bras ballants, à la demande de Thierry Dupont de l'Oiseau-Mouche, la compagnie qui travaille avec des acteurs en situation de handicap. Des arbres donc, une voile en forme de parasol au-dessus d'un piano électrique à cour et les pages du roman de Cervantès photocopiées sur des parpaings à jardin. Pas de décor, pas de vidéo, pas de micro (quel plaisir de tendre l'oreille pour attraper une voix qui s'efforce d'être entendue sans crier), juste quatre êtres humains. Jeanne Balibar joue Quichotte (« L'important est de croire ») : elle est l'idée au féminin du héros de chevalerie, mais elle est surtout l'actrice qui ne voit pas qu'elle vit dans un rêve au milieu d'une représentation. Marie-Noëlle Genod est récitante ou Rossinante, Thierry Dupont est Sancho Panza, Léo Martin, un souffleur avec l'accent local, les trois figures cherchent – en vain – à ramener Quichotte -Balibar à la réalité.

Depuis 2023, Gwenaël Morin crée pour chaque édition du Festival une pièce à partir du répertoire en relation avec la langue invitée. Foireuse, ratée, fragile, drôle, parodique, tendre, sa proposition espagnole, qui alterne entre la langue sublime de Cervantès et des improvisations drôles et savoureuses, ne propose pas une vision dramaturgique originale, mais une esthétique pauvre, nue, fragile, le vieux rêve d'un théâtre humain, infiniment humain, qui bougerait maladroitement dans un jardin. Et c'est justement ce rêve qui emporte le morceau, car c'est dans les creux, les trous et les imperfections que naissent les plus beaux moments du spectacle : la scène d'autodafé avec les livres jetés, dont les pages volent dans le vent, le jeu de Marie-Noëlle Genod, dont l'ironie gracieuse excelle, quand elle improvise comme un enfant à la langue savante (c'est la plus à l'aise dans le flottement légèrement improvisé de la partition textuelle), ou encore cette scène merveilleuse (« On est en route, seigneur ») dans laquelle Thierry Dupont joue à faire croire à Jeanne Balibar qu'elle est sur son âne, une pauvre table de jardin devant nos yeux. La joyeuse bande des quatre acteurs semble parodier leurs rôles en se moquant tendrement du geste théâtral, ce qui est une bien belle façon de rendre grâce à l'ironie du style littéraire de Cervantès.

Au fond, l'art de Morin repose sur la fragilité d'un théâtre artisanal, la mise en scène est encore bancal, à certains égards, mais on a trop besoin de cette fragilité pour prendre le risque de l'affaiblir. Le texte de Cervantès est le prince des romans, car la littérature (comme le théâtre) est à la fois notre beau refuge – une mise à distance du réel – et l'épée (fût-elle en carton) pour percer le monde et changer la vie. Le spectacle n'a peut-être pas lieu sur la scène mais dans nos esprits : les chevaliers errants sont nos imaginaires troués. Or, on a plus que jamais besoin de l'imagination au pouvoir.



La science gamine de Gwenaël Morin

Après un délicieux « *Songe d'une nuit d'été* » de Shakespeare, l'an dernier, le metteur en scène retrouve le jardin de la rue de Mons pour une version délurée mais savante de « *Don Quichotte* ».

Ces grands yeux clairs, ces cheveux blonds, mi longs, cette voix harmonieuse, cette élocution sans défaut, c'est elle, c'est Marie-Noëlle. Formidable artiste que l'on connaît depuis longtemps et dont on a suivi le parcours singulier. Ici, elle est en position de conteur, de narrateur. Elle dit d'entrée le début du livre de Miguel de Cervantès, et l'on est comme des enfants, captivés par le récit.

Cette présence, cette manière de s'exprimer, font énormément pour l'intérêt qui nous saisit immédiatement, dans la nuit douce et fraîche d'Avignon. Ils sont quatre, qui s'égayent sur le sol rapé, sec et caillouteux de ce qui fut l'une des plus belles pelouses de la cité des Papes... Cette aridité du sol peut faire penser à l'Espagne de nos imaginations. Mais il reste de beaux arbres et quelques buissons. De quoi jouer, pour ce quatuor original.

Il est mené, avec une espièglerie de petite fille, par une des plus belles et des plus intelligentes des comédiennes de nos paysages : Jeanne Balibar. Elle interprète le rôle-titre, s'il vous plaît ! Ce n'est pas la première fois que l'audacieuse incarne un homme... Mais n'attendez pas ici quelconque chevalier à la triste figure. Son Quichotte est en chemise de nuit, et, plus tard, en petite tenue.

Ce pourrait être un titre, d'ailleurs : « *Quichotte en petite tenue* ». Ce serait rendre compte de ce théâtre pauvre et fraternel qui traduit, depuis toujours, la philosophie de Gwenaël Morin. Mais cela ne dirait pas la connaissance profonde de l'œuvre qui guide les scènes.

Pas de micro, ici, et cela nous fait du bien. Rien de solennel. C'est du théâtre de carton et de galopades dans le jardin. Oh ! Les esprits moins aventureux que l'aimable hidalgo, et que Gwenaël Morin, peuvent s'y perdre. Personne ne les retient. On s'amuse pendant deux petites heures vite envolées. Avec Marie-Noëlle et Jeanne Balibar, il y a Thierry Dupont, de la compagnie L'Oiseau-Mouche, qui est un Sancho débonnaire et craquant. Et puis, Léo Martin, ce dernier en alternance avec le metteur en scène lui-même.

Cœurs purs, amoureux de l'enfance, entrez sans crainte dans le jardin. Ne détaillons pas les facéties. On rit beaucoup, on est ému, interloqué, on s'amuse. Et vous sortirez en ayant envie de lire *Don Quichotte* !

C'est un peu, encore, comme l'an dernier, *Le Songe d'une nuit d'été*... Tiago Rodrigues a demandé à Gwenaël Morin de choisir, chaque été, un ouvrage en lien avec la langue « invitée ». Après l'anglais, c'est l'espagnol en 2024. L'an prochain, on devrait aller vers l'est ou le nord de l'Europe.

Jardin de Mons, Maison Jean-Vilar, jusqu'au 20 juillet. Relâches les 4, 9, 14 juillet. A 22h00. Durée : 1h50.

TAGS: "QUICHOTTE", FESTIVAL D'AVIGNON, GWENAËL MORIN, JEANNE BALIBAR, MARIE-NOËLLE

BILLET DE BLOG

« Quichotte c'est moi » affirme Gwenaël Morin et il le prouve

Festival d'Avignon. Après « Le songe », l'an dernier, honorant la langue anglaise de Shakespeare, voici cette année la langue espagnole de Cervantès avec « Quichotte ». Même lieu, le Jardin de la rue du Mons, même heure, 22h. Même ravissement, tout autrement .

[Signalez ce contenu à notre équipe](#)



En prenant la tête du festival d'Avignon pour un premier mandat de quatre ans, Tiago Rodrigues a eu, au moins, deux bonnes idées. La première c'est d'inviter une langue à chaque édition, la seconde c'est d'inviter Gwenaël Morin à honorer la dite langue avec un auteur de son choix dans l'esprit de ce qui fut la mémorable aventure de son Théâtre permanent aux Laboratoires d'Aubervilliers : monter des chefs d'œuvres du répertoire mondial avec une même équipe, sans décors chiadés, sans lumières nécessitant beaucoup de matos : on bricole le matin, on répète en public l'après midi, on joue tous les soirs. Depuis l'aventure a continué ailleurs et autrement, cependant « Théâtre permanent » est devenu la nom de la compagnie de Gwenaël Morin. Cette approche fraternelle du théâtre et du répertoire ne pouvait que charmer Tiago Rodrigues élevé au biberon du tg STAN et il a donc confié à Gwenaël Morin le jardin de la rue du Mons, derrière la maison Jean Vilar : un simple gradin pour le public, pour les comédien.ne.s un terre plein, un bosquet à gauche, des arbres au loin sur le côté droit. Basta.

Donc après la langue anglaise et *Le songe* d'après Shakespeare l'an dernier (lire [ici](#)), voici la langue espagnole. Après avoir traversé la Manche l'an dernier, voici Morin de l'autre côté des Pyrénées auprès du *Don Quichotte de la Manche* (*de la Mancha* en espagnol), le chef d'œuvre de Cervantès. Ils étaient quatre sur le plateau, ils sont de nouveau quatre (comme quatre ans). Cette fois Morin n'a pas réuni auprès d'anciens potes du Théâtre permanent mais fait rencontrer des personnalités qui n'avaient sans doute jamais imaginé se retrouver ensemble sur une scène. J'ai nommé Jeanne Balibar, l'égérie de Franz Castorf et de Mathieu Amalric; Thierry Dupont, plus de vingt ans de la compagnie l'Oiseau-mouche dans les pattes; Marie-Noëlle, anciennement Yves-Noël Genod, qui chronique sa vie dans son blog *Le dispariteur*, anime des stages et propose des choses scéniques dans des lieux comme un café à Saint-Ouen ou naguère la Ménagerie de verre; et enfin Gwenaël Morin en alternance avec le jeune Léo Martin.

Après un prologue adressé au lecteur, Cervantès commence ainsi: « *Dans une bourgade de la Manche, dont je ne veux pas rappeler le nom, vivait, il n'y a pas longtemps un hidalgo, de ceux qui ont lance au râtelier, rondache antique, bidet maigre et lévrier de chasse* ». C'est aussi ainsi que commence le spectacle, par le début du roman (mais on ne verra pas la fin et très peu la suite), la traduction étant celle incontournable de Louis Viardot, plus ou moins revue.

La longiligne Jeanne Balibar en chemise de nuit, casque en carton sur la tête lance en je ne sais quoi au bras, est Quichotte en personne, le rondouillard Thierry Dupont était tout désigné pour être à la fois Sancho Panza mais aussi son âne, quant à Rossinante, la monture de l'hidalgo, elle semble être encore souvent à l'écurie. Quand elle ne fait pas la Rossinante, Marie-Noëlle et ses avatars, texte en main ou pas, forment la cohorte des narrateurs. Le dernier de la bande des quatre, joue les pompiers et les utilités. Bref on se régale.

Comme Cervantès, comme Don Quichotte, Gwenaël Morin aime dévorer des livres. Rien de surprenant à ce qu'il (son spectacle) s'attarde longuement au chapitre VI de la première partie (qui compte LII (52) chapitres répartis sur environ cinq cents pages). Dans ce chapitre « le curé et le barbier » s'introduisent dans la bibliothèque de Quichotte pour y faire le ménage parmi les livres de chevalerie. Contrairement au livre car nous sommes au théâtre, en bonne camarade Balibar-Quichotte vient donner un coup de main pour constituer, là-bas au fond, un tas de livres à mettre au feu. Le feu restera imaginaire pour qu'on les jettent encore le lendemain après les avoir lus. Morin avec la complicité des comédiens fait du théâtre littéralement, à l'emporte pièce, et le théâtre (se) lève à vue comme une pâte. Quichotte est un levier. Il est probable que le spectacle va continuer à se modifier de soir en soir, mais, sans attendre, on demande au public de jouer les ailes d'un moulin à vent.

Dans un éditо titré « Je suis Quichotte », Gwenaël Morin cite Marthe Robert évoquant le roman de Cervantès : « Un homme d'âge mur décide un beau jour de quitter tout ce qui faisait sa vie jusque-là pour s'en aller courir les routes, apparemment au hasard, mais en réalité à la poursuite d'un but bien défini, qui est simplement de mettre en pratique ce qu'il a lu dans les livres. Il lui arrive des aventures dont la plupart tournent mal, mais ni les souffrances qu'il endure, ni les moqueries, les déconvenues ou les coups, ne le détournent du dessein qu'il a formé. Pour accomplir cette mission qui l'emporte à ses yeux sur toutes les autres tâches humaines, Don Quichotte renonce à ce qu'il possède, et consent sans hésiter au sacrifice de sa personne et de sa vie. Intraitable, impossible à convaincre, sourd aux enseignements de l'expérience, infatigable et mélancolique, il est promis à une continuelle défaite, mais ne se décourage pas, car au fond il n'espère rien, sachant fort bien que son projet est aussi irréalisable que nécessaire. ». Et Morin de compléter : « *Je lis dans ce portrait une métaphore de ma propre vocation artistique et une définition éclatante de l'engagement de l'acteur : « Mettre en pratique ce qu'il a lu dans les livres ».* » Et plus loin : « *A l'instar de Don Quichotte qui armé de ses fictions littéraires se lance à l'assaut du réel au nom de la justice, je propose à mon tour, armé de mon expérience forgée au contact des plus illustres dramaturges (Shakespeare, Racine, Sophocle, Molière...) de me lancer à l'assaut du roman de Cervantès pour en faire du théâtre* ». Et il ajoute, parlant de Don Quichotte: « *sa méthode n'est probablement pas la bonne, mais sa folie est nécessaire, libératrice, saine et sincère, elle ébranle les limites de nos enfermements* ». Ce n'est qu'un début.



Quichotte : un joyeux bazar et une réflexion profonde Festival d'Avignon

CONSTANCE STREBELLE

Après le *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare l'an passé, rebaptise Le *Songe*, Gwenaël Morin s'attaque au *Don Quichotte* de Cervantès, raccourci en *Quichotte* : un joyeux bazar et une réflexion profonde

Festival d'Avignon

Après le *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare l'an passé, rebaptise Le *Songe*, Gwenaël Morin s'attaque au *Don Quichotte* de Cervantès, raccourci en *Quichotte*. Artiste invité pour plusieurs années de « permanence artistique » par le Festival, Gwenaël Morin a pour ambition de *Démonter les remparts pour finir le pont* ! C'est à dire, entre autres, de s'attaquer au répertoire pour tisser des liens avec le présent. Quoi de mieux, la langue invitée étant cette année l'espagnol après l'anglais l'an passé, que de s'attaquer au premier roman picaresque ?

Don Quichotte de la Manche est un hidalgo qui, influencé par les romans de chevalerie dont il s'est nourri, rêve de « pratiquer ce qu'il a lu dans les livres » pour changer le monde et trouver sa Dulcinée. Le roman est dense, le metteur en scène Gwenaël Morin décide donc d'y entrer « par effraction », non en lui restant fidèle, mais en tentant d'en extraire l'idéalisme et la philosophie du personnage éponyme.

De l'imagination

Avec *Quichotte*, Gwenaël Morin

revient au théâtre dans ce qu'il a de plus artisanal : *Don Quichotte* est affublé d'un bouclier et d'un casque en carton, la lance est composée de morceaux de bois maintenus par du gros scotch. Peu de décor, une toile blanche tendue entre les arbres, un synthétiseur reposant sur une souche. Les personnages s'affrontent derrière les arbres du jardin, le public joue les moulins à vents en levant les bras. Il faut s'imaginer, comme dans l'enfance ou le rêve, les réalités que traduisent les mots de *Don Quichotte*. D'ailleurs, c'est à travers ses yeux que le spectacle se vit, comme dans un univers parallèle. Les acteurs donnent le ton. Jeanne Balibar qui incarne un *Don Quichotte* émouvant et halluciné, Thierry Dupont, Sancho Panza protecteur et aimant, et Marie-Noëlle, narratrice ironique, forment un trio décalé mais harmonieux. Ils sont accompagnés par Léo Martin qui les assiste, muni du texte.

Et de la réflexion

Pour que le public comprenne la manière dont se fabrique un spectacle, Gwenaël Morin est convaincu qu'il doit l'élaborer avec lui. Voilà que la première partie de *Quichotte* a des allures de répétition : il s'ouvre sur la lecture de l'introduction du roman de Cervantès par Marie-Noëlle. Elle finit par abandonner ses textes et ponctue la pièce de remarques et de reformulations sur l'œuvre, autant de parenthèses métatextuelles

nécessaires à la clarté de l'intrigue. Une entreprise au long cours, qui s'enrichira jusqu'au terme du Festival - la première représentation manquait parfois de dynamisme : mettre la vision fantasmée du monde de *Don Quichotte* à l'épreuve du plateau théâtral et voir ce qui advient, c'est ce que propose Gwenaël Morin. Moqué par tous, *Don Quichotte* préfère se réfugier dans les promesses d'héroïsme des romans et s'y brûle les ailes. Une séquence symbolique où les livres de sa bibliothèque sont jetés un à un par tous les personnages en fond de scène interpelle : le danger se trouve-t-il dans les livres ou dans l'idéologie qu'on croit en tirer ? Que peut encore la littérature face à la violence du monde ?

CONSTANCE STREBELLE

Quichotte

jusqu'au 20 juillet, 22h

Jardin de la rue de Mons

Maison Jean Vilar, Avignon



© *Christophe Raynault de Lage/Festival d'Avignon*



A Avignon, le déroutant et indiscipliné « Quichotte » de Gwenaël Morin avec Jeanne Balibar

Avec cette libre adaptation de Cervantès, le metteur en scène propose une expérience théâtrale par moments confuse mais qui relève de l'acte de foi. Entre le grand n'importe quoi et le génie débridé, la limite peut être floue et se franchir dans les deux sens avec une sorte de jubilation croissante. Gwenaël Morin, metteur en scène de Quichotte, d'après Miguel de Cervantès, précipite le public dans une oscillation tumultueuse qui le ballote d'un extrême à un autre. Est-ce que je pars ou est-ce que je reste ? Au bout d'une heure environ d'un spectacle (qui en dure deux), un homme se lève, « ça suffit », d'autres le suivent et quittent le Jardin de la rue de Mons, ses arbres touffus, ses pierres noircies par les âges et ses buissons opulents. C'est dommage.

Ils se privent d'une expérience théâtrale qui, si elle est par moments erratique et confuse, vaut le coup d'être vécue pour son lâcher-prise fantasque et son indiscipline enfantine. Deux qualités qui allègent, à leur manière, la pesanteur ressentie à l'approche du second tour des élections législatives qu'on ne convoque pas, ici, par hasard. L'adaptation fragmentaire et infidèle que signe Gwenaël Morin du Don Quichotte de Cervantès, roman épique écrit au XVII^e siècle, ramène, mine de rien, à l'actualité politique. Pourquoi ? Parce que le héros, ce chevalier de pacotille, qui pourfend les moulins à vent en affirmant d'eux qu'ils sont des géants horribles, porte en lui une dimension ultracontemporaine.

Voici un homme dopé par les récits de chevalerie qu'il a lus en abondance et qui, gorgé de mille mots emphatiques, accouche de lui-même, s'invente une identité, se rêve un destin, se fabrique une mission, fantasme le monde, perd de vue le réel, s'intronise amant d'une Dulcinée (qu'il ne rencontrera jamais) et chef d'une armée composée, en tout et pour tout, du fidèle Sancho Pança lui-même flanqué de son âne (ici incarné par une table de plastique que tire le comédien Thierry Dupont derrière lui).

Cet homme, qui est moins un être humain qu'il n'est un projet, une ambition, voire une fuite en avant, la fabuleuse Jeanne Balibar l'adopte en totalité. Ce qui veut dire qu'elle cohabite avec des personnalités multiples. Quichotte porte le pire et le meilleur. Il est un indémodable utopiste, un mégalomane inspiré et-ou un dangereux schizophrène, un dictateur en gestation. L'actrice, pour sa part, ose et peut tout : jouer le premier degré d'un texte et en suggérer quinze autres en même temps. Travailler dans un seul rire la joie et la mélancolie. Basculer de l'extase à l'effroi. S'étendre dans les buissons en slip et soutien-gorge. Arpenter les gradins, son œil sur les sexes des spectateurs, à la recherche d'une « truitelle » (une petite truite). Brandir une lance de bois, enfiler une armure en carton et cavalier à l'autre bout du jardin avant de revenir, face au public, pour scruter le spectateur.

Marie-Noëlle, voix d'une raison

Sa démesure est « quichotienne ». Elle donne à ce personnage une ampleur tragi-comique qui l'inscrit pour de bon au registre des fous dangereux qu'on a envie de suivre tout en sachant qu'on se perdra en route. Elle est à ce point épatante que, lorsqu'elle s'absente, le spectacle se recroqueville sur lui-même. Mais, finalement, Quichotte lui aussi, dans sa démesure et ses outrances, avait le pouvoir d'allumer, d'éteindre, puis de rallumer les étoiles.

L'électron libre Jeanne Balibar surgit donc dans les jardins en robe légère et les pieds nus. Armée d'un marteau, elle vient interrompre de coups rageurs et répétés l'ouverture d'une représentation jusque-là assurée dans les règles de l'art par sa partenaire, Marie-Noëlle.

Longue diaphane et blonde, cette actrice au sourire ironique lit d'un ton à dessein monocorde les premières pages de Cervantès. Une entrée en matière en forme de trompe-l'œil, la suite du spectacle n'étant en rien équilibrée. Mais cette entame est cohérente, puisque Marie-Noëlle (qui joue aussi le cheval de Quichotte) sera pendant deux heures la voix d'une raison qui tente vaille que vaille de faire entendre un peu de sagesse au cœur du capharnaüm. Alors que l'intrusion de Balibar-Quichotte signe l'effraction d'un présent impérieux et ingérable, Marie-Noëlle temporise et, lors d'apartés au public (assis en pleine lumière), résume, explique, justifie les débordements et les inepties des actions.

Après avoir créé, en 2023, au Jardin de la rue de Mons un Songe mémorable adapté de Shakespeare, Gwenaël Morin récidive. Pas question de signer une représentation normée et normale. Il dépose, au cœur du Festival d'Avignon, un geste de théâtre qui relève de l'acte de foi, pas du travail bien fait. Le genre de geste qui





dépoussière les codes de la représentation, quitte à sacrifier le sens et à égarer le public. Le risque est assumé. C'est à ce prix que le vivant préempte le plateau et qu'on reçoit, en l'enviant et le redoutant à la fois, le credo de Don Quichotte : « Je sais qui je suis mais je sais aussi qui je puis être. »





Festival d'Avignon : « Lacrima » et « Quichotte », un mélo cousu main et une farce de tréteaux

Abonné Critique Deux spectacles attendus, deux lieux et deux ambiances. Sophistiqué et puissant, « Lacrima » nous balade de Paris à Mumbai dans les coulisses de la haute couture. « Quichotte » revient à l'essence du théâtre : un texte, des acteurs (dont Jeanne Balibar, épatante) et des accessoires en carton.

Paris, Mumbai, Alençon, Londres. Quatre lieux et autant d'espaces pour une infinité de récits subtilement imbriqués. Comme dans « Saïgon » où elle avait pris un restaurant comme décor intemporel pour livrer des destins multiples, de Paris à Saïgon, Caroline Guiela Nguyen nous plonge cette fois dans un atelier de haute couture. La princesse d'Angleterre commande sa future robe de mariée à une maison française, Beliana. Elle la veut exceptionnelle, comme le furent celles d'Elizabeth II en 1947, de Lady Di en 1981 ou de Kate Middleton en 2011. Les huit mois de confection sont l'occasion de découvrir l'envers du décor, un monde opaque. Sous les broderies et dentelles, sous le luxe et le faste, sous l'élégance et le rêve, des vies chahutées. « Il était une fois... » Seul le début de l'histoire a des allures de conte de fées. On s'achemine à grands pas vers le drame, on le sait dès le début. Destins tragiques qui s'entremêlent, petites mains innombrables à l'ouvrage dans l'ombre pour tisser des habits de lumière et soumises à des clauses de confidentialité drastiques. Il en faudra des larmes, il en faudra du sang...

L'autrice et metteuse en scène de « Lacrima » a enquêté sur le terrain de façon rigoureuse et connaît son sujet. Conteuse hors pair, elle tire les fils de l'histoire sans jamais perdre les spectateurs. Avec un sens de la narration ébouriffant, elle mêle théâtre, vidéo, dispositifs techniques sophistiqués et brosse une savoureuse galerie de portraits. Dentellières expérimentées qui se transmettent un savoir-faire unique de génération en génération, brodeur virtuose, mère juive désopilante, mari pervers, médecin bienveillante... Ses acteurs campent plusieurs personnages. Professionnels et amateurs passent d'un rôle à l'autre en un clin d'œil, enfilant ici une blouse, là une paire de lunettes, parlant français, anglais, tamoul, ou en langue des signes. Au cœur de l'intrigue, Marion Nicolas, première d'atelier (Maud Le Grevellec). Femme et mère courage qui sombre sous la charge de travail, prise en étau entre un mari violent et une fille caractérielle. Il y a aussi Thérèse, dentellière qui enquête tardivement sur la mort précoce de sa sœur (Liliane Lipau), Abdul Gani (Charles Vioth Irudhayaraj), brodeur abîmé par les trop longues heures de travail. Et tant d'autres travailleuses dévouées...

« Lacrima » explore la mémoire, les secrets de famille, le goût (et les dangers) du travail. La directrice du Théâtre national de Strasbourg tisse habilement l'intime et le fracas du monde et montre les vies percutées par le grand rouleau compresseur du capitalisme, tandis que le compte à rebours s'écoule, implacable. Trois heures d'un récit addictif et mené pied au plancher.



Joie du théâtre face à l'obscurantisme

A quelques pas de là, Gwenaël Morin et sa troupe ont pris leurs quartiers dans les jardins de la Maison Jean-Vilar. L'opulence et la sophistication ont laissé place à la sobriété. Comme il avait revisité « le Songe d'une nuit d'été » l'an dernier, Morin s'attelle cette fois à « Don Quichotte » et offre une farce de tréteaux, revenant à l'essence même de l'art dramatique. Un texte (il a adapté le monument d'un millier de pages, dont de nombreuses pages sont affichées sur les murs du jardin), une scène de fortune (ici un carré de terre où la pelouse a séché) à ciel ouvert et des acteurs. Marie-Noëlle est le narrateur et Rossinante, cheval de Quichotte, Thierry Dupont le voisin du chevalier ou son fidèle écuyer Sancho Pança. Jeanne Balibar endosse le rôle-titre. « On dirait qu'on serait... » Comme une gosse qui jouerait aux cow-boys et aux Indiens, elle s'amuse à camper le chevalier à la triste figure. « Hidalgo dont l'âge frisait la cinquantaine, de corpulence robuste et dévoreur de livres de chevalerie du matin jusqu'au soir... jusqu'à se dessécher le cerveau. »

A lire aussi

Son armure, deux carrés de carton. Son bouclier, un cercle de carton avec une poignée sommaire. Sa lance, deux longs bouts de bois grossièrement unis par du scotch. Son costume, une robe fleurie et une paire de baskets. Les mots, le panache, l'énergie feront le reste. Elle se lance avec fougue et fantaisie à l'assaut des moulins à vent, que les spectateurs figureront en agitant les bras ! Elle pousse de grands cris, se roule par terre, s'endort, se relève et se livre à d'hilarants échanges avec ses comparses sur un repas de truitelles. Le plaisir est manifeste, y compris quand tous les quatre envoient valser les livres qui composaient la bibliothèque du héros. Entre deux exploits, Balibar/ Quichotte se rapproche des gradins, s'adresse aux spectateurs, les regarde dans les yeux et s'amuse à détourner leurs noms. Beauté simple, joie du théâtre face à l'obscurantisme. Il est bon, ces jours-ci, d'être à Avignon, où les rêveurs fous ont pris le pouvoir.

► « Lacrima », écrit et mis en scène par Caroline Guiela Nguyen, gymnase du lycée Aubanel, jusqu'au 11 juillet. Puis du 24 septembre au 3 octobre au Théâtre national de Strasbourg et en tournée jusqu'en mars 2025.

► « Quichotte », Jardin de la Rue de Mons, Maison Jean-Vilar, jusqu'au 20 juillet.

Par Nedjma Van Egmond





Avignon 2024 : le « Quichotte » déchaîné de Gwenaël Morin

Avec Jeanne Balibar en homme de la Manche survolté, l'extravagante Marie-Noëlle et l'irrésistible Thierry Dupont, le metteur en scène feuillette avec humour et poésie le roman épique et satyrique de Cervantès. Il en fait un modèle de théâtre de l'absurde.

Chez Gwenaël Morin, tout se ressemble mais rien n'est jamais pareil. Le metteur en scène, fantasque, utilise toujours des bouts de ficelle, de cartons et d'autres étoffes de fortune pour habiller ses spectacles mais, avec ce trois fois rien en forme d'« arte povera », il crée à chaque spectacle des expériences théâtrales différentes. Ainsi de ce « Quichotte », adaptation follement libre, potache et poétique du roman de Cervantès (1605 pour la première édition) dans le Jardin de la rue de Mons à Avignon. Après un « Songe » de Shakespeare éblouissant en 2023, le trublion poursuit son entreprise de déconstruction des oeuvres classiques, malicieusement baptisée : « Démonter les remparts pour finir le pont ».

Caroline Guiela Nguyen en mode haute couture

Tiago Rodrigues, au nom de la mère

Munie d'une lance en bois, couverte d'une armure en carton et d'un genre de boîte à chaussure sur la tête, Jeanne Balibar endosse le rôle du preux chevalier. Avec Marie-Noëlle en Cervantès, Thierry Dupont en Sancho Panza chanteur et Léo Martin (ou Gwenaël Morin certain soirs) en « homme » à tout faire, elle forme un carré magique qui, deux heures durant, met à rude épreuve les zygomatiques. Le metteur en scène puise librement dans l'oeuvre culte de l'Espagnol. Le spectacle oscille entre lecture débridée, vraie fausse impro, performance paroxystique.

Jeanne de la Manche déborde d'énergie. Sa folie épique emporte tout. Le sang bouillant de la chevalerie coule dans ses veines. Constamment dans l'excès, d'un lyrisme vorace, elle prend le public à partie. Rien ne lui résiste, ni Sancho, ni sa dulcinée, ni sa gouvernante (qu'elle incarne tour à tour), ni sa Rossinante. Ses proches auront beau brûler ses livres dans un autodafé sélectif (une des scènes les plus hilarantes du spectacle), Quichotte, imbibé à jamais d'idéologie courtoise, n'aura de cesse de secourir qui n'en a pas besoin, de prendre des gargotes pour des châteaux et les moulins à vent pour des géants. Qui fait les moulins ? on vous laisse deviner...

L'air de rien, entre deux éclats de rire, ce « Quichotte » flottant et débridé distille son propos à la fois tendre et cruel : folie des hommes qui puisent dans les livres leurs rêves trop grands puis qui les brûlent sans ménagement. Cervantès revu en mode Jarry : le roman satyrique accouche d'un théâtre de l'absurde. Quelques lumières changeantes sur un velum, les arbres en contre-jour, les chants à méditer et à boire de Thierry Dupont, l'élégantissime bouffonnerie de Marie-Noëlle colorent ce spectacle d'une poésie argentée. Il faut pour goûter ce voyage cervantesque abandonner ses certitudes et lâcher prise. En ces temps de tourmente, nous sommes tous des moulins à vent.

d'après Miguel de Cervantes

Mise en scène de Gwenaël Morin

Avignon, Maison Jean Vilar, Jardin de la rue de Mons.

festival-avignon.com

Jusqu'au 20 juillet, à 22 h 00. Durée 2 h 00



AVIGNON - CRITIQUE ([../FESTIVAL-AVIGNON](#))

Avec son « Quichotte », Gwenaël Morin réenchante l'extravagance et la drôlerie du roman de Cervantes



JARDIN DE LA RUE DE MONS - MAISON JEAN VILAR / TEXTE D'APRÈS MIGUEL DE CERVANTES / ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE GWENAËL MORIN

Publié le 5 juillet 2024 - N° 323





Jeanne Balibar, Marie-Noëlle (auparavant connue sous le nom d'Yves-Noël Genod), Thierry Dupont (de la Compagnie de l'Oiseau-Mouche), Léo Martin. Avec seulement quelques bouts de cartons et un sens aigu de l'adresse théâtrale, ce quatuor fait des merveilles. Le monde chimérique de *Don Quichotte* s'élève devant nous. Une moment précieux signé Gwenaël Morin.

On dit qu'au début du XVIIème siècle, *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche* était lu, à voix haute, devant des personnes rassemblées sur le parvis de la cathédrale de Séville. Également dans les champs, dans les cours de fermes, sans

Cervantes (dont la première partie fut publiée en 1605, la seconde en 1615) connut dès sa parution un immense succès populaire. Quatre cent ans plus tard, ce sont des interprètes eux aussi sans costumes et sans décor qui, dans une démarche analogue de transmission directe, font revivre, à la faveur d'un théâtre magnifiquement modeste, les aventures abracadabrantes de Don Quichotte. Il ne faut presque rien à Jeanne Balibar, Marie-Noëlle, Thierry Dupont et Léo Martin pour révéler les souffles outranciers et les fêlures poétiques de ce chevalier errant autoproclamé. Après avoir passé sa vie enfermé chez lui à lire des romans, Don Quichotte décide de partir sur les routes pour trouver la gloire et rendre la justice. Ce faisant, il se fabrique un monde à sa mesure. Un monde de tous les possibles qui, aujourd'hui investi par la proposition enthousiasmante de Gwenaël Morin, nous fait voyager et rire aux éclats.

La grâce folle d'un théâtre de presque rien

Le dispositif radicalement dépouillé de ce Quichotte est identique à celui pensé pour *Le Songe*, spectacle du même metteur en scène créé, en juillet 2023, dans le cadre d'un projet de compagnonnage de quatre ans avec le Festival d'Avignon. Des bouts de carton arrangés pour constituer une armure, un casque, un bouclier. Des tasseaux de bois assemblés avec du gros scotch pour faire office de lance. Un clavier de piano pour accompagner quelques airs de chansons. Vêtus comme à la ville, les comédiennes et comédiens qui se présentent à nous forment un quatuor aussi convaincant qu'improbable. Entre enfance et folie, Jeanne Balibar se glisse avec une agilité impressionnante dans la peau du héros. Tonitruante et ingénue, tendre et joueuse, cocasse et émouvante, la comédienne passe par toutes sortes de registres et fait naître des moments de complicité rares avec le public. Elle accomplit ici une





performance hors norme. Autre talent essentiel de cette appropriation délurée du roman de Cervantes, Marie-Noëlle incarne, avec le sens du décalage qu'on lui connaît, la narratrice. Elle est là pour raccrocher les wagons d'une histoire qui, sans sa présence, pourrait parfois s'effilochoer. A leurs côtés, Thierry Dupont et Léo Martin mettent leur pierre à l'édifice de cette ode à l'imaginaire qui est aussi une imposante célébration du théâtre : un théâtre libre, un théâtre ivre de sa simplicité.

Manuel Piolat Soleyamat

A PROPOS DE L'ÉVÉNEMENT

Quichotte

du lundi 1 juillet 2024 au samedi 20 juillet 2024

Festival d'Avignon, Jardin de la rue de Mons

rue de Mons, 84000 Avignon

à 22h. Relâche les 4 et 14 juillet. Tél : 04 90 14 14 14. Durée : 1h55.

Lors de la tournée, Léon Martin jouera en alternance avec Gwenaël Morin.





Festival d'Avignon : « Quichotte », la puissance du théâtre

[Cx la-croix.com/culture/festival-d-avignon-quichotte-la-puissance-du-theatre-20240705](http://la-croix.com/culture/festival-d-avignon-quichotte-la-puissance-du-theatre-20240705)

5 juillet 2024

Critique

Dans une adaptation décoiffante du texte de Cervantès présentée au Festival d'Avignon, le metteur en scène Gwenaël Morin prend au sérieux le rêve de Don Quichotte de transformer le réel par la littérature, et par le théâtre.

- Béatrice Bouniol, envoyée spéciale à Avignon,
- le 05/07/2024 à 10:31

réservé aux abonnés

Lecture en 2 min.



« Quichotte » mis en scène par Gwenaël Morin, présenté au Festival d'Avignon.
Christophe Raynaud de Lage

Sur les murs du jardin de la rue de Mons, les feuillages dessinent un décor propice au théâtre d'ombres et aux rêves éveillés. Seuls une chaise en plastique, un clavier sur des rondins de bois et un désordre de cartons sous une table ornent le sol. Face au public et texte en main, la comédienne Marie-Noëlle conte les débuts de cet hidalgo qui voulut se





faire « *chevalier errant* », cherchant huit jours durant un nom, « *Quichada* », « *Quesada* » ou « *Qui-chana* », « *cela importe peu pour notre histoire : il suffit que le récit ne s'écarte en rien de la vérité* ».

À lire aussi [Festival d'Avignon 2024 : « *Lacrima* », des perles et des larmes](#)

Au second plan s'anime alors [Quichotte](#) – Jeanne Balibar en robe d'été et tongs –, martelant une planche de bois dans un boucan d'enfer. Point de bois ni de métal pourtant dans l'armure qu'il arbore ensuite, habillé de carton de pied en cap. De cette entrée en scène tonitruante à l'autodafé des livres qui ont corrompu l'esprit de ce « *refaiseur de torts et réparateur d'iniquités* », la mise en scène de Gwenaël Morin dispense une énergie explosive durant plus de deux heures. Enchaînant à vive allure situations burlesques et tableaux tragiques, apartés et jeux avec le public, mêlant musique, chant, accents et langues dans une confusion joyeuse, et parfois un peu déroutante.

Rêve d'une alternative à la brutalité

Car tout dans ce « *magasin d'inventions rêvées* » est matière à théâtre pour celui qui, depuis 2023, propose une œuvre en relation avec la langue invitée au [Festival d'Avignon](#). « *J'ai décidé de m'emparer du texte par effraction* », explique le metteur en scène qui s'est déjà frotté à Molière ou [Shakespeare](#). Pour son adaptation du roman de Cervantès, il s'est libéré de la chronologie, n'a retenu que quatre personnages, quelques passages emblématiques et ce désir fou de transformer le monde par la littérature.

À lire aussi [Festival d'Avignon 2024 : d'Euripide à nos jours, la révolte d'une mère courage](#)

Son pari tient à la performance des comédiens, à la palette des émotions de Jeanne Balibar pour peindre un [Quichotte](#) tout habité de sa Dulcinée, exalté et humilié, ridicule et magnifique, qui proclame : « *Je sais qui je suis, mais je sais aussi qui je puis être.* » À l'ironie ravageuse et complice de Marie-Noëlle en Rocinante, précieuse narratrice de cette histoire foisonnante. Ou encore à la force de présence et de jeu de Thierry Dupont, de la compagnie de l'Oiseau-Mouche. La fidélité de Gwenaël Morin à Cervantès se trouve ici. Dans la joie avec laquelle ses comédiens et lui arpentent toutes les possibilités de faire vaciller le réel. Et dans le rêve d'une alternative à la brutalité.





FESTIVAL D'AVIGNON : QUICHOTTE DE GWENAËL MORIN, QUAND CERVANTÈS JOUE AVEC DAME PAUVRETÉ.

“Quelle joie quand on m’a dit : “Allons à la maison Jean Vilar !” Lors de la 77e édition du Festival d’Avignon, Gwenaël Morin y avait donné un Songe, d’après Le songe d’une nuit d’été de William Shakespeare qui, dans sa radicale simplicité de moyens, nous avait fait rêver aux heures d’antan de la première édition de 1947 ! C’est donc impatients et joyeux que nous nous y sommes à nouveau précipités en cette année de la 78e édition, pour y découvrir - y vivre - Quichotte de Gwenaël Morin et ses complices d’après le L’ingénieux et noble Don Quichotte de la Manche de Miguel Cervantès.

Les complices de Gwenaël ce sont les comédiens de la compagnie de l’Oiseau-Mouche de Roubaix et Jeanne Balibar qui, par leurs talents respectifs, donnent au verbe de Cervantès une fragilité d’autant plus joyeuse qu’elle consonne avec la drolatique fêlure du lunaire, famélique et atemporel héros du siècle d’Or espagnol.

A Roubaix, en 1978, un groupe de comédien·ne·s, metteurs en scène et de travailleurs sociaux, désolés de constater l’absence sur les plateaux de théâtre des personnes en situation de handicap mental, fondent la compagnie de l’Oiseau-Mouche qui, ayant fait mouche, offre à des personnes en situation de handicap mental d’être comédiennes et comédiens à part entière aux côtés même des plus éminentes et éminents, comme Jeanne Balibar au Festival d’Avignon, pour un moment de vérité absolue.

L’œuvre de Cervantès, selon le philosophe René Girard, est le paradigme de la vérité romanesque face au mensonge romantique. C’est bel et bien cette vérité qui, avec trois fois rien, si ce n’est quelques bouts de carton et livres jetés au vent, insufflé à la représentation de Quichotte un moment de grâce sans pareil quand la comédienne, le comédien et le narrateur, sans fard et sans nul artifice, nous convoquent par leur pure présence : trois fois rien, ça c’est quelque chose !

► 5 juillet 2024

Car c'est véritablement Dame Pauvreté que Gwenaël Morin et sa troupe épousent dans Quichotte... mais une pauvreté qui enrichit, invitant à la gratuité du jeu enfantin, au pas de côté et à l'écart refusant les artifices trompeurs, à l'attention intense portée à une histoire qu'on aime à entendre et réentendre. Pas besoin d'insérer des *Verfremdungseffekt* (effets de distanciation) brechtiens dans cette épopée toute nue, car elle constitue tout entière un éloge de l'homme non pas "augmenté" mais "dénudé", de l'homme tout simple, retrouvé grâce à Jeanne et sa prouesse, elle qui fut un jour Prouhèze (dans *Le Soulier de Satin* par Olivier Py), et à son entourage fidèle et moqueur... moqueur, à l'image de Marie-Noëlle, en Rossinante complice et hilarant, jouant les médiateurs entre le public dérouté et le chevalier incontrôlable. En effet, quelle belle richesse de savoir encore se moquer ! se moquer du besoin de s'inventer des ennemis jurés, des offenses insoutenables ou encore de bonnes raisons de tuer...

Dans le jardin de la maison Jean Vilar, l'imagination, loin d'être passive, au-delà du réel, cerne des irréalités plus tangibles qu'il n'y paraît d'emblée ! Contre toute attente, en pleine représentation, ce soir du 3 juillet, jour de la fête de saint Thomas, notre frère Thomas d'un ordre mendiant - frère prêcheur, alias dominicain - a été adoubé par le pauvre et démuné Don Quichotte de la Manche, alias la facétieuse et joyeuse Jeanne Balibar qui, très sérieusement, l'a désigné du nom de Don Tomaso de la Carioca !

frères Thomas Carrique, Charles Desjobert, Thierry Hubert et Rémy Valléjo

Quichotte, dans le jardin de la maison Jean Vilar, du 1er au 20 juillet, à 22h.



« Quichotte », la puissance du théâtre

Dans une adaptation décoiffante du texte de Cervantès, le metteur en scène Gwenaël Morin prend au sérieux le rêve de Don Quichotte de transformer le réel par la littérature, et par le théâtre.

Quichotte

de Gwenaël Morin

Avignon (Vaucluse)

De notre envoyée spéciale

Sur les murs du jardin de la rue de Mons, les feuillages dessinent un décor propice au théâtre d'ombres et aux rêves éveillés. Seuls une chaise en plastique, un clavier sur des rondins de bois et un désordre de cartons sous une table ornent le sol. Face au public et texte en main, la comédienne Marie-Noëlle conte les débuts de cet hidalgo qui voulut

se faire « chevalier errant », cherchant huit jours durant un nom, « Quichada », « Quesada » ou « Quichana », « cela importe peu pour notre histoire : il suffit que le récit ne s'écarte en rien de la vérité ».

Au second plan s'anime alors « Quichotte » – Jeanne Balibar en robe d'été et tongs –, martelant une planche de bois dans un boucan d'enfer. Point de bois ni de métal pourtant dans l'armure qu'il arbore ensuite, habillé de carton de pied en cap. De cette entrée en scène tonitruante à l'autodafé des livres qui ont corrompu l'esprit de ce « refaiseur de torts et réparateur d'iniquités », la mise en scène de Gwenaël Morin dispense une énergie explosive durant plus de deux heures. Enchaînant à vive allure situations burlesques et tableaux tragiques, apartés et jeux

avec le public, mêlant musique, chant, accents et langues dans une confusion joyeuse, et parfois un peu déroutante.

Car tout dans ce « magasin d'inventions rêvées » est matière à théâtre pour celui qui, depuis 2023, propose une œuvre en relation avec la langue invitée au Festival d'Avignon.

« J'ai décidé de m'emparer du texte par effraction », explique le metteur en scène qui s'est déjà frotté à Molière ou Shakespeare. Pour son adaptation du roman de Cervantès, il s'est libéré de la chronologie, n'a retenu que quatre personnages, quelques passages emblématiques et ce désir fou de transformer le monde par la littérature.

Son pari tient à la performance des comédiens, à la palette des émotions de Jeanne Balibar pour

peindre un Quichotte tout habité de sa Dulcinée, exalté et humilié, ridicule et magnifique, qui proclame : « Je sais qui je suis, mais je sais aussi qui je puis être. » À l'ironie ravageuse et complice de Marie-Noëlle en Rocinante, précieuse narratrice de cette histoire foison-

La mise en scène de Gwenaël Morin dispense une énergie explosive durant plus de deux heures.

nante. Ou encore à la force de présence et de jeu de Thierry Dupont, de la compagnie de l'Oiseau-Mouche. La fidélité de Gwenaël Morin à Cervantès se trouve ici. Dans la joie avec laquelle ses comédiens et lui arpentent toutes les possibilités de faire vaciller le réel. Et dans le rêve d'une alternative à la brutalité.

Béatrice Bouniol





Culture

A Avignon, un « Quichotte » déroutant et indiscipliné

PAGE 23

CULTURE

A Avignon, un déroutant et indiscipliné « Quichotte »

Gwenaël Morin adapte très librement le roman de Miguel de Cervantès

THÉÂTRE

AVIGNON - envoyée spéciale

Entre le grand n'importe quoi et le génie débridé, la limite peut être floue et se franchir dans les deux sens avec une sorte de jubilation croissante. Gwenaël Morin, metteur en scène de *Quichotte*, d'après Miguel de Cervantès, précipite le public dans une oscillation tumultueuse qui le ballote d'un extrême à un autre. Est-ce que je pars ou est-ce que je reste? Au bout d'une heure environ d'un spectacle, un homme se lève, «ça suffit» d'autres le suivent et quittent le Jardin de la rue de Mons, ses arbres touffus, ses pierres noircies par les âges et ses buissons opulents. C'est dommage.

Ils se privent d'une expérience théâtrale qui, si elle est par moments erratique et confuse, vaut le coup d'être vécue pour son lâcher-prise fantasque et son indisciplinisme enfantine. Deux qualités qui allègent, à leur manière, la pesanteur ressentie à l'approche du second tour des élections législatives qu'on ne convoque pas, ici, par hasard. L'adaptation fragmentaire et infidèle que signe Gwenaël Morin du *Don Quichotte* de Cervantès, roman épique écrit

au XVII^e siècle, ramène, mine de rien, à l'actualité politique. Pourquoi? Parce que le héros, ce chevalier de pacotille, qui pourfend les moulins à vent en affirmant d'eux qu'ils sont des géants horribles, porte en lui une dimension ultracontemporaine.

Voici un homme dopé par les récits de chevalerie qu'il a lus en abondance et qui, gorgé de mille mots emphatiques, accouche de lui-même, s'invente une identité, se rêve un destin, se fabrique une mission, fantasme le monde, perd de vue le réel, s'intronise amant d'une Dulcinée (qu'il ne rencontrera jamais) et chef d'une armée composée, en tout et pour tout, du fidèle Sancho Pança lui-même flanqué de son âne.

Cet homme, qui est moins un être humain qu'il n'est un projet, une ambition, voire une fuite en avant, la fabuleuse Jeanne Balibar l'adopte en totalité. Ce qui veut dire qu'elle cohabite avec des personnalités multiples. *Quichotte* porte le pire et le meilleur. Il est un indémodable utopiste, un mégalomane inspiré et/ou un dangereux schizophrène, un dictateur en gestation. L'actrice, pour sa part, ose et peut tout : jouer le premier degré d'un texte et en suggérer quinze autres en même temps.

Travailler dans un seul rire la joie et la mélancolie. Basculer de l'extase à l'effroi. S'étendre dans les buissons en slip et soutien-gorge. Arpenter les gradins, son œil sur les sexes des spectateurs, à la recherche d'une « truitelle » (une petite truite). Brandir une lance de bois, enfiler une armure en carton et cavalier à l'autre bout du jardin avant de revenir, face au public, pour scruter le spectateur.

Marie-Noëlle, voix d'une raison

Sa démesure est « quichotienne ». Elle donne à ce personnage une ampleur tragi-comique qui l'inscrit pour de bon au registre des fous dangereux qu'on a envie de suivre tout en sachant qu'on se perdra en route. Elle est à ce point épatante que, lorsqu'elle s'absente, le spectacle se recroqueville sur lui-même. Mais, finalement, *Quichotte* lui aussi, dans sa démesure et ses outrances, avait le pouvoir d'allumer, d'éteindre, puis de rallumer les étoiles.

L'électron libre Jeanne Balibar surgit donc dans les jardins en robe légère et les pieds nus. Armée d'un marteau, elle vient interrompre de coups rageurs et répétés l'ouverture d'une représentation jusque-là assurée dans les règles de l'art par sa partenaire, Marie-Noëlle. Longue diaphane et





blonde, cette actrice au sourire ironique lit d'un ton à dessein monocorde les premières pages de Cervantès. Une entrée en matière en forme de trompe-l'œil, la suite du spectacle n'étant en rien équanime. Mais cette entame est cohérente, puisque Marie-Noëlle (qui joue aussi le cheval de Quichotte) sera pendant deux heures la voix d'une raison qui tente vaille que vaille de faire entendre un peu de sagesse au cœur du capharnaüm. Alors que l'intrusion de Balibar-Quichotte signe l'effraction d'un présent impérieux et ingérable, Marie-Noëlle tempore et, lors d'apartés au public, résume, explique, justifie les débordements et les inepties des actions.

Après avoir créé, en 2023, au Jardin de la rue de Mons un *Songe* mémorable adapté de Shakespeare, Gwenaël Morin récidive. Pas question de signer une représentation normée et normale. Il dépose, au cœur du Festival d'Avignon, un geste de théâtre qui relève de l'acte de foi, pas du travail

bien fait. Le genre de geste qui dépoussière les codes de la représentation, quitte à sacrifier le sens et à égarer le public. Le risque est assumé. C'est à ce prix que le vivant préempte le plateau et qu'on reçoit, en l'enviant et le redoutant à la fois, le credo de Don Quichotte : « Je sais qui je suis mais je sais aussi qui je puis être. » ■

JOËLLE GAYOT

Quichotte, d'après Cervantès.
Adaptation et mise en scène :
Gwenaël Morin. Avec Jeanne
Balibar, Thierry Dupont, Marie-
Noëlle. Jusqu'au 20 juillet.

**Jeanne Balibar
ose et peut tout :
jouer le premier
degré d'un texte
et en suggérer
quinze autres en
même temps**





Jeanne Balibar, dans « Quichotte », à Avignon, le 26 juin.

· CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE/FESTIVAL D'AVIGNON





«Quichotte», attention agile

Avec Jeanne Balibar dans le rôle du héros de Cervantes, Gwenaël Morin livre un spectacle gracieux et réussi dont la fragilité et l'imperfection font surgir toute la puissance d'une pièce au propos actuel.

«**A**h bah lui au moins, il a pas demandé beaucoup de subventions!» murmure un couple âgé à la fin de cette première avignonnaise, sans qu'on sache vraiment s'il distribue là un bon ou un mauvais point. Ah bah ça, c'est sûr. Dans un jardin planté de quelques arbres, avec trois cartons, deux tables et un clavier, le metteur en scène Gwenaël Morin donne *Quichotte* en deux heures d'un spectacle fort étrange, où l'on éprouve un pur présent du récit, et qui résonne haut par la grâce paradoxale d'une émouvante fragilité.

Bigarrure. De fait, l'ingénieux *Don Quichotte de la Manche* est le roman picaresque du quasi-sur-place, qui voit un amoureux de littérature se décréter chevalier errant, se fabriquer une armure de peu et harnacher une vieille carne pour parcourir le monde en «*défaiseur de torts et réparateur d'iniquités*», en l'honneur d'une dame semi-inventée, la merveilleuse Dulcinée. Entre les fantasmes du héros et le réel – les géants et les moulins à vent – se gonfle un espace fascinant, celui du livre de Cervantes que Gwenaël Morin parvient à convertir en espace scénique selon un transfert d'une logique indiscutable : Quichotte est l'homme qui se nomme lui-même et se fa-

brique une vie avec rien ; le théâtre est l'art de nommer sur scène et de fabriquer un monde avec des bouts de ficelle.

Quatre corps s'y démènent ; celui d'abord de Jeanne Balibar dans le rôle-titre, qui va chercher aux quatre coins de ses grandes habiletés l'acrobatie, le tragique, le burlesque, et le badin. Elle est entourée de Marie-Noëlle Genod, Thierry Dupont et Léo Martin – tous trois excellents – officiant à différents emplois, dont beaucoup consistent à raconter, préciser, entourer, s'inquiéter des fantaisies du héros. Tous les quatre donnent vie au roman à partir de rien, attrapant là un carton faisant office de heaume, une table en métal figurant un mulet, un vieux bouquin de poche en guise de précieux ouvrage de chevalerie.

Ce qui se joue là est ténu, qui force le spectateur plusieurs fois sollicité à supporter la fragilité de la représentation, tributaire d'accessoires de peu, du mistral, des improvisations parfois un peu longues des acteurs. Les aventures de *Quichotte*, d'abord racontées en avant-scène par une narratrice qui lit le texte, semblent ensuite s'y écrire au fil du spectacle, comme si elles avaient quitté le cadre du livre pour se vivre librement en dehors de toute contingence, et à un rythme irrégulier, en récit lui-même errant. Cette bigarrure donne au spectacle des airs de fantaisie baroque, mais un baroque qui n'a rien de flamboyant, et dont on voit les coutures et les accrocs.

Ferveur. C'est dans cette imperfection volontaire que se fonde la puissance même du spectacle, dont le propos, en particulier dans le contexte actuel, frappe souvent : voici un homme qui,

obsédé par la chose littéraire, décide de se nommer lui-même, de renommer les choses autour de lui, bref de faire du monde son monde propre, pour y faire régner la justice et transformer les petits – hôteliers, garçons de ferme, prostitués – en grands d'Espagne. *Quichotte* dans ce jardin apparaît comme le plus fervent croyant au pouvoir du langage, une langue que Jeanne Balibar prononce avec ferveur, comme un enchantement dissolvant la gangue des mots tout faits, s'inventant là, comme en direct, devant nous. A cet endroit, *Quichotte* touche profondément – et on en sort un peu grave : trois bouts de ficelle, et toute une aventure derrière soi.

LUCILE COMMEAUX

Envoyée spéciale à Avignon

QUICHOTTE m.s. et adaptation de GWENAËL MORIN d'après le roman de MIGUEL DE CERVANTES, à Avignon jusqu'au 20 juillet puis en tournée.





Les quatre comédiens donnent vie au roman à partir de rien. PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE





VENDREDI 5 JUILLET 2024
3,60 € - FRANCE METROPOLITAINE
WWW.LEMONDE.FR
FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MERY
DIRECTEUR : JEROME FENOGLIO

Le Monde



NOS COUPS DE CŒUR DE LECTURE POUR L'ÉTÉ
MARIE NIMIER ÉCRIVAINNE PUBLIQUE À TUNIS
Supplément LE MONDI DES LIVRES

L'économie française suspendue au scrutin législatif

- La perspective d'une instabilité politique génère appréhension et attentisme parmi les acteurs économiques présents en France
Des secteurs comme l'immobilier ou le recrutement tournent au ralenti. Les épargnants s'inquiètent d'un possible big bang fiscal
Un dirigeant de PME sur deux s'attend à une baisse de l'activité dans les prochains mois, alors que la réindustrialisation est déjà à la peine
Le programme du RN pourrait remettre en cause certains projets industriels, notamment dans le domaine des énergies renouvelables
Le plan d'investissement France 2030, doté de 54 milliards d'euros pour financer l'innovation, est à l'arrêt depuis le 9 juin

Front républicain
Marine Tondelier s'impose dans la campagne
Rompu au militantisme contre le RN, la cheffe de file des Ecologistes a été une actrice-clé du Nouveau Front populaire et séduit par ses prises de parole déterminées

Triangulaire
François Hollande fait la course en tête en Corrèze
Arrivé premier devant une candidate RN le 30 juin, l'ancien président est en position favorable grâce au maintien du député LR chiraquien sortant

DERRIÈRE LA NORMALISATION DU RN, DES CADRES TOUJOURS RADICAUX
Lancée par Bruno Mégret à la fin des années 1990, la stratégie de dédramatisation explique le succès du parti de Marine Le Pen
Derrière l'effacement apparent de toute idéologie, le RN reste tenu par des cadres marqués à l'extrême droite
Candidat aux législatives, l'avocat prussien Pierre Gentillet est en ballottage favorable dans le Cher

Société
Hausse des récits d'agressions racistes ou homophobes

Tribune
L'Institut Pasteur craint un exode des chercheurs étrangers

Idées
Ce qu'enseignent les précédents nationaux-populistes

EDITORIAL
LE SURSAUT SALUTAIRE DU FRONT RÉPUBLICAIN

Proche-Orient
Moscou et Bagdad poussent à une réconciliation entre Syrie et Turquie

Inde
Narendra Modi affaibli après sa victoire étriquée aux élections

Culture
A Avignon, un « Quichotte » déroutant et indiscipliné

#metoo
Nouveaux témoignages contre Jacques Doillon

VU PAR CHAPPATTE (SUISSE)

CARTOONING FOR PEACE



Déjà incriminé par l'actrice Judith Godrèche, le cinéaste est accusé de viol par trois nouvelles personnes, qui décrivent un même « modus operandi »

Disparition
Roland Dumas, un destin flamboyant mais entaché
Fidèle compagnon de François Mitterrand, l'ancien avocat et ministre est mort, mercredi 3 juillet, à l'âge de 101 ans

SOLES DANS LE PLUS GRAND ESPACE TABLES ET CHAISES DE REPAS À PARIS
EspaceTopper
Bonaldo, Bontempi, Calligaris, Culto, Mobilierica, Sovet...
145-147 rue St-Charles Paris 15, M° Charles Michels. 01 45 75 02 81

Algérie 220 DA, Allemagne 3,70 €, Belgique 4,20 €, Espagne 4,15 €, France 3,60 €, Italie 4,50 €, Luxembourg 4,10 €, Maroc 3,00 €, Pays-Bas 4,20 €, Portugal 4,00 €, Royaume-Uni 3,60 €, Suisse 4,50 CHF, Tunisie 3,00 DT



Avec son « Quichotte », Gwenaël Morin réenchante l'extravagance et la drôlerie du roman de Cervantes



A propos de l'événement Quichotte du lundi 1 juillet 2024 au samedi 20 juillet 2024 **Festival d'Avignon.** Jardin de la rue de Mons rue de Mons, 84000 Avignon à 22h. Relâche les 4 et 14 juillet. Tél : 04 90 14 14 14. Durée : 1h55.

Lors de la tournée, Léon Martin jouera en alternance avec Gwenaël Morin.

Suivez-nous pour ne rien manquer sur Avignon

Inscrivez-vous à la newsletter





on admire le décor et on tombe d'accord – Libération



Récap

Critiques, portraits, interviews... Suivez chaque semaine, toute l'actu du Festival d'Avignon avec les envoyés spéciaux de «Libération».

Drôle de semaine pour le **Festival d'Avignon**, qui s'est ouvert sur deux images de cercueil : celui de Bergman qu'exposait Angélica Liddell dans la cour d'honneur du palais des Papes, celui de Charles Bon dans l' ***Absalon, Absalon !*** de Séverine Chavrier. Deux cercueils, c'est beaucoup. Que va-t-on y déposer dimanche 7 juillet ? Nos idéaux républicains ? La liberté-égalité-fraternité de nos frontons ? Le récit d'un théâtre populaire qui n'a rien vraiment vu venir, pire, qui se serait détourné – scénario filé par Ariane Mnouchkine dans *Libération* le 12 juin . Sa tribune hante les discussions d'avant-spectacle. C'est pour ou contre, on entend «*pyromane !*» dans un camp, «*déni de réalité*», répond l'autre, avant que chacun ne se tombe dans les bras sur l'air du «*RN ne passera pas*».

Jeudi, le théâtre s'est mobilisé. Dans un palais des Papes bourré à craquer, le in faisait sa «Nuit d'Avignon» relayée par une dizaine de chaînes de télévision, même score pour les radios ; dans l'après-midi, le off avait dégainé lui aussi son grand débat. Sur scène ? C'est tous les jours, avec des pièces qui en appellent à la responsabilisation et passage à l'acte. Le collectif Baro d'Evel ne loupe pas son coup quand il pose la question ***Qui Som*** ? Oui, qui sommes-nous ? Et qui voulons-nous être ? Va-t-on devoir une fois de plus écouter, la main sur le cœur, les envolées forcément généreuses sur la grandeur démocratique de la culture ? Ou prendre une bonne fois pour toutes la mesure du désastre ? Il y a deux cercueils vides qui attendent, faudrait pas se tromper d'enterrement. **L.G.**

On adore

Absalon, Absalon ! de Séverine Chavrier. La metteuse en scène déborde le roman monstrueusement américain de William Faulkner face à des spectateurs qui doivent sans cesse réajuster leur regard. Notre critique : ***Absalon, Absalon !***, une affaire demeure.

Lacrime de Caroline Guiela Nguyen. Entre Paris, Bombay et Alençon, Caroline Guiela Nguyen retrace la fabrication de la robe de mariée d'une princesse. Son spectacle est une prouesse, un récit choral ample, populaire et d'une précision rare. Notre critique : Grand art scénique et vieilles dentelles .



Dämon, El Funeral de Bergman d'Angélica Liddell. Avec une extrême sincérité, la performeuse espagnole transforme l'immensité terrifiante du palais des Papes en lieu intime. Notre critique : Angélica Liddell à la cour des Papes : émérites funéraires .
On aime beaucoup

Quichotte de Gwenaël Morin. Avec Jeanne Balibar dans le rôle du héros de Cervantes, Gwenaël Morin livre un spectacle gracieux et réussi dont la fragilité et l'imperfection font surgir toute la puissance d'une pièce au propos résonnant avec le contexte actuel. Notre critique : Quichotte, attention agile .

La Casa de Bernarda Alba d'Enzo Verdet. L'interprétation de la pièce de Federico García Lorca par des détenus du centre pénitentiaire d'Avignon-Le Pontet trace des parallèles saisissants entre ses interprètes masculins et les jeunes filles opprimées qu'ils incarnent. Notre critique : A Avignon, des détenus font éclater les murs de La Casa de Bernarda Alba

Qui Som ? de Baro d'Evel. Pour sa première création au Festival, la compagnie franco-catalane fait résonner rires fous, énergie politique et beauté formelle, avec parfois un air de déjà-vu. Notre critique : Qui Som ? de la compagnie Baro d'Evel, un peu barré .
Pas mal

Hécube, pas Hécube de Tiago Rodrigues. Entre drame familial et scandale d'Etat, le metteur en scène, directeur du Festival, livre une variation d'Euripide servie par les acteurs virtuoses de la Comédie-Française qui n'échappe pourtant pas à une pédagogie trop appuyée. Notre critique : Hécube, pas Hécube, sans accroc .

Une ombre vorace de Mariano Pensotti. Malgré un message sur l'identité parfois pompeux, le spectacle en miroir de l'Argentin, organisant le face-à-face entre un alpiniste et un acteur, happe grâce à un récit convaincant. Notre critique : Mariano Pensotti, pics à vif .
What the fuck

Lors de la première de *Dämon*, la metteuse en scène espagnole Angélica Liddell a performé des articles de presse avant d'alpaguer directement des journalistes. Le critique de France Inter Stéphane Capron, présent dans la salle et cible d'injures, a porté plainte .
Pendant ce temps-là dans le off

Sauvez vos projets (et peut-être le monde) avec la méthode itérative d'Antoine Defoort. Pastiche de conférence TedX sur les affres du travail créatif, *Sauvez vos projets avec la méthode itérative* est un seul en scène drôle et salutaire où brille l'art d'expliquer les abstractions théoriques via d'ingénieuses métaphores. Notre critique : Comment devenir un chouette artiste avec Antoine Defoort .

An Irish Story de Kelly Rivière. Sautant d'une langue et d'une époque à l'autre, la comédienne franco-irlandaise manie l'humour et le suspense pour raconter sa quête d'un aïeul évaporé dont l'absence l'obsède depuis l'adolescence. Note critique : *An Irish Story* de Kelly Rivière, l'Eire du temps .

Les Chatouilles d'Andréa Bescond. Pile une décennie après sa première à Avignon, entre-temps auréolé d'un Molière et adapté au cinéma, le seule en scène sur les violences sexuelles qu'elle a vécues enfant revient, légèrement actualisé, au théâtre du Chêne noir. Notre critique : *Les Chatouilles* d'Andréa Bescond : dix ans, son passé .
Les portraits

La Ribot. La chorégraphe espagnole a dédié une grande part de son œuvre à l'effacement des femmes . Avec Juana Ficción, elle se penche sur le personnage de la reine recluse Jeanne 1re de Castille.



Jeanne Balibar. L'actrice interprète **Quichotte**, mis en scène par Gwenaél Morin, au jardin de Mons à Avignon. Portrait croisé entre le héros de Cervantes et la comédienne, habituée aux travestissements.

Le billet, en mode vertigineux

La bascule. A la fois bulle de divertissement et miroir du monde, le rendez-vous théâtral ne peut s'extraire du moment politique singulier qui fait vaciller la France. Pour les metteuses et metteurs en scène comme pour la critique, le dépassement est de mise. Le billet de Lucile Commeaux.

L'interview

Angélica Liddell. Héroïne et criminelle absolue du Festival, la metteuse en scène espagnole rejouera les funérailles du cinéaste suédois Ingmar Bergman dans la cour d'honneur du palais des Papes dans **Dämon**. Elle raconte son enfance, ses débuts au théâtre et sa vision de sa propre mort.

Et la semaine prochaine ?

On ira à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon pour voir des vieux sur scène. Pour son nouveau spectacle, **la Vie secrète des vieux**, Mohamed El Khatib en a recruté sept par petite annonce : «*Si vous avez plus de 75 ans et des histoires d'amour, appelez-moi.*» On parlera d'amour, de désir, de masturbation, de la pression des enfants, rapprochement des corps dans les chambres des Ehpad.

A la cour d'honneur du palais des Papes, dans **Mothers, a Song for Wartime**, la metteuse en scène polonaise Marta Górnicka dirigera un chœur de 21 femmes ukrainiennes, polonaises et biélorusses, de 9 à 71 ans, qui chuchoteront, hurleront, scanderont les violences qui s'abattent sur le corps des femmes en temps de guerre, aux frontières de l'Europe.

Hâte aussi de voir **Sea of silence** de l'Uruguayenne Tamara Cubas, autour des récits de sept femmes venues du monde entier, et **Soliloquio** de l'Argentin **Tiziano Cruz**, sur la discrimination des autochtones, tous deux faisant partie de la riche sélection en langue espagnole cette année.



Jeanne Balibar « La scène, ce lieu où transformer le chagrin »



A Rochefort (Charente-Maritime), le 28 juin 2023. AUREORE MARÉCHAL/ABACA

DEPUIS SES DÉBUTS à la Comédie-Française, en 1993, Jeanne Balibar a tout fait : théâtre, cinéma, danse, chant. Jusqu'au 20 juillet, elle joue *Quichotte* à Avignon.

Au *Monde*, elle raconte une enfance entre deux parents « impressionnants ». « Je devais être première de la classe, ce n'était pas discutable. » Elle décrit aussi la

« jouissance maximale » à la « seconde » où elle a mis le pied sur la scène, après Normale-Sup : « Le professeur m'a fait jouer du Feydeau, tout le monde riait. Je pouvais tout y mettre : les mouvements, les pensées, les sensations, les sentiments. Il n'y avait plus aucune raison d'aller voir ailleurs. »

PAGE 28

RENCONTRE

Jeanne Balibar « J'ai un sentiment accru de la fragilité de l'existence »

JE NE SERAIS PAS ARRIVÉE LÀ SI... Chaque semaine, « Le Monde » interroge une personnalité sur un moment décisif de son existence. L'actrice aux multiples facettes revient sur sa lignée de « personnalités incompréhensibles »



ENTRETIEN

Théâtre, cinéma, danse, chant... Depuis ses débuts à la Comédie-Française, en 1993, Jeanne Balibar a tout fait. César de la meilleure actrice pour *Barbara*, de Mathieu Amalric, elle fut l'égérie du cinéma d'auteur des années 1990. Au théâtre, elle a joué notamment sous la direction de Frank Castorf, à Berlin, tout en enregistrant plusieurs disques. Jusqu'au 20 juillet, elle joue *Quichotte* à Avignon, dans une mise en scène de Gwenaël Morin.

Je ne serais pas arrivée là si...

... Si, quand j'avais 8 ans, ma mère ne m'avait pas emmenée voir *Arlequin serviteur de deux maîtres*, de Goldoni, au Théâtre de l'Odéon. Un spectacle iconique, en italien et sans sous-titres. Mais, grâce au jeu des acteurs, aux scènes de commedia dell'arte, je comprenais ce qui se racontait. C'était joué, dansé, festif, burlesque... Cette représentation a décidé de quelque chose dans ma vie. Plus tard, ma mère m'a d'ailleurs cousu, losange par losange, un costume d'Arlequin. Je viens d'une lignée de femmes qui cousent.

C'est-à-dire ?

Ma grand-mère maternelle, qui était issue d'un milieu d'agriculteurs de Charente, aimait coudre. Elle était très élégante, avait le goût de la mode. Comme ma mère, qui me l'a transmis à son tour. Si je n'avais pas été actrice, je serais devenue costumière. Mon père, lui, vient d'une famille d'ouvriers du Creusot [*Saône-et-Loire*]. Les hommes allaient à l'usine, les femmes étaient brodeuses pour une maison de lingerie.

Votre famille paternelle vient d'Ukraine...

Oui, des juifs d'Ukraine arrivés en France en 1912, pour fuir les pogroms. Pendant la guerre, mon arrière-grand-père a été pris dans la rafle du Vél' d'Hiv, il est mort à Auschwitz. Mon grand-père me disait souvent : « Mon père était un homme d'honneur. » Lui est resté caché dans le Sud, pendant une partie de la guerre. Sa mère avait pu passer en zone libre, cachée dans le coffre d'une voiture.

Quelle influence cette histoire familiale**a-t-elle eue sur vous ?**

Je savais que, si mes grands-parents avaient acheté une maison à Gordès [*Vaucluse*] en 1946, c'était parce que la famille qui avait caché mon grand-père pendant la guerre y habitait. Mais, pour l'essentiel, ce qui s'est déroulé était passé sous silence, comme dans beaucoup de familles juives. Je connais donc peu de choses. De ce passé, je dirais que j'ai sans doute hérité une hyperémotivité inexplicable et un profond intérêt pour la question de l'ailleurs et de l'accueil des étrangers.

Votre père, Etienne Balibar, est un célèbre philosophe marxiste. Votre mère, Françoise, est physicienne et historienne des sciences. Comment étaient-ils avec vous, leur fille unique ?

J'ai grandi entourée d'adultes. Mes parents étaient deux personnalités... incompréhensibles, à tous les niveaux. Je ne comprenais pas pourquoi ils faisaient telle chose à un moment, telle autre chose à un autre. Je ne comprenais pas non plus ce qu'ils disaient. Mon père était drôle, taquin. Il racontait des blagues. Même s'il ne faisait aucun cas de la judéité, c'était clairement des blagues juives. Ça allégeait beaucoup la vie. Sinon, il pouvait être très...

... impressionnant ?

Oui. Mes deux parents étaient impressionnants. Physiquement, ils étaient grands. Ma mère sillonnait Paris avec sa 4L, en tailleur Saint Laurent. Elle avait un sens de l'humour sidérant. Ce n'était pas du luxe, car ils étaient « durailles », prisonniers de l'excellence scolaire. Je devais être première de la classe, ce n'était pas discutable. Il fallait tout le temps être héroïque. Une psy à qui j'avais un jour confié que j'étais fatiguée m'avait répondu : « Oui, les héros sont fatigués... »

Quel genre d'enfant étiez-vous ?

Je fuyais, j'allais tout le temps dormir chez des copines. Je suis quelqu'un qui s'en va... Sinon, je lisais. La littérature, pour moi, est le lieu de la fuite hors du présent. J'avais un compte dans une librairie. Je lisais tout ce qui me tombait sous la main : des livres *girly* comme *La Petite Maison dans la prairie* ou bien *Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, pros-*





tituée..., que tout le monde lisait à ce moment-là. Je voulais être une fille de mon époque. Mes parents m'incitaient à avaler des kilomètres d'« écritures saintes », venues d'en haut, de Balzac à Brontë. Ils m'emmenaient aussi au théâtre et au cinéma. La grande culture dans laquelle je baignais me coupait de ma génération. Je m'y raccrochais par la musique, en écoutant Christophe, Abba ou Madness... Aujourd'hui, je me sens parfois anachronique.

Quels étaient vos aspirations, vos rêves ?

Je voulais être danseuse. Mon grand-père était un très bon pianiste, mais il a choisi les mathématiques plutôt que le piano. Sans doute en partie pour des raisons liées à la xénophobie et à l'antisémitisme. Il m'a raconté qu'on lui disait : « Balibar, votre style n'est pas assez français ! » La danse, pour moi, c'était une façon de courir après la musique. Littéralement : courir, sauter, tourner... Dans mon jeu, il y a toujours la nostalgie de la musique, ou son impossibilité. J'avais obtenu d'aller au lycée à mi-temps, je dansais six heures par jour. A 17 ans, j'ai dû arrêter pour entrer en prépa et travailler comme une dingue. Être « héroïque », toujours.

Vous avez intégré Normale-Sup, puis choisi finalement le théâtre. Pourquoi ?

Après Normale-Sup, je suis partie vivre en Angleterre avec mon amoureux. En rentrant, j'ai appris qu'il y avait un âge limite pour le Conservatoire. Je me suis dit que si je n'essayais pas je le regretterais toute ma vie. Je me suis inscrite à un stage d'été au Cours Florent, en cachette. A la seconde où j'ai mis le pied sur la scène, j'ai su que c'était ça. Le professeur m'a fait jouer du Feydeau, tout le monde riait. La jouissance maximale. C'était possible, drôle, euphorisant... Et je pouvais tout y mettre : les mouvements, les pensées, les sensations, les sentiments. Il n'y avait plus aucune raison d'aller voir ailleurs.

Au Conservatoire, vous travaillez avec une professeure singulière, Madeleine Marion, fille du collaborateur Jacques Doriot. Que vous a-t-elle appris ?

Madeleine avait 15 ans à la mort de son père, en 1945. Elle me racontait que les gens leur crachaient dessus dans la rue. Elle a reçu tous les premiers prix au Conservatoire, mais la Comédie-Française n'a pas voulu intégrer une « fille de collabo ». Toute sa vie, elle a été mise

face à ça. C'était une pédagogue extraordinaire ! Elle est à l'origine de l'actrice que je suis. Elle nous emmenait à un endroit de liberté et de justesse, un point de singularité absolue, où il n'y avait plus une feuille de papier entre ce que l'on était en train de dire et ce que l'on ressentait. Elle nous faisait travailler les textes sans le moindre conformisme ni cliché.

Après trois mois de Conservatoire, vous êtes recrutée par la Comédie-Française, que vous quittez très vite. Pourquoi ?

Ce premier engagement, pour jouer *Elvire* dans la cour d'honneur du Palais des papes à Avignon, ne pouvait pas se refuser. Je n'oublierai jamais ces moments : l'attente avant d'entrer en scène, le cri des étourneaux, le vent... C'était magique ! Mais je n'aimais pas cet endroit, la manière d'y travailler, voir tout le temps les mêmes gens, comme à l'internat. Ce que je voulais, c'est ce que je faisais avec Madeleine.

Avec le cinéma, vous avez eu des moments fastes, d'autres, moins.

Comment jugez-vous votre carrière ?

Frustrante. J'aime tellement le cinéma, être sur un plateau. C'est presque dangereux pour moi : je suis comme en apesanteur, en euphorie totale. J'ai rencontré le « kif » absolu, c'est le mot, avec [Jacques] Rivette. Après *Va savoir*, en 2001, je me suis dit : c'est bon, je peux arrêter, c'était exactement ce que je voulais faire. J'ai tourné un deuxième film avec lui, en 2007, *Ne touchez pas à la hache*. A chaque fois, j'ai atteint un degré inouï de liberté, d'invention, de subtilité... Ce sont aussi des films qui ont été vus. Pouvoir concilier la joie artistique et le succès (le fait que les films existent), ça ne m'arrive plus assez souvent à mon goût.

En 2017, bien avant l'affaire Weinstein, vous avez évoqué le harcèlement dont vous avez été victime. Comment vous situez-vous, aujourd'hui, par rapport à l'évolution du mouvement #metoo ?

Grâce à ce mouvement, nous avons pu mettre des mots sur ce qui nous est arrivé. Auparavant, on ne le pouvait pas. Une libération. Aujourd'hui, ces mots sont omniprésents et je n'ai plus envie de parler du sujet. Ou, plutôt, j'estime qu'il y a suffisamment de gens qui en parlent dans la presse pour se dire qu'on peut continuer à y réfléchir autrement, sans médiatisation. J'ajoute que supprimer des points aveugles de violence – ce qui fait





un bien fou! – ne supprime pas la violence. Il faut rester vigilant sur d'autres endroits où elle pourrait s'exercer.

Vous parlez souvent de ce chagrin qui vous habite et que vous parvenez à transcender par le jeu. A quoi faites-vous allusion ?

Il y a très peu d'années dans ma vie où je ne me suis pas levée le matin en me demandant à quelle heure ça allait venir... Vouloir mourir, tous les jours. J'ai l'impression de briser un tabou terrible en disant cela, alors qu'une part importante de l'humanité tente de s'en sortir. C'est le sujet de la littérature, de la médecine, de la psychanalyse, du sport aussi, sans doute. C'est une lutte quotidienne. Au fond, c'est ça que j'ai trouvé le jour où je suis montée sur une scène. Pas forcément l'antidote, mais le lieu où je pouvais à la fois transformer ce chagrin et l'oublier. Quand Bérénice [de Racine] dit : « Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous, Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ? », c'est un cri. Si l'on n'a pas quelque chose à hurler, une colère, une douleur insupportable, il faut faire un autre métier.

Comment appréhendez-vous le temps qui passe ?

Certains disent : « Je me sens plus libre que jamais. » Ce n'est pas mon cas. J'ai plutôt un sentiment accru de la fragilité de l'existence. En 2021, je me suis exprimée, à la 46^e cérémonie des Césars, sur les actrices qui, passé un certain âge, sont mises au rancart. On nous propose des choses moins intéressantes, qui ne sont pas à la hauteur de nos compétences.

Quelle est votre définition d'une vie réussie ?

Avoir beaucoup d'amis autour de soi au moment de mourir. L'amour – aimer et être aimé – est la seule chose qui fasse agir et supporter la vie.

Vous avez vécu dans une famille très politisée, marquée à gauche. Quels souvenirs gardez-vous de cette socialisation politique précoce, et qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

Pour moi, c'était associé à la fête : les manifestations, la Fête de l'Humanité, celles du PCF dans le Sud, où, tous les ans, il y avait un méchoui... La politique était une activité joyeuse, collective et, croyions-nous alors,

efficace, utile. Mais cela fait cinquante ans que j'entends parler de révolution, et il ne se passe rien. J'ai même l'impression que tout a empiré. Au cours des vingt-cinq dernières années, les milliardaires sont devenus vingt fois plus riches : à quoi ça leur sert ? Il y a deux guerres, à Gaza et en Ukraine, et on ne peut rien faire... La destruction de la planète s'accélère. L'an dernier, on a manifesté une dizaine de fois contre la réforme des retraites. Et quoi ? Rien. Ce sentiment d'impuissance, je ne l'ai jamais connu comme maintenant.

Et l'extrême droite, après la dissolution de l'Assemblée nationale, se trouve aux portes du pouvoir...

Cette dissolution est une infamie. Comment Emmanuel Macron a-t-il pu obéir à Jordan Bardella [qui avait réclamé la tenue d'élections législatives anticipées après les européennes, le 9 juin] ? Dissoudre l'Assemblée dans ce contexte revenait à faire la courte échelle à l'extrême droite. La campagne des macronistes, qui ont entretenu la confusion entre le Rassemblement national [RN] et le Nouveau Front populaire, a été indigne. L'histoire jugera. Que faire, maintenant ? L'histoire du théâtre et du cinéma à laquelle j'appartiens, née dans le sillage du Conseil national de la Résistance et des « jours heureux », s'est constituée en réaction à la barbarie. Si le RN arrive au pouvoir, ces valeurs – l'éducation populaire, l'humanisme – vont être remises en cause. Il va falloir s'organiser pour essayer de protéger le plus possible tous ceux qui, dans tous les domaines, vont être attaqués. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
SOLENN DE ROYER



« **Quichotte** », d'après Miguel de Cervantès. Adaptation et mise en scène : Gwenaél Morin. Avec Jeanne Balibar, Thierry Dupont, Marie-Noëlle, Gwenaél Morin en alternance avec Léo Martin. Jardin de la rue de Mons, Maison Jean-Vilar, à Avignon. Jusqu'au 20 juillet





**Lors du 3^e Festival
Sœurs jumelles,
à Rochefort
(Charente-Maritime),
le 28 juin 2023.**

AUORE MARÉCHAL/ABACA





Jeanne Balibar « J'ai un sentiment accru de la fragilité de l'existence »

JE NE SERAIS PAS ARRIVÉE LÀ SI... Chaque semaine, « Le Monde » interroge une personnalité sur un moment décisif de son existence. L'actrice aux multiples facettes revient sur sa lignée de « personnalités incompréhensibles »

ENTRETIEN

Théâtre, cinéma, danse, chant... Depuis ses débuts à la Comédie-Française, en 1993, Jeanne Balibar a tout fait. César de la meilleure actrice pour *Barbara*, de Mathieu Amalric, elle fut l'égérie du cinéma d'auteur des années 1990. Au théâtre, elle a joué notamment sous la direction de Frank Castorf, à Berlin, tout en enregistrant plusieurs disques. Jusqu'au 20 juillet, elle joue *Quichotte* à Avignon, dans une mise en scène de Gwenaël Morin.

Je ne serais pas arrivée là si...

... Si, quand j'avais 8 ans, ma mère ne m'avait pas emmenée voir *Arlequin serviteur de deux maîtres*, de Goldoni, au Théâtre de l'Odéon. Un spectacle iconique, en italien et sans sous-titres. Mais, grâce au jeu des acteurs, aux scènes de commedia dell'arte, je comprenais ce qui se racontait. C'était joué, dansé, festif, burlesque... Cette représentation a décidé de quelque chose dans ma vie. Plus tard, ma mère m'a d'ailleurs cousu, losange par losange, un costume d'Arlequin. Je viens d'une lignée de femmes qui cousent.

C'est-à-dire ?

Ma grand-mère maternelle, qui était issue d'un milieu d'agriculteurs de Charente, aimait coudre. Elle était très élégante, avait le goût de la mode. Comme ma mère, qui me l'a transmis à son tour. Si je n'avais pas été actrice, je serais devenue costumière. Mon père, lui, vient d'une famille d'ouvriers du Creusot [*Saône-et-Loire*]. Les hommes allaient à l'usine, les femmes étaient brodeuses pour une maison de lingerie.

Votre famille paternelle vient d'Ukraine...

Oui, des juifs d'Ukraine arrivés en France en 1912, pour fuir les pogroms. Pendant la guerre, mon arrière-grand-père a été pris dans la rafle du Vél' d'Hiv, il est mort à Auschwitz. Mon grand-père me disait souvent : « Mon père était un homme d'honneur. » Lui est resté caché dans le Sud, pendant une partie de la guerre. Sa mère avait pu passer en zone libre, cachée dans le coffre d'une voiture.

Quelle influence cette histoire familiale a-t-elle eue sur vous ?

Je savais que, si mes grands-parents avaient acheté une maison à Gordes [*Vaucluse*] en 1946, c'était parce que la famille qui avait caché mon grand-père pendant la guerre y habitait. Mais, pour l'essentiel, ce qui s'est déroulé était passé sous silence, comme dans beaucoup de familles juives. Je connais donc peu de choses. De ce passé, je dirais que j'ai sans doute hérité une hypermotivité inexplicquée et un profond intérêt pour la question de l'ailleurs et de l'accueil des étrangers.

Votre père, Etienne Balibar, est un célèbre philosophe marxiste. Votre mère, Françoise, est physicienne et historienne des sciences. Comment étaient-ils avec vous, leur fille unique ?

J'ai grandi entourée d'adultes. Mes parents étaient deux personnalités... incompréhensibles, à tous les niveaux. Je ne comprenais pas pourquoi ils faisaient telle chose à un moment, telle autre chose à un autre. Je ne comprenais pas non plus ce qu'ils disaient. Mon père était drôle, taquin. Il racontait des blagues. Même s'il ne faisait aucun cas de la judéité, c'était clairement des blagues juives. Ça allégeait beaucoup la vie. Sinon, il pouvait être très...

... impressionnant ?

Oui. Mes deux parents étaient impressionnants. Physiquement, ils étaient grands. Ma mère sillonnait Paris avec sa 4L, en tailleur Saint Laurent. Elle avait un sens de l'humour sidérant. Ce n'était pas du luxe, car ils étaient « durailles », prisonniers de l'excellence scolaire. Je devais être première de la classe, ce n'était pas discutable. Il fallait tout le temps être héroïque. Une psy à qui j'avais un jour confié que j'étais fatiguée m'avait répondu : « Oui, les héros sont fatigués... »

Quel genre d'enfant étiez-vous ?

Je fuyais, j'allais tout le temps dormir chez des copines. Je suis quelqu'un qui s'en va... Sinon, je lisais. La littérature, pour moi, est le lieu de la fuite hors du présent. J'avais un compte dans une librairie. Je lisais tout ce qui me tombait sous la main : des livres *girly* comme *La Petite Maison dans la prairie* ou bien *Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée...*, que tout le monde lisait à ce moment-là. Je voulais être une fille de mon époque. Mes parents m'incitaient à avaler des kilomètres d'« écritures saintes », venues d'en haut, de Balzac à Brontë. Ils m'emmenaient aussi au théâtre et au cinéma. La grande culture dans laquelle je baignais me coupait de ma génération. Je m'y raccrochais par la musique, en écoutant Christophe, Abba ou Madness... Aujourd'hui, je me sens parfois anachronique.

Quels étaient vos aspirations, vos rêves ?

Je voulais être danseuse. Mon grand-père était un très bon pianiste, mais il a choisi les mathématiques plutôt que le piano. Sans doute en partie pour des raisons liées à la xénophobie et à l'antisémitisme. Il m'a raconté qu'on lui disait : « Balibar, votre style n'est pas assez français ! » La danse, pour moi, c'était une façon de courir après la musique. Littéra-



lement : courir, sauter, tourner... Dans mon jeu, il y a toujours la nostalgie de la musique, ou son impossibilité. J'avais obtenu d'aller au lycée à mi-temps, je dansais six heures par jour. A 17 ans, j'ai dû arrêter pour entrer en prépa et travailler comme une dingue. Être « héroïque », toujours.

Vous avez intégré Normale-Sup, puis choisi finalement le théâtre. Pourquoi ?

Après Normale-Sup, je suis partie vivre en Angleterre avec mon amoureux. En rentrant, j'ai appris qu'il y avait un âge limite pour le Conservatoire. Je me suis dit que si je n'essayais pas je le regretterais toute ma vie. Je me suis inscrite à un stage d'été au Cours Florent, en cachette. A la seconde où j'ai mis le pied sur la scène, j'ai su que c'était ça. Le professeur m'a fait jouer du Feydeau, tout le monde riait. La jouissance maximale. C'était possible, drôle, euphorisant... Et je pouvais tout y mettre : les mouvements, les pensées,

Q « *Quichotte* », d'après Miguel de Cervantès. Adaptation et mise en scène : Gwenaél Morin. Avec Jeanne Balibar, Thierry Dupont, Marie-Noëlle, Gwenaél Morin en alternance avec Léo Martin. Jardin de la rue de Mons, Maison Jean-Vilar, à Avignon. Jusqu'au 20 juillet

les sensations, les sentiments. Il n'y avait plus aucune raison d'aller voir ailleurs.

Au Conservatoire, vous travaillez avec une professeure singulière, Madeleine Marion, fille du collaborateur Jacques Doriot. Que vous a-t-elle appris ?

Madeleine avait 15 ans à la mort de son père, en 1945. Elle me racontait que les gens leur crachaient dessus dans la rue. Elle a reçu tous les premiers prix au Conservatoire, mais la Comédie-Française n'a pas voulu intégrer une « fille de collabo ». Toute sa vie, elle a été mise face à ça. C'était une pédagogue extraordinaire ! Elle est à l'origine de l'actrice que je suis. Elle nous emmenait à un endroit de liberté et de justesse, un point de singularité absolue, où il n'y avait plus une feuille de papier entre ce que l'on était en train de dire et ce que l'on ressentait. Elle nous faisait travailler les textes sans le moindre conformisme ni cliché.

Après trois mois de Conservatoire, vous êtes recrutée par la Comédie-Française, que vous quittez très vite. Pourquoi ?

Ce premier engagement, pour jouer *Elvire* dans la cour d'honneur du Palais des papes à Avignon, ne pouvait pas se refuser. Je n'oublierai jamais ces moments : l'attente avant d'entrer en scène, le cri des étourneaux, le vent... C'était magique ! Mais je n'aimais pas cet endroit, la manière d'y travailler, voir tout le temps les mêmes gens, comme à l'internat. Ce que je voulais, c'est

ce que je faisais avec Madeleine.

Avec le cinéma, vous avez eu des moments fastes, d'autres, moins. Comment jugez-vous votre carrière ?

Frustrante. J'aime tellement le cinéma, être sur un plateau. C'est presque dangereux pour moi : je suis comme en apesanteur, en euphorie totale. J'ai rencontré le « kif » absolu, c'est le mot, avec [Jacques] Rivette. Après *Va savoir*, en 2001, je me suis dit : c'est bon, je peux arrêter, c'était exactement ce que je voulais faire. J'ai tourné un deuxième film avec lui, en 2007, *Ne touchez pas à la hache*. A chaque fois, j'ai atteint un degré inouï de liberté, d'invention, de subtilité... Ce sont aussi des films qui ont été vus. Pouvoir concilier la joie artistique et le succès (le fait que les films existent), ça ne m'arrive plus assez souvent à mon goût.

En 2017, bien avant l'affaire Weinstein, vous avez évoqué le harcèlement dont vous avez été victime. Comment vous situez-vous, aujourd'hui, par rapport à l'évolution du mouvement #metoo ?

Grâce à ce mouvement, nous avons pu mettre des mots sur ce qui nous est arrivé. Apparaissant, on ne le pouvait pas. Une libération. Aujourd'hui, ces mots sont omniprésents et je n'ai plus envie de parler du sujet. Ou, plutôt, j'estime qu'il y a suffisamment de gens qui en parlent dans la presse pour se dire qu'on peut continuer à y réfléchir autrement, sans médiatisation. J'ajoute que supprimer des points aveugles de violence – ce qui fait un bien fou ! – ne supprime pas la violence. Il faut rester vigilant sur d'autres endroits où elle pourrait s'exercer.

Vous parlez souvent de ce chagrin qui vous habite et que vous parvenez à transcender par le jeu. A quoi faites-vous allusion ?

Il y a très peu d'années dans ma vie où je ne me suis pas levée le matin en me demandant à quelle heure ça allait venir... Vouloir mourir, tous les jours. J'ai l'impression de briser un tabou terrible en disant cela, alors qu'une part importante de l'humanité tente de s'en sortir. C'est le sujet de la littérature, de la médecine, de la psychanalyse, du sport aussi, sans doute. C'est une lutte quotidienne. Au fond, c'est ça que j'ai trouvé le jour où je suis montée sur une scène. Pas forcément l'antidote, mais le lieu où je pouvais à la fois transformer ce chagrin et l'oublier. Quand Bérénice [de Racine] dit : « Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous, Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ? », c'est un cri. Si l'on n'a pas quelque chose à hurler, une colère, une douleur insupportable, il faut faire un autre métier.

Comment appréhendez-vous le temps qui passe ?

Certains disent : « Je me sens plus libre que jamais. » Ce n'est pas mon cas. J'ai plutôt un sentiment accru de la fragilité de l'existence. En 2021, je me suis exprimée, à la 46^e cérémonie des Césars, sur les actrices

qui, passé un certain âge, sont mises au rancart. On nous propose des choses moins intéressantes, qui ne sont pas à la hauteur de nos compétences.

Quelle est votre définition d'une vie réussie ?

Avoir beaucoup d'amis autour de soi au moment de mourir. L'amour – aimer et être aimé – est la seule chose qui fasse agir et supporter la vie.

Vous avez vécu dans une famille très politisée, marquée à gauche. Quels souvenirs gardez-vous de cette socialisation politique précocement, et qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

Pour moi, c'était associé à la fête : les manifestations, la Fête de *L'Humanité*, celles du PCF dans le Sud, où, tous les ans, il y avait un méchoui... La politique était une activité joyeuse, collective et, croyions-nous alors, efficace, utile. Mais cela fait cinquante ans que j'entends parler de révolution, et il ne se passe rien. J'ai même l'impression que tout a empiré. Au cours des vingt-cinq dernières années, les milliardaires sont devenus vingt fois plus riches : à quoi ça leur sert ? Il y a deux guerres, à Gaza et en Ukraine, et on ne peut rien faire... La destruction de la planète s'accélère. L'an dernier, on a manifesté une dizaine de fois contre la réforme des retraites. Et quoi ? Rien. Ce sentiment d'impuissance, je ne l'ai jamais connu comme maintenant.

Et l'extrême droite, après la dissolution de l'Assemblée nationale, se trouve aux portes du pouvoir...

Cette dissolution est une infamie. Comment Emmanuel Macron a-t-il pu obéir à Jordan Bardella [qui avait réclamé la tenue d'élections législatives anticipées après les européennes, le 9 juin] ? Dissoudre l'Assemblée dans ce contexte revenait à faire la courte échelle à l'extrême droite. La campagne des macronistes, qui ont entreteint la confusion entre le Rassemblement national [RN] et le Nouveau Front populaire, a été indigne. L'histoire jugera. Que faire, maintenant ? L'histoire du théâtre et du cinéma à laquelle j'appartiens, née dans le sillage du Conseil national de la Résistance et des « jours heureux », s'est constituée en réaction à la barbarie. Si le RN arrive au pouvoir, ces valeurs – l'éducation populaire, l'humanisme – vont être remises en cause. Il va falloir s'organiser pour essayer de protéger le plus possible tous ceux qui, dans tous les domaines, vont être attaqués. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR SOLENN DE ROYER





**Lors du 3^e Festival
Sœurs jumelles,
à Rochefort
(Charente-Maritime),
le 28 juin 2023.**
AURORE MARÉCHAL/ABACA





art&culture

FESTIVAL D'AVIGNON



Le « Quichotte » déchaîné de Gwenaël Morin

Philippe Chevilley

Chez Gwenaël Morin, tout se ressemble mais rien n'est jamais pareil. Le metteur en scène, fantasque, utilise toujours des bouts de ficelle, de cartons et d'autres étoffes de fortune pour habiller ses spectacles mais, avec ce trois fois rien en forme d'Arte povera, il crée à chaque spectacle des expériences théâtrales différentes.

Ainsi de ce « Quichotte », adaptation follement libre, potache et poétique du roman de Cervantès (1605 pour la première édition) dans le Jardin de la rue de Mons à Avignon. Après un « Songe » de Shakespeare éblouissant en 2023, le trublion poursuit son entreprise de déconstruction des œuvres classiques, malicieusement baptisée : « Démontez les remparts pour finir le pont ».

Folie épique

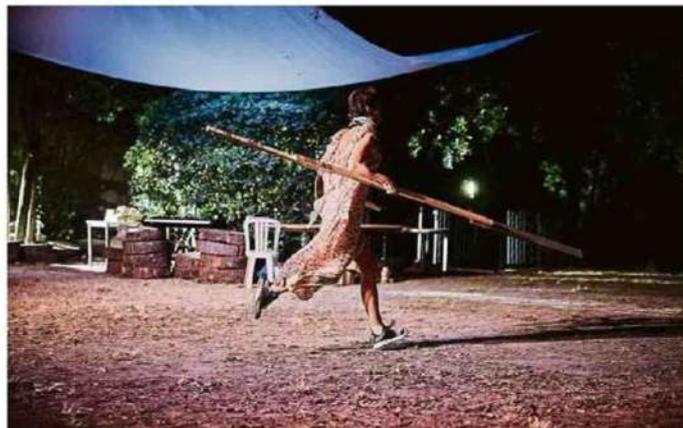
Munie d'une lance en bois, d'une armure en carton et d'un genre de boîte à chaussures sur la tête, Jeanne Balibar endosse le rôle du preux chevalier. Avec Marie-Noëlle en Cervantès, Thierry Dupont en Sancho Panza chanteur et Léo Martin (ou Gwenaël Morin certain soirs) en « homme » à tout faire, elle forme un carré magique qui, deux heures durant, met à rude épreuve les zygomatiques. Le metteur en scène puise librement dans l'œuvre culte de l'Espagnol. Le spectacle oscille entre lecture débridée, vraie-fausse impro, performance paroxystique.

THÉÂTRE Quichotte

d'après Miguel de Cervantès.
MS de Gwenaël Morin.
Avignon, Maison Jean Vilar, Jardin de la rue de Mons, jusqu'au 20 juillet, à 22 heures. Durée 2 h 00.

Jeanne de la Manche déborde d'énergie. Sa folie épique emporte tout. Le sang bouillant de la chevalerie coule dans ses veines. Constamment dans l'excès, d'un lyrisme vorace, elle prend le public à partie. Rien ne lui résiste, ni Sancho, ni sa dulcinée, ni sa gouvernante (qu'elle incarne tour à tour), ni sa Rossinante. Ses proches auront beau brûler ses livres dans un auto-dafé sélectif (une des scènes les plus hilarantes du spectacle), Quichotte, imbibé à jamais d'idéologie courtoise, n'aura de cesse de secourir qui n'en a pas besoin, de prendre des gargotes pour des châteaux et les moulins à vent pour des géants. Qui fait les moulins ? On vous laisse deviner...

L'air de rien, entre deux éclats de rire, ce « Quichotte » flottant et débridé distille son propos à la fois tendre et cruel : folie des hommes qui puisent dans les livres leurs rêves trop grands puis qui les brûlent sans ménagement. Cervantès revu en mode Jarry : le roman satyrique accouche d'un théâtre de l'absurde. Quelques lumières changeantes sur un vélum, les arbres en contre-jour, les chants à méditer et à boire de Thierry Dupont, l'élégantissime bouffonnerie de Marie-Noëlle colorent ce spectacle d'une poésie argentée. Il faut pour goûter ce voyage cervantesque abandonner ses certitudes et lâcher prise. En ces temps de tourmente, nous sommes tous des moulins à vent. ■



Portée par un lyrisme vorace, Jeanne Balibar de la Manche emporte tout.

Photo Christophe Raynaud De Lage/Festival d'Avignon



Marie-Noëlle au festival d'Avignon : « Quichotte , le théâtre, tout cela est un peu absurde »



Dans l'adaptation de Miguel de Cervantes mise en scène par Gwenaël Morin, la comédienne, narratrice de la pièce et incarnation de Rossinante, évoque son envie d'arrêter le métier d'artiste. C'est elle qui ouvre en beauté le Quichotte de Gwenaël Morin : Marie-Noëlle, comédienne rare, ici narratrice précieuse avec ce phrasé et des ouvertures de bras au ralenti qui rappellent Hélène Surgère, conteuse délicieusement affectée du Salo de Pasolini, ou la Delphine Seyrig, fée lilas de Jacques Demy. Bref, une création camp et queer qui prend en charge le récit des folies du chevalier de l'absurde. Le mot lance l'entretien, il sera aussi question de répétition, reconversion, transition. De Shakespeare, Bulle Ogier et Nicole Belloubet.

Vous m'avez dit au téléphone, vouloir arrêter, que tout cela était absurde. Tout quoi ?

Quichotte , le théâtre, oui tout cela est un peu absurde. Pendant les répétitions avec Gwenaël [Morin] je me disais : «Mais pourquoi je m'inflige ça ?» Ce côté artisanal, ingrat, dur et fastidieux. Pour Jeanne [Balibar] aussi. Je l'ai vue piquer des crises de panique, au début, quand on cherchait. Mais elle retombe toujours sur ses pattes. Elle a besoin que le rôle vienne dans sa vie, que Quichotte la provoque pour comprendre la nécessité du truc. Avec Gwenaël, on passe quatre heures à travailler sur deux minutes de spectacle, alors qu'on a encore des heures de texte à répéter, qu'on est crevés, que lui-même ne sait pas où il va, et que moi, je ne suis pas sûre de tout retenir pour la prochaine fois. Maintenant, il est content parce que ça se passe bien. Bon, il aimerait que les gens applaudissent encore plus fort, que je sois meilleure encore, mais il rêve... Je ne suis pas une virtuose, je ne le serai jamais. Incapable de faire des numéros à la Luchini , à la Edouard Baer.

C'est ce qu'il voudrait ?

Oh mais oui ! (sourire) Hier, il m'a dit : «Les spectateurs possèdent le réel ; il faut que ça s'inverse ! Ne demande pas la permission. Inverse le rapport de force !» Mais je ne suis pas du tout comme ça... J'aurais fait carrière, si j'avais été capable, comme il dit, de «renverser le rapport de force» ! De toute façon, je n'ai plus envie d'être artiste, artisane ; il n'y a plus qu'Angélica Liddell pour revendiquer ça. Et puis, j'ai fait mes adieux en 2022 dans Titanic, hélas . Alors aujourd'hui, je suis... ? Une débutante. Dites-le bien dans votre article que je suis une débutante.



Ça veut dire quoi «être une débutante»

Et bien, c'est lié au grand plaisir de cette histoire de changer de genre. On n'est pas complètement idiote, on sait bien qu'on a un passé, mais quand même, il y a cette sensation magnifique d'une nouvelle naissance. Débutante, comme ma mère que j'ai accompagnée jusqu'à sa mort en maison de retraite. Ma mère Alzheimer qui s'est épanouie dans la maladie, alors que toute sa vie avait été faussée et égoïsme. J'ai eu avec elle une relation magnifique à la fin. Ma mère a commencé sa vie à ce moment-là. J'ai pensé changer de genre bien avant de changer de prénom. On m'a beaucoup posée de questions : mais comment ? Et pourquoi ? Je réponds : «Parce que j'en ai le droit.» Les jeunes, comme les très vieilles, n'ont pas de problème avec ça. Avec les très proches c'est difficile ; un ami qui se trompe tout le temps de prénom, ma compagne qui m'a quittée après quatre ans et demi : «Tu étais un bel homme, maintenant tu es une femme moche.» C'est un peu transphobe non ? (sourire) Ressembler à Marilyn Monroe, je veux bien, mais faudrait tout refaire, ça demanderait beaucoup d'argent, et j'ai assez de problèmes comme ça (grand sourire) . Une fois, je me suis vue dans une vitrine en marchant à Paris : «Ah ! Nicole Belloubet !» Je la trouve bien, mais quand même, ça m'a fait un choc !

Si vous ne voulez plus être artiste, quel est le plan B ?

Disparaître. Ce serait fabuleux. S'effacer, la tentation parfois de venir clocharde. J'ai demandé à mon amie [la photographe] Dominique Issermann si je n'étais pas en train de le devenir, clocharde. Elle a réfléchi un bon moment, et m'a dit : «Tant que tu vas chez la coiffeuse, non.»

A quand remonte votre dernier rendez-vous chez la coiffeuse ?

Juste avant d'arriver à Avignon. Pour avoir ce blond.

Ce blond, très Bulle Ogier !

Oh Bulle Ogier, c'est pas mal. «L'antistar», on disait à l'époque. Et elle répondait : «Oui mais dans antistar il y a quand même le mot star.» Mais, aujourd'hui, j'aimerais être dans le réel. Vous saviez que Shakespeare a eu un métier à la fin de sa vie ? Agent de change, quelque chose en lien avec l'argent. Borges a beaucoup rêvé là-dessus ; pour lui Shakespeare c'était comme Dieu – dans l'invention des créatures, des personnages –, Dieu qui avait voulu être juste quelqu'un. Travailler dans une maison de retraite par exemple, ça me plairait beaucoup, parce que c'est là que j'ai été la plus heureuse ces derniers temps, quand j'allais visiter ma mère. Je me souviens de cette vieille qui se tenait debout près de la porte et qui déclamait, très Madeleine Renaud : «J'ai rien fait aujourd'hui, j'ai rien fait ! On ne m'a même pas donné à manger.» Il y en avait une autre dans son fauteuil qui la regardait et qui s'est mise à l'applaudir de toutes ses forces. Voilà, c'était parfait. Quel besoin de venir à Avignon dites-moi ? (énorme sourire)

Pour aller plus loin :



« QUICHOTTE » OU LA FANTASIE À L'ŒUVRE

Et si on jouait à Don Quichotte? Telle est l'espiègle invitation lancée par le metteur en scène Gwenaël Morin à un quatuor de comédiennes et de comédiens. Avec *Quichotte*, ce spécialiste du répertoire monté sans artifices s'attaque à un monument littéraire au millier de pages. Et sa petite bande donne vie au texte par tous les moyens: en le lisant, en le jouant, en le surjouant. Elle semble penser que l'écriture, elle-même très facétieuse, de Miguel de Cervantes (1547-1616) survivra à tout. C'est vrai!

La comédienne Marie-Noëlle livre d'abord la courte biographie du héros, écrite en préambule, par le romancier lui-même. Feuilletés en main, elle distille avec une préciosité gouleyante les ferments qui ont poussé le futur chevalier errant « au cerveau desséché » à force de lectures, dans les bras d'une réalité imaginaire. Et voilà l'hidalgo

qui entre en scène dans une simple robe d'été. Jeanne Balibar, actrice au pas ferme, empoigne solidement sa lance (un bout de bois raboté au rouleau de Scotch) et son armure de carton. Voix chantante, yeux brillants, elle incarne d'emblée la folie de Don Quichotte, celle de renommer le monde en fonction de ses rêves. Malgré quelques fragilités encore, les scènes s'enchaînent avec une ferveur toute burlesque. Énergie partageuse, fantaisie dans le parcours des corps, puissance du texte dont la langue espagnole résonne grâce aux talents de Jeanne Balibar: ce *Quichotte* en liberté... ravit!

— **Emmanuelle Bouchez**

| *Quichotte*, d'après Cervantes. Jusqu'au 20 juillet, Festival d'Avignon, tél.: 04 90 14 14 14. Et du 18 au 21 septembre, Bonlieu, Annecy (74); du 26 septembre au 12 octobre, Théâtre Paris-Villette, Paris 19^e...

sonnages aux multiples facettes. Mêmes bibliques. Comme le révèle le titre: troisième fils du roi David et réputé pour sa beauté, Absalon fera tuer son frère (qui a violé leur sœur), avant de faire la guerre à son propre père...

Habitant ce spectacle ténébreux d'une présence électrique, parfois hystérique ou au contraire très lente, les comédiens sont saisissants. D'Annie Mercier, sœur et tante revenue de tout, à Laurent Papot, l'habituel interprète et complice de Séverine Chavrier. Son jeu peut se faire exaspérant, sa personnalité dérangeante, son timbre désagréable. Mais il est ici d'une omniprésence machiavélique, semant la fièvre et la terreur sur un plateau que distordent, déformant, exposent le mal, la dépravation, et la chute.

Si l'antihéros et démon Sutpen tente en Tartuffe de reconstruire un mortel mythe de pureté, la tragédie du Sud semble en effet venir de plus loin. Comme inscrite dans cette terre où furent massacrés les Indiens indigènes d'abord – premier crime – avant que tant d'esclaves noirs qui travaillaient dans leurs anciens domaines ne se tuent à les cultiver – second crime. La

malédiction pèse sur *Absalon, Absalon!* On ne construit pas une civilisation, on ne bâtit pas un pays, un peuple sur le génocide et le crime, nous surrê sans trêve ce spectacle où le métissage des comédiens, des formes, des styles sert justement de contrepoint politique et artistique à ce cauchemar hallucinatoire. Séverine Chavrier est aussi une metteuse en scène engagée, qui par la beauté de la scénographie, du son, du jeu insensé des comédiens, de leurs corps qui dansent, chantent et crient, parvient à nous dessiner le destin des États-Unis et de ses errances, d'hier à aujourd'hui.

Qu'elle monte Thomas Bernhard (*Nous sommes repus mais pas repentis*, d'après *Déjeuner chez Wittgenstein*, en 2016, *La Plâtrière* en 2022) ou William Faulkner (*Les Palmiers sauvages*, déjà, en 2014), avec leurs monologues intérieurs ravagés, leurs consciences disloquées par la haine de soi, elle s'attaque superbement à nous révéler le monde déliquescence tout autour, d'où il vient et ce qu'il annonce. Du grand art sorcier. Qui mérite bien qu'on s'y perde cinq heures quinze.

— **Fabienne Pascaud**

| 5h15 | Adaptation et mise en scène Séverine Chavrier | Jusqu'au 7 juillet, La FabricA, Avignon (84), puis du 25 mars au 11 avril 2025, Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris 6^e, et les 23 et 24 avril 2025, CDN, Orléans (45).



FESTIVAL D'AVIGNON. « QUICHOTTE », LE THÉÂTRE BRUT ET DEJANTÉ DE GWENAËL MORIN



78e FESTIVAL D'AVIGNON. Quichotte – D'après Miguel de Cervantes – Adaptation et mise en scène : Gwenaël Morin – Jardin de la rue de Mons, Maison Jean Vilar – Les 1, 2, 3, 6, 7, 8, 10, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 19 et 20 juillet à 22h.

La nuit tombe sur le petit jardin de la Rue de Mons, ce havre de paix inattendu au cœur d'Avignon, une sorte d'écrin de verdure enserré de hautes murailles, un lieu propice à la réflexion ou à tous les excès. Seules quelques rumeurs lointaines nous rappellent que nous sommes au cœur du Festival d'Avignon et que le théâtre va faire son œuvre. Sur un sol terreux, sec, traînent quelques objets hétéroclites. Un immense panneau recouvert d'une multitude de feuilles soigneusement collées nous propose la lecture du célèbre texte de Miguel de Cervantes, ce monument de la littérature mondiale, et nous rappelle le gigantisme de l'œuvre. Nous devinons que Gwenaël Morin et que l'étonnante Jeanne Balibar, qui vient toujours là où on ne l'attend pas, vont nous en livrer une synthèse et une interprétation très personnelles.

Le spectacle commence calmement par une lecture presque ronronnante de la comédienne Marie-Noëlle qui nous dit quel était cet hidalgo imbu de littérature chevaleresque. Notre attention, charmée par ce texte poétique, est brutalement interrompue par un tourbillon qui déboule sur scène, ou plutôt sur ce sol aride et poussiéreux, et qui s'acharne à coups de marteaux sur quelques vieilles planches. C'est sans doute notre fier hidalgo, incarné par Jeanne Balibar en robe légère, menue et gracile mais bien présente, qui doit forger et fourbir ses armes de chevalier.

En effet c'est bien Don Quichotte de la Manche, ce chevalier errant redresseur de torts à la recherche de la gloire qui se dresse devant nous, harnaché d'un plastron et d'un bouclier en carton, d'une lance en linteaux rafistolée et d'une boîte d'emballage percée en guise de heaume. A partir de là la ton est donné et Jeanne Balibar s'en donne à cœur joie, comme une visionnaire qui vit dans son monde imaginaire, prête à tous les excès pour défendre la vertu, la justice et conquérir la gloire. Les auberges deviennent châteaux, les prostituées princesses et les spectateurs agitant leurs bras tels des moulins à vent ne sont autres que des géants qu'il faut combattre. Elle combat, déclame, git dans la poussière, vaincue, mais renaît avec plus de vigueur encore, investit les gradins et sollicite les spectateurs.

Marie-Noëlle, en récitante, s'évertue à conserver le fil de l'histoire, s'adresse en catimini aux spectateurs comme pour demander pardon des délires et facéties du héros qu'elle regarde, incrédule, avec compassion.

Pour compléter ce trio, c'est Thierry Dupont qui incarne l'inévitable Sancho Panza, ce fidèle écuyer qui s'efforce avec beaucoup de bonne volonté de suivre son maître, de comprendre ce monde imaginaire qui lui échappe et apporte ces petites touches d'humour qui accompagnent tout le spectacle. Le voir gentiment encourager et traîner une table en plastique sur le sol, ersatz d'un âne récalcitrant, est particulièrement jouissif.

Dans ce spectacle déjanté, libre et poétique, Gwenaël Morin nous offre du théâtre brut, rien que du théâtre, celui qui ouvre les portes à toutes les imaginations, à tous les excès. Les spectateurs quittent ce jardin de toutes les utopies un peu décontenancés mais conquis. Il restera longtemps dans nos mémoires le visage émacié et les yeux perçants de Jeanne Balibar dont le regard profond porte plus loin, vers un monde de l'imaginaire, vers un idéal de pureté et de justice.

Jean-Louis Blanc

Photo C. Raynaud De Lage / Festival d'Avignon

culture

26
 Politis
 11
 juil
 2024



Dans *Hécube, pas Hécube*, les acteurs de la Comédie-Française interprètent un tissage entre deux écritures : celles d'Euripide et de Tiago Rodrigues.

Dans le contexte politique incertain des dernières semaines, le Festival a manqué de langues fortes et singulières pour accompagner la pensée et nourrir l'espoir. Face à une majorité de créations revendiquant un fort ancrage au réel, de rares percées de l'imaginaire furent précieuses. Et non moins politiques. ANAIS HELUIN

À AVIGNON, LE THÉÂTRE CHERCHE SA LANGUE

Avignon



défait de grand bouleversement artistique, c'est la « Nuit d'Avignon » annoncée par le directeur du festival, Tiago Rodrigues, au lendemain des résultats du premier tour des élections législatives qui fit événement dans la cité papale entre le 30 juin et le 7 juillet, jour de soulagement. Au milieu de cette période d'attente, tendue pour le secteur du spectacle vivant, à qui l'arrivée au pouvoir du Rassemblement national fait alors craindre, comme à tous les autres acteurs du service public, des heures sombres, l'événement se veut « populaire ». Sur les tracts réalisés en vitesse par l'équipe du festival et distribués à l'entrée de chaque pièce du In, la « Nuit » se présente comme un moment de lutte contre « l'inévitabilité supposée de la victoire de l'extrême droite ». Fixée à minuit et demi, l'invitation est très largement honorée par les festivaliers. Ils remplissent entièrement les 2 000 places de la cour d'honneur du Palais des papes, dont la symbolique forte pour les arts et la culture a donné de l'ampleur à



la manifestation en contribuant à sa bonne médiatisation. Les articles et émissions relatant cette soirée permirent en effet de la sortir quelque peu du cercle d'initiés où, en dépit des bonnes intentions d'ouverture affichées par le festival, elle s'est tenue.

Composé d'interventions d'artistes, de personnes issues du secteur public, syndical, politique et associatif, le rendez-vous ne fut guère tout à fait l'agora populaire promise. Sans le QR code reçu sur inscription par mail, minces étaient les chances de pénétrer dans la fameuse enceinte. Les peurs, les colères exprimées par les paroles des uns, les morceaux ou encore les poèmes des autres ont témoigné à la fois d'une puissante solidarité interne et de l'ouverture compliquée à l'extérieur que nous évoquions la semaine dernière dans ces mêmes pages. La pièce *Hécube, pas Hécube*, de Tiago Rodrigues, venait illustrer malgré elle cette double tendance. Bien en peine d'habiter l'immense arc cintré de pierre de la carrière de Boulbon, où ils semblent presque avoir été projetés par erreur, les acteurs de la troupe de la Comédie-Française – Elsa Lepoivre, Éric Génovèse, Denis Podalydès, Loïc Corbery, Gaël Kamilindi, Élissa Alloula et Séphora Pondi – y interprètent un tissage entre deux écritures : celles d'Euripide et de Tiago Rodrigues. Ce mélange produit hélas bien peu de sens.

Une puissante solidarité interne s'accompagne d'une ouverture compliquée à l'extérieur.

La tragédie de l'héroïne éponyme d'Euripide, dont la quête de vengeance de ses enfants morts pendant la guerre de Troie nous est jouée par bribes désordonnées, ne gagne rien à être entrelacée au parcours de Nora (Elsa Lepoivre). Laquelle est une comédienne d'aujourd'hui dont les répétitions d'*Hécube* sont perturbées par la bataille qu'elle mène au nom de son fils autiste, maltraité par l'institution où il a été placé. Le statut de mère et la bataille qu'elles mènent au nom de leurs enfants ne suffisent pas à justifier le désir de Tiago Rodrigues de faire se superposer les histoires de ces femmes. Le cadre de la répétition théâtrale choisi par l'auteur et metteur en scène comme point d'union entre Nora et *Hécube* est, à l'image de cette rencontre manquée, artificiel. Menée tambour battant, l'alternance de moments de travail théâtral et de discussions juridiques est trop systématique pour donner vraiment corps aux questions multiples que brasse le spectacle, d'ordre aussi bien théâtral que politique, éthique et social. Lieu d'hésitation, d'instabilité constante, la langue du spectacle n'aide pas. *Hécube, pas Hécube* est en cela au diapason de cette 78^e édition du Festival d'Avignon, où les écritures fortes se font rares. Or, durant la « Nuit », le politologue, auteur et chroniqueur Clément Viktorovitch alertait : « *Nous devons être plus que jamais attentifs au langage, gagnons la bataille des mots et demain, après-demain, nous pourrions gagner la guerre des idées.* »

Les classiques, réserves inépuisables de récits et de styles, ne firent cette année à Avignon que quelques timides apparitions. Outre Tiago Rodrigues et la Péruvienne Chela De Ferrari, qui monte *La Mouette* de Tchekhov, Gwenaëlle Morin met en scène une adaptation des plus fines et réjouissantes. Il ose *Quichotte*, d'après le célèbre roman de Miguel de Cervantès. Connue pour les aventures hors normes qu'il a menées – notamment en résidence aux Laboratoires d'Aubervilliers puis au Théâtre du Point du Jour à Lyon – avec son Théâtre permanent, où jeu, répétitions et transmission étaient des activités continues et ouvertes à tous, l'artiste réalise cette nouvelle pièce dans un cadre un peu particulier. Ce qui lui convient très bien. Invité par le festival à

BÉLANGÈRE JANNIELLE



⊕ venir créer chaque année une pièce à partir du répertoire dans un même lieu, le charmant jardin de la rue de Mons à la Maison Jean-Vilar, il y poursuit le double travail qu'il mène de longue date sur les classiques et le territoire, qu'il habite pleinement et avec grâce. Le rapport qu'il entretient avec le monde et la langue de Cervantès diffère profondément du traitement d'Euripide décrit plus tôt. Morin se fond dans la logique du roman au point de réussir à la faire adopter par un trio de comédiens pleins de dispositions pour pareil fol et audacieux exercice.

Jouant respectivement les rôles de Don Quichotte, du narrateur et de Sancho Panza, ainsi que de plusieurs personnages secondaires, Jeanne Balibar, Marie-Noëlle et Thierry Dupont, accompagnés par Léo Martin, aident avec leurs outils à eux le chevalier à la triste figure dans son entreprise de transformation du monde. Après une introduction fidèle à la traduction de Jean-Raymond Fanlo, ils se coulent avec un naturel délicieux dans le style de Cervantès et semblent inventer devant nous leurs trouvailles à base de carton et d'objets du quotidien. Cette apparente simplicité qui cache un geste d'une grande précision et d'une grande exigence nous offre un accès direct à ce que cherche la joyeuse bande orchestrée par Gwenaël Morin. Soit un théâtre si proche du réel que les métamorphoses qui y prennent corps peuvent être vues comme des coups d'essai de divers combats. Chacun son moulin à vent, même si à Avignon beaucoup avaient le même au moment où se jouait le spectacle : le RN. Cette façon qu'a Quichotte d'appréhender le politique, de biais, est plus riche que bien des démarches plus frontales dont le festival n'a pas manqué. Ces dernières s'y sont manifestées sous différentes formes, tantôt très documentaires, tantôt inspirées du modèle feuilletonnesque.

Au nombre des premières, on peut citer Los Días Afuera, de l'Argentine Lola Arias, qui met platement en scène un groupe de femmes cisgenres et de personnes transgenres sorties de prison. La rencontre avec ces ex-détenues est rendue impossible par la quasi-absence de geste théâtral. Faute d'un cadre précis, elles s'exposent avec une superficialité qui conforte les idées reçues plutôt que de les contrer. Parmi les spectacles de facture plus fictionnelle qui revendiquent eux aussi une portée politique, il y a par exemple Lieux communs, de Baptiste Amann, déjà venu au Festival d'Avignon en 2021 avec sa trilogie Des territoires. Autour d'un meurtre, cet auteur et metteur en scène développe ici un thriller confus où les questions du patriarcat, des violences faites aux femmes et celle de la représentation de ces sujets en art se mêlent vainement. Avec Lacrime, Caroline Guiela Nguyen fait preuve de beaucoup plus de talent dans ce même registre théâtral dont elle a fait sa spécialité depuis Saigon, qu'elle créait en 2019 au Festival d'Avignon. On y assiste à la confection de la robe de mariée d'une certaine « princesse d'Angleterre » dans trois ateliers : à Paris pour la couture, à Alençon pour la dentelle et en Inde pour la broderie. La découverte de ces métiers et de celles et ceux qui les exercent est passionnante ; on aurait aimé qu'elle soit davantage approfondie, au profit des histoires de violences intimes ajoutées à la trame. La richesse de la structure a tendance à affaiblir les parties qui l'habitent, ainsi que la langue, sans laquelle une pensée complexe a ici encore du mal à s'épanouir. ●

Jusqu'au 21 juillet, festival-avignon.com



Festival In Avignon. Jeanne Balibar : « J'ai peur de l'inhumanité mais je crois à la solidarité malgré... »

Sophie Bauret

Jeanne Balibar, c'est une figure au théâtre, c'est une figure au cinéma, c'est aussi cette voix si singulière prête à vous enchanter... Le metteur en scène Gwenaël Morin lui a proposé d'être le personnage principal de son Quichotte ! Rencontre avec une artiste qui a su s'inscrire dans le paysage d'Avignon. Jeanne Balibar joue le rôle de Don Quichotte. Photo Christophe Raynaud de LageVous interprétez Don Quichotte, vous jouez le rôle d'un homme ou vous abordez le rôle en tant que femme ou finalement la question du genre n'est pas le sujet ?

« Non, ce n'est pas le sujet, dans le travail que l'on fait avec Gwenaël, on ne réfléchit jamais à cette question-là, mais... ce sera quand même dans l'œil du spectateur. »

Qu'est-ce qui vous plaît ou vous déplaît dans ce personnage ?

« Ce qui me plaît c'est son intransigeance, sa croyance dans le verbe. C'est-à-dire que la littérature qui façonne l'imagination peut façonner des idéaux de vie. Cette croyance-là me plaît beaucoup. Elle est en même temps illusoire et parfois débouche sur des comportements inutiles ou antipathiques, c'est ce qui fait la complexité du personnage. »

Vous vous êtes replongée dans l'ouvrage de Cervantès ou vous l'avez laissé un peu de côté ?

« Ah ben non, j'ai lu tout le texte, bon plus de 1 000 pages ! J'aime la façon de travailler de Gwenaël, sa façon de découvrir pas à pas, sans aucune idée préconçue, finalement on fait quelque chose d'assez linéaire par rapport à l'œuvre de Cervantès. »

Quel regard portez-vous sur le monde actuel ?

« J'ai peur de l'inhumanité mais je crois à la solidarité malgré tout. Je pense que dans mon métier les gens s'écoutent, se regardent, proposent une expérience commune. Alors c'est très précieux d'être pour moi, en ce moment, à Avignon. Ce Festival qui s'est construit après la guerre pour éviter et lutter contre la barbarie par la littérature. »

Un souvenir fort d'Avignon ?

« C'est là que j'ai commencé à jouer, dans la Cour d'Honneur (Dom Juan de Jacques Lassalle en 1993, rôle d'Elvire)... c'était un peu spécial de commencer comme cela, alors que j'étais encore en première année du Conservatoire de Paris et que je venais d'être engagée à la Comédie-Française... et puis l'autre moment fort c'est en 2017 avec La Cabale des dévots de Frank Castorf à Châteaublanc, le clap de fin de cette folle aventure avec la Volksbühne, un grand moment de ma vie ! »

Quichotte ! de Gwenaël Morin. À la Maison Jean Vilar (Jardin de la rue de Mons). Jusqu'au 20 juillet à 22 heures.

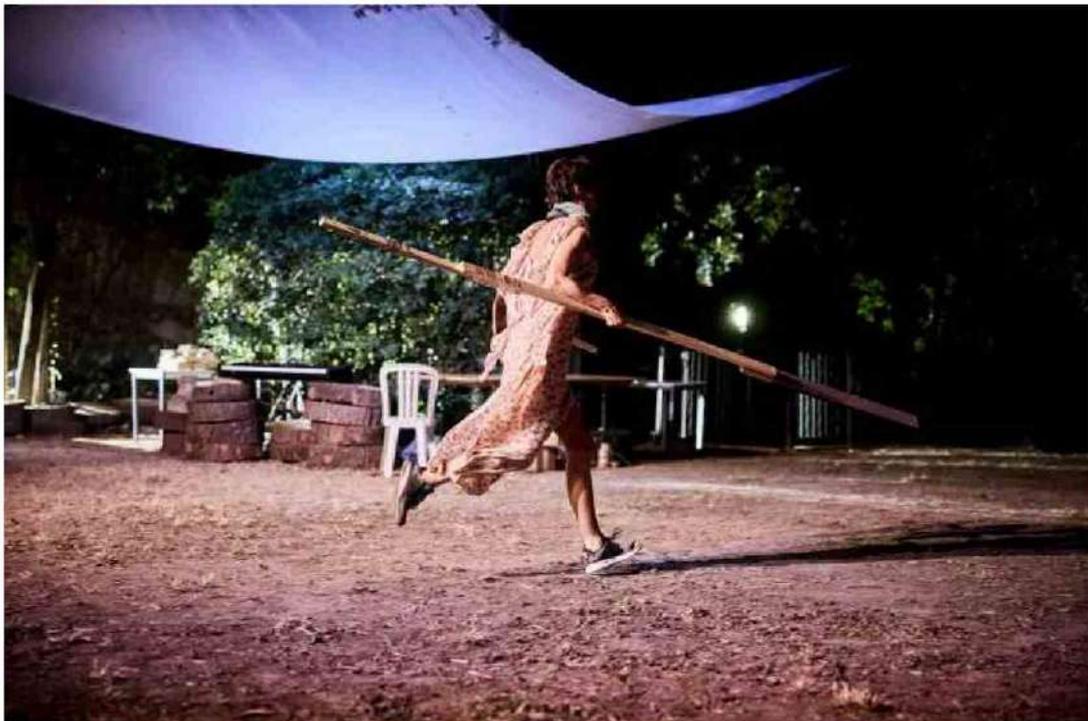
Rés. : 04. 90. 14. 14. 14.

0 commentaireCommenter cet article ■



Quichotte : un joyeux bazar et une réflexion profonde

par [Marc Voiry](#) 15 juillet 2024



[Quichotte](#) © XDR

Artiste invité pour plusieurs années de « permanence artistique » par le Festival, **Gwenaël Morin** a pour ambition de *Démonter les remparts pour finir le pont* ! C'est à dire, entre autres, de s'attaquer au répertoire pour tisser des liens avec le présent. Quoi de mieux, la langue invitée étant cette année l'espagnol après l'anglais l'an passé, que de s'attaquer au premier roman picaresque ?

Don Quichotte de la Manche est un hidalgo qui, influencé par les romans de chevalerie dont il s'est nourri, rêve de « pratiquer ce qu'il a lu dans les livres » pour changer le monde et trouver sa Dulcinée. Le roman est dense, le metteur en scène Gwenaël Morin décide donc d'y entrer « par effraction », non en lui restant fidèle, mais en tentant d'en extraire l'idéalisme et la philosophie du personnage éponyme.





De l'imagination

Avec Quichotte, Gwenaël Morin revient au théâtre dans ce qu'il a de plus artisanal : Don Quichotte est affublé d'un bouclier et d'un casque en carton, la lance est composée de morceaux de bois maintenus par du gros scotch. Peu de décor, une toile blanche tendue entre les arbres, un synthétiseur reposant sur une souche. Les personnages s'affrontent derrière les arbres du jardin, le public joue les moulins à vents en levant les bras. Il faut s'imaginer, comme dans l'enfance ou le rêve, les réalités que traduisent les mots de Don Quichotte. D'ailleurs, c'est à travers ses yeux que le spectacle se vit, comme dans un univers parallèle. Les acteurs donnent le ton. **Jeanne Balibar** qui incarne un Don Quichotte émouvant et halluciné, **Thierry Dupont**, Sancho Panza protecteur et aimant, et **Marie-Noëlle**, narratrice ironique, forment un trio décalé mais harmonieux. Ils sont accompagnés par **Léo Martin** qui les assiste, muni du texte.

Et de la réflexion

Pour que le public comprenne la manière dont se fabrique un spectacle, Gwenaël Morin est convaincu qu'il doit l'élaborer avec lui. Voilà que la première partie de Quichotte a des allures de répétition : il s'ouvre sur la lecture de l'introduction du roman de Cervantès par Marie-Noëlle. Elle finit par abandonner ses textes et ponctue la pièce de remarques et de reformulations sur l'œuvre, autant de parenthèses métatextuelles nécessaires à la clarté de l'intrigue.

Une entreprise au long cours, qui s'enrichira jusqu'au terme du Festival -la première représentation manquait parfois de dynamisme : mettre la vision fantasmée du monde de Don Quichotte à l'épreuve du plateau théâtral et voir ce qui advient, c'est ce que propose Gwenaël Morin. Moqué par tous, Don Quichotte préfère se réfugier dans les promesses d'héroïsme des romans et s'y brûle les ailes.

Une séquence symbolique où les livres de sa bibliothèque sont jetés un à un par tous les personnages en fond de scène interpelle : le danger se trouve-t-il dans les livres ou dans l'idéologie qu'on croit en tirer ? Que peut encore la littérature face à la violence du monde ?

CONSTANCE STREBELLE

Quichotte

Jusqu'au **20 juillet**, 22h, Jardin de la rue de Mons
Maison Jean Vilar, Avignon





Thierry Dupont, un Sancho musicien



Quichotte de Gwenaëlle Morin au **Festival d'Avignon** 2024" width="2560" height="1708" id="402e752c">

Photo Christophe Raynaud de Lage / **Festival d'Avignon**

« *J'ai dépassé l'utopie* » : lors de ses cours artistiques à l'Institut médico-éducatif, le comédien de l'Oiseau-Mouche n'aurait jamais pu imaginer qu'une quarantaine d'années plus tard il jouerait au **Festival d'Avignon** au côté de Jeanne Balibar. Pour sa première fois dans le In, il interprète Sancho Panza dans le **Quichotte** de Gwenaëlle Morin.

En ce mois de juillet, **Thierry Dupont est un artiste complet et comblé**. À l'affiche du **Quichotte** tricoté par Gwenaëlle Morin dans le cadre du 78e **Festival d'Avignon**, le doyen de l'Oiseau-Mouche, une compagnie qui réunit des comédiennes et comédiens en situation de handicap mental, se souvient de son premier rôle. Celui que, à l'âge de douze ans, il campait dans une adaptation belge du conte musical *Pierre et Le Loup*, avant de remporter un concours de chant francophone avec la chanson *Changer le monde* de Franck Olivier. À tout juste 21 ans, ce doublé lui permet d'intégrer, en 1990, la compagnie de l'Oiseau-Mouche avec laquelle il joue plusieurs fois dans le Festival Off.

Particulièrement marqué par sa collaboration avec François Cervantès dans *Un chemin oublié* en 1993, il apprécie le travail de co-construction voulu par le metteur en scène. Un art qui s'apparente à la manière qu'a Gwenaël Morin d'écouter les propositions de ses comédiens. Aux côtés de **Jeanne Balibar** et **Marie-Noëlle**, l'artiste lui permet de faire ses premiers pas dans le In, sous les traits d'un Sancho Panza musicien, directement exfiltré du chef d'oeuvre de Miguel de Cervantes.

Cette rencontre entre les deux hommes n'aurait pas pu avoir lieu sans l'entremise de l'Oiseau-Mouche. Au début de l'année 2023, les salariés de la compagnie organisent des *workshops* pilotés par Gwenaël Morin que Thierry Dupont voit comme des « rencontres » qui lui ont permis « *de mûrir et de s'enrichir* » dans sa pratique artistique. En janvier 2024, **le metteur en scène lui « fait la surprise » de lui proposer le rôle du célèbre écuyer de Don Quichotte**. Ensemble, ils avaient déjà lancé des recherches sur le roman de Cervantes. Thierry Dupont ne sait pas lire, ni écrire, alors Gwenaël Morin lui a conseillé d'écouter des lectures sur France Culture. Pour apprendre son texte, le comédien s'est aidé d'enregistrements et a dessiné ce que le metteur en scène ne fait pas apparaître sur le plateau, ou si peu, sous la forme d'un storyboard ou de rébus.

Mais là où réside la vraie force de Thierry Dupont, c'est dans la musique. Il imagine alors cette adaptation comme une comédie musicale où « *un violon peut être Quichotte et l'âne une trompette* », avant de se reprendre car Gwenaël Morin « *n'aimerait pas que l'on qualifie son travail ainsi* ». Après tout, **c'est aussi pour ses talents d'auteur-compositeur que le metteur en scène a fait appel à lui**, et, avec l'aide préparatoire d'un chanteur d'opéra, il joue et interprète devant le public deux créations originales – la naissance et la mort de Don Quichotte.

Alors, dans le Cloître Saint-Louis où nous le rencontrons, **Thierry Dupont fait les questions et les réponses, mais surtout pousse la chansonnette** : « *Ne pleure pas Sancho, mon bon ami. Ton maître est mort, mais il n'est pas loin de toi...* » Pour la suite, un projet personnel lui tient à cœur : *RON-PON*, son duo de rock expérimental avec David Bausseron, encore en cours de création. Il y incarne le « Roi des rêves », un nouveau rôle qui pourrait très bien lui coller à la peau. Mais, avant ça, il confie tout sourire avoir hâte de partir en tournée avec la troupe de Quichotte, puisqu'après l'Oiseau-Mouche, il a trouvé là « *comme une deuxième famille* ».

Candice Fleurance – www.sceneweb.fr

15 juillet 2024/par Candice Fleurance Vous aimerez peut-être aussi [Faire défiler vers le haut](#)





Quichotte, d'après Cervantes dans la vision de Gwénaél Morin,
Festival d'Avignon, 2024

Un « mauvais lecteur » au Jardin de Mons

Thierry Jallet — 16 juillet 2024

Avignon, Jardin de Mons (Maison Jean Vilar), samedi 13 juillet 2024, 22h

*Pour notre première soirée avignonnaise, revenir au Jardin de Mons adossé à la Maison Jen Vilar, a quelque chose de réjouissant. C'est dans ce même lieu caché à la vue de la foule arpentant le secteur du Palais des Papes durant la période du Festival, que nous avons vu l'an passé **Le Songe** par Gwénaél Morin. Et nous avons beaucoup aimé sa mise en scène endiablée, portée par quatre comédiens survoltés, pulvérisant le tragique pour qu'émerge la comédie et l'idée que « la tragédie peut être drôle », comme nous l'écrivions alors. C'est donc plein d'enthousiasme que nous nous sommes rendus au même endroit pour découvrir ce que le très inspiré metteur en scène a imaginé pour adapter le célèbre roman de Cervantès – ce qui n'est pas habituel chez lui, plus attaché aux textes du répertoire – mettant à l'honneur la langue et la culture espagnole célébrée lors de cette édition du Festival, poursuivant aussi son projet au titre savoureux : Démontez les remparts pour finir le pont. Dirigé par quatre autres comédiens tout à fait remarquables – Jeanne Balibar, Marie-Noëlle, Thierry Dupont et Léo Martin – Gwénaél Morin a choisi de moins s'intéresser aux aventures vécues par « l'ingénieur Hidalgo » qu'à celles qui peuplent son esprit fécond et vagabondant entre illusions et moments de vive acuité sur le monde. Une fois encore, nous avons beaucoup aimé et en rendons compte ici.*

Sortant du dédale de couloirs qui mènent au Jardin de Mons, on retrouve les lieux avec une certaine familiarité. Pas de ballon lumineux imposant cette année mais, à la place, un voile tendu entre les arbres à travers lequel plusieurs ambiances lumineuses seront diffusées. Par contre, on reconnaît sans effort le fatras remplissant l'espace de jeu, déjà remarquable l'an passé, ou encore le clavier au milieu de la végétation du jardin. Le lieu est toujours étrangement silencieux, protégé par ses murailles des bruits du cœur de ville. Prenant place dans les gradins, du côté du mur mitoyen avec le Palais des Papes, on ne remarque aucune présence des artistes, seulement le personnel du Festival attentif à ce que les spectateurs soient bien installés. Au fond du jardin, on perçoit les portes vitrées et les fenêtres de la Maison Jean Vilar. Une des portes est ouverte et laisse passer une faible lumière au fond d'un couloir où on croit voir passer des ombres. Il reste qu'on retrouve l'environnement scénographique de Gwénaél Morin et que l'on semble presque revenu au *Songe* de l'été 2023. Ou plutôt à une continuité de ce *Songe* qui, sans l'usage d'une potion sur les paupières, pourrait devenir celui de « notre Hidalgo » mauvais lecteur (?) de romans de chevalerie. Un *Songe* éveillé sur un monde fantasmé, idéalisé et inquiétant à la fois. Le *Songe* de Don Quichotte fuyant le réel pour entrer dans une errance qu'il considère comme une autre voie possible, comme une liberté retrouvée.

Le Jardin de Mons se fige peu à peu dans la lumière des projecteurs et Marie-Noëlle surgit de derrière les gradins. Elle vient se placer au-devant des spectateurs, brochure en main. Le silence s'installe pour l'écouter tandis qu'elle commence à lire. « Dans une bourgade de la Manche dont je ne veux pas me rappeler le nom... » En authentique narratrice incarnée, elle nous fait pénétrer dans l'histoire du célèbre hidalgo. Mettant à bas les conventions théâtrales, cette ouverture propre à ce qu'on connaît de Gwenaël Morin, n'est pas sans rappeler le tableau informatif du *Songe* l'an passé. L'univers de la fable se constitue peu à peu, presque de façon artisanale – rien de péjoratif ici – avec les mots de la comédienne, convoquant le pouvoir prodigieusement évocateur de son récit à voix haute sur les spectateurs, ce qui n'est pas sans annoncer les effets de ce que le héros a lu sur son propre esprit. Le texte est fidèle à l'original, le ton est enjoué, un peu gouailleur même. Elle campe Rocinante, le cheval qui conduit son maître sur les chemins de son errance, et nous avec.

C'est alors qu'apparaît à son tour Jeanne Balibar, elle aussi arrivant de derrière les gradins, côté cour. Vêtue d'une chemise de nuit fleurie, des tongs aux pieds, elle porte quelques bagues brillantes sur ses doigts aux ongles vernis de rouge. La tenue a de quoi étonner : est-elle Quichotte ? Peut-être échappé d'un institut médicalisé ? Ou bien une Dulcinée en tenue de nuit ? – on pense au moment où s'étant déshabillée pour l'autodafé, elle se retrouvera allongée en sous-vêtements sur un lit de branchage, image d'une Odalisque moderne en plein sommeil. Le questionnement est cependant promptement évacué : elle s'avance d'un pas décidé vers une table sur laquelle se trouve une planche de bois qu'elle entreprend de frapper frénétiquement à l'aide d'un marteau. Et ce martèlement suffit à faire d'elle un Don Quichotte « véritable ».

Par ce geste symbolique et fondateur ici, elle devient le héros qui n'aura de cesse de donner des coups dans la planche solide du réel, sans effets particuliers pour autant mais sans qu'elle ne renonce pour autant. Ainsi, on assiste en direct à l'entrée en scène du célèbre hidalgo.

Placés à Jardin, deux hommes se trouvent côte à côte, vêtus de façon ordinaire, portant jeans pour l'un et bermuda pour l'autre : il s'agit des comédiens Thierry Dupont de la compagnie de l'Oiseau-Mouche, rassemblant des artistes en situation de handicap et de Léo Martin qui, muni lui aussi d'une brochure, tient lieu d'assistant – l'artisanat toujours. Rappelons qu'avant d'être perturbée par les coups de marteau de sa partenaire, Marie-Noëlle avait fait entendre cette célèbre phrase du roman de Cervantès soulignant un impératif dans le récit : « ne pas s'écarter d'un atome de la vérité ». Et cela prend une valeur tout à fait programmatique pour Don Quichotte dans l'esprit duquel nous nous ouvrons à sa vérité sur le monde.

Le metteur en scène n'ayant pas du tout cherché à reconstituer l'itinéraire du héros suivant le roman, s'étant plutôt comme il le dit « emparé du texte par effraction », nous fait d'emblée pénétrer dans une reconstitution de l'espace mental du héros, riche en théâtralités multiples.

Et cela offre aux comédiens des moments de jeu tout à fait jubilatoires. On peut s'attacher à l'utilisation des accessoires toujours empreints d'une grande simplicité, presque enfantine avec l'équipement de carton et de bois du chevalier qui se plie, se casse même. N'oublions pas l'utilisation d'une table de jardin en plastique pour incarner un cheval, tiré par Thierry Dupont qui lui parle et le fait alors exister. Citons l'épisode où Quichotte voit des dames de haute condition là où se trouvent des prostituées qui se trouvent être... des spectatrices sur les gradins. Marie-Noëlle intervient, l'air plus goguenard que jamais, « parce que les gens ne vont pas comprendre » si on n'explique pas. Elle précise qui sont les filles de joie supposées tandis que sa partenaire jouant Quichotte regarde tout cela avec une méfiance certaine. Citons aussi les débats autour de la « truitelle » qui conduira plus tard Jeanne Balibar jusque dans le public. Alors que tous sont en désaccord sur la nature de ce qu'est une truitelle, Léo Martin ne cesse de poser la boîte en carton faisant office de casque sur la tête de Jeanne Balibar qui le retire au même instant avant que tout ne recommence plusieurs fois de suite, sous les éclats de rire du public. Sans oublier les moulins que jouent les spectateurs dirigés par un Thierry Dupont, le bienveillant serviteur Sancho Panza s'improvise chef de chœur, leur faisant entonner « La Chanson des Moulins », leur faisant exécuter également des mouvements circulaires avec les bras.

Bien sûr, comme dans le roman, Don Quichotte est confronté à des moqueries – celles du public – à des violences aussi : il est souvent roué de coups et se retrouve à terre. Pourtant, il résiste et Jeanne Balibar lui confère une capacité à tenir bon tout à fait remarquable, sûr de lui dans sa folie, dans la quête de sa Dulcinée invisible dont la comédienne peut être un mirage spéculaire aussi – troublante quand elle interroge le vide : « Où es-tu ? Où es-tu ma Dame ? ». Mais par-dessus tout, elle lui confère la capacité à faire vaciller les certitudes.

Comme le rappelle Maxime Decout dans son essai tout à fait passionnant intitulé *Eloge du mauvais lecteur* (Éditions de Minuit, 2021), « on réproche le mauvais lecteur qui se retranche du groupe ». Et c'est bien là de Don Quichotte qu'il s'agit. Lui, le marginal qui « lisait tellement que son cerveau se dessécha et qu'il finit par perdre la raison ». Sous l'impulsion de Gwenaël Morin et de ses époustouflants comédiens, le Jardin de Mons devient une géographie imaginaire, délirante qui repousse les limites raisonnables des possibles par le pouvoir de la parole, avec euphorie et parfois un peu d'inquiétude aussi. L'interminable autodafé où tout est jeté du côté de la maison Jean Vilar, les livres, les vêtements que portent les comédiens, tout cela prend les allures d'une destruction quelque peu angoissée du champ de la fiction. « Oui, avoue le chevalier, je suis peut-être fou, mais à tout prendre je le suis moins que la société où nous vivons ». Et c'est peut-être ici, l'endroit où la mise en scène nous conduit précisément afin de nous permettre de regarder en face un réel souvent désespérant, en ayant recours à la fécondité de l'imaginaire et au spectacle absolument vivant que le théâtre en offre.



Thierry Jallet